

# LE MYSTÉRIEUX CHEMIN

PAR JEAN MAUCLÈRE



1 fr. 50



Éditions du  
Petit Echo de la Mode  
1, Rue Gazan, PARIS, XIV<sup>e</sup>

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.  
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::  
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

Le numéro : 0 fr. 40.

## RUSTICA

*Revue universelle illustrée de la campagne*

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,  
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50.

## LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

*Magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.*

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages  
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

Le numéro : 0 fr. 75.

## LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

*Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.*

Le numéro : 1 franc.

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2<sup>m</sup> et le 4<sup>m</sup> dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

C 92732

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.  
 Mathilda ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monella*.  
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.  
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.  
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.  
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.  
 Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.  
 Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.  
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.  
 Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.  
 M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.  
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.  
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —  
 34. *Un Réveil*.  
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz*.  
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des  
 tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.  
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.  
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*. — 252. *Lyne aux  
 Roses*.  
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?*  
 — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.  
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.  
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.  
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.  
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*.  
 — 216. *Péril d'amour*.  
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.  
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.  
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.  
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.  
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La comtesse Edith*.  
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*.  
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.  
 — 261. *Au-dessus de l'amour*.  
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Intéposées*.  
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.  
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludovine*.  
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.  
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Bella*. — 177. *Ce  
 pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.  
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —  
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrière par la vie !* — 100. *Dernier  
 Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —  
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.  
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.  
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*  
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.  
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.  
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.  
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —  
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.  
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.  
 Mary HELIA : 238. *Quand la cloche sonna...*  
 M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.  
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.  
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.  
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.  
 M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*  
Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*  
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*  
Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*  
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*  
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*  
MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miche.*  
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*  
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*  
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seiges.*  
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*  
Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*  
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*  
Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*  
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*  
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*  
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*  
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*  
B. NEULLIÉS : 128. *La Vote de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantac.*  
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*  
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*  
Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*  
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*  
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*  
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)  
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*  
Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*  
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire*  
— 257. *L'Aube sur la montagne.*  
Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*  
Isabella SANDY : 49. *Maryla.*  
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violans.*  
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*  
Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*  
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*  
Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —  
210. *En lutte.*  
Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*  
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*  
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*  
*Patiote.* — 42. *Odelette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —  
61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*  
*filles moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*  
— 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*  
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*  
Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*  
André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*  
Vesco de KEREVEN : 247. *Syloia.*  
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*  
Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*  
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*  
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*  
*de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.*  
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C32732

Jean MAUCLÈRE

---

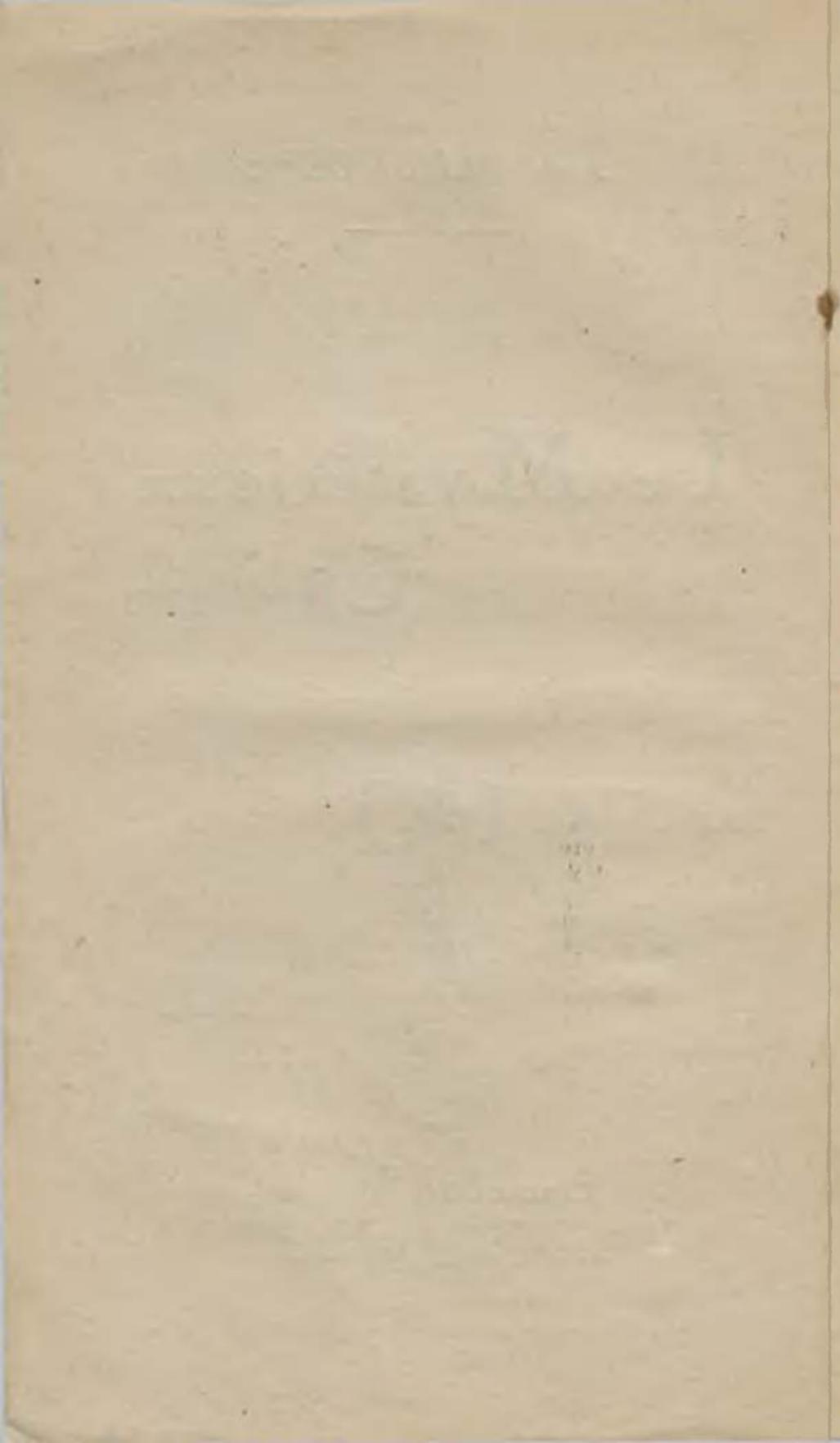
Le Mystérieux  
Chemin



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# Le Mystérieux Chemin

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

Le rideau venait de tomber sur le grand air d'*Orphée*. Avec vingt autres numéros variés, allant des chansons d'Yvette Guilbert à une fugue de Liszt, pour orgue, ce morceau avait tenu sa place dans un programme abondant et quelque peu hétéroclite de concert de bienfaisance. Au milieu d'un fracas discret de sièges relevés et de portes heurtées, l'assistance se préparait au départ.

Dans une baignoire, un jeune homme s'effaçait pour laisser sortir deux dames. Lunettes d'écaille, menton rasé, smoking impeccable, il présentait bien la silhouette stéréotypée et interchangeable que la mode fait aux élégants de notre époque. Cependant, à le regarder de plus près, on s'apercevait qu'il y avait une personnalité, peut-être pas attrayante, mais certaine, dans la bouche fine aux lèvres minces, dans le regard noir qui s'adoucissait pour se poser avec un orgueil satisfait sur la plus jeune de ses compagnes.

Thérèse Diornis méritait la complaisance que son fiancé mettait à la contempler. Elle était fraîche, vive et gaie comme on l'est à dix-huit ans, lorsque nul souci ne trouble votre existence de riche privilégiée, et qu'on se réjouit de conquérir dans quelques semaines, avec le titre de madame, la totale indépendance qui demeure, pour quelques-unes, le plus bel attribut du mariage moderne. Quand j'aurai ajouté que Thérèse avait des cheveux couleur d'épis mûrs et des yeux d'un brun chaud ombragés de cils noirs, je vous aurai donné de notre héroïne une idée suffisamment complète...

— Quelle délicieuse soirée! apprécia la jeune fille en entraînant sa mère par les couloirs feutrés de tapis épais. Et combien elle était touchante, la seconde chanson d'Yvette! N'est-ce pas, Louis?

— J'avoue, répondit Maurain, que je l'ai remarquée à peine.

— Vraiment? Où donc aviez-vous l'esprit?

— Où l'aurais-je eu, Thérèse, si ce n'est à vous?

La haute taille du jeune homme s'inclinait avec déférence, il serrait tendrement la petite main dont il venait de s'emparer. M<sup>lle</sup> Diornis rougit de plaisir. C'était charmant d'avoir un fiancé! Un monsieur de belle prestance qui ne songe qu'à vous et sait dire des choses jolies, en en pensant de plus douces encore...

Arrivé au vestiaire, Maurain, en un tournemain, empaqueta M<sup>me</sup> Diornis dans son manteau; il s'attarda, avec des gestes où Thérèse démêla une câlinerie, à parer la jeune fille de la fourrure légère qui convenait à ce soir printanier. Puis, tous trois sortant sous le péristyle du théâtre, l'ingénieur, d'un signe bref, appela le chauffeur de ces dames.

— Permettez que je vous installe... Chère Madame, mes hommages; Thérèse, vous n'êtes pas fatiguée?... J'irai vous voir demain; faites de beaux rêves, petite amie!

D'un mouvement net Maurain ferma la portière, et l'auto s'élança, glissante et silencieuse, dans la nuit bleue d'avril. Un instant, Louis la regarda s'éloigner. Puis, secouant ses épaules sous la cape dont il venait de les envelopper.

— Quelle corvée! murmura-t-il.

Tâtant son portefeuille, le jeune homme héla un taxi. Un regard jeté sur sa montre venait de lui apprendre qu'il n'était pas trop tard pour gagner certain salon accueillant, où il avait coutume d'essayer sa chance au baccara avec une fièvre servie par d'inégales fortunes.

De beaux rêves... Comme elle était prête à suivre cet attrayant programme, la blonde fiancée ! Avec quelle joyeuse insouciance elle s'en allait ce soir-là vers un avenir qui devait lui apporter le bonheur et la joie ! N'était-elle pas à l'abri de tous les caprices du sort ?

L'hôtel de l'avenue Marceau l'accueillit dans la sérénité, la tiédeur et les fleurs. La jeune fille embrassa sa mère :

— Bonsoir, maman ! Je me couche bien vite.

Soudain, un frisson la secouait. M<sup>me</sup> Diornis, peu observatrice à l'ordinaire, s'étonna pourtant.

— Non... ne t'inquiète pas, ce n'est rien, mamau.

Elle passa devant la pièce où reposait son père et gagna sa chambre. Vraiment, Thérèse ne se sentait pas bien. Un étrange mal de tête venait de la prendre, dont l'étreinte la mordait à la nuque. Un peu de fatigue, sans doute : le sommeil chasserait cela.

Du doigt, elle fit jaillir la lumière au plafonnier d'onyx. La clarté s'épanouit, emplit de son rayonnement la pièce aux claires tentures, joua sur le visage d'un pierrot enrubanné qui tenait un éphéméride où s'inscrivait la date : 16 avril 1925. Le 16 avril ! et le mariage devait avoir lieu le 20 mai... Thérèse se coucha en hâte pour faire venir plus vite le jour bienheureux, et aussi parce que la lumière lui semblait exaspérer son mal de tête.

Et ce fut, dans la chambre parée, écrin de la grâce et du bonheur, la lutte entre l'enfant qui voulait dormir et le mal qui montait. Lutte silencieuse et cruelle, rythmée par le tic tac argentin de la pendulette. A l'habitude, c'était un ami, ce tic tac. Aujourd'hui, indifférent, impitoyable, il déchiquetait moins le temps que le cerveau de Thérèse effarée. Elle, qui jamais n'avait souffert, devant cette douleur impérieuse et inconnue, prenait peur tout à coup.

— A...h !

Le cri s'éleva, tremblant d'angoisse, dans l'hôtel endormi. Ce mal de tête fou, irradiant vers la colonne vertébrale, l'avait arraché à la jeune fille. M. Diornis, en un instant, fut auprès de Thérèse :

— Ma petite fille!... qu'y a-t-il?

— Je ne sais pas... j'ai mal... là...

Elle montrait sa nuque. A M<sup>mo</sup> Diornis, qui accourait à son tour, le père jeta :

— Reste près d'elle : je téléphone au docteur.

Un quart d'heure plus tard, le praticien arrivait. C'était un vieil homme courtois, considéré comme un ami par toutes les familles composant sa clientèle. Paternel, il se pencha sur Thérèse :

— Nous avons mal à la tête? Cela n'est pas bien grave!

— Oh! docteur, je souffre!... je souffre!

— Voyons ce qu'il en est... Ah!... un peu de fièvre...

L'examen se poursuivit; M<sup>mo</sup> Diornis, consternée, secondait de son mieux le docteur. Celui-ci regarda les yeux de la jeune fille, brunes fleurs que la souffrance assombrissait; il l'ausculta, puis sollicita les réflexes et prononça quelques paroles encourageantes. Enfin il sortit avec M. Diornis. Comme ils traversaient la galerie silencieuse, le père, dévoré d'anxiété, demanda :

— Eh bien! docteur? Ce ne sera rien, n'est-ce pas?

— Je l'espère... Je voudrais pouvoir vous l'assurer...

Ces mots, cet accent! M. Diornis s'arrêta court :

— Que voyez-vous donc?

— Heu... Je ne sais au juste.

— Vous m'effrayez, docteur! Mais que peut-on redouter?..

— Il y a... évidemment... il y a une possibilité de méningite à son début... Entendons-nous, je ne puis encore rien affirmer!

Le père avait pâli. Le correctif avancé par le vieux patricien ne le rassurait pas. Il balbutia :

— Et si... si c'était cette chose affreuse, que feriez-vous, docteur?

— Nous ne sommes pas désarmés, loin de là... Une ponction lombaire pourrait être nécessaire. Nous verrons. Surtout, ne nous montons pas la

tête : je reviendrai durant la matinée. Donnez-lui un cachet d'aspirine, en attendant.

Il s'enfouissait dans sa pelisse, avec des gestes menus de vieil homme méticuleux. M. Diornis regagna la chambre de Thérèse. Sa femme avait mis la lumière en veilleuse, le père butta contre un meuble qui gémit sans attirer l'attention de la malade. Dans cette pénombre, sur le silence flottait une atmosphère de catastrophe : un péril inconnu rôdait, présent, presque visible, atroce, autour du lit où les boucles s'éparpillaient sur les dentelles en une flambée d'or.

## II

Vers les petites heures, la malade tomba dans un sommeil assez paisible. A pas légers, M<sup>mo</sup> Diornis se retira. Une grande quiétude emplissait son cœur : allons ! on s'était alarmé à tort ! un mal de tête, un mouvement de fièvre... l'alerte était passée. La bonne dame s'endormit d'autant plus tranquille que son mari n'avait pas cru devoir lui révéler les craintes du docteur : tant qu'il serait possible, il garderait l'angoisse pour lui seul.

Thérèse se réveilla dans une complète sécurité. Un peu de lassitude générale, quelques fourmillements aux jambes... Cela valait-il la peine de s'y arrêter ? La mauvaise soirée était déjà, pour la jeune fille, tombée dans le passé ; la gaieté du soleil, ruisselant dans la pièce en nappe dorée dès que la femme de chambre eut ouvert les persiennes, acheva d'en écarter même le souvenir.

— Mademoiselle a été souffrante hier soir ?

— Oui... ce n'était rien... Vous préparerez ma toilette mauve. M. Maurain viendra nous prendre cet après-midi.

— Mademoiselle veut-elle que je l'aide à s'habiller ?

— Non, Aline, merci. Je sonnerai, si j'ai besoin de vous.

La soubrette sortit. Et, quelques minutes plus tard, une série de bruits singuliers se firent entendre dans la chambre de la malade. Il y eut d'abord un choc assourdi, puis aussitôt un fracas de meubles renversés, un cliquetis de cristaux brisés... M<sup>me</sup> Diornis se précipita chez sa fille. Pâle, les yeux dilatés par l'épouvante, celle-ci était effondrée au pied de son lit. Les mains croisées sur sa poitrine haletante, elle avait les lèvres entrouvertes comme pour crier sa détresse ; mais si grande était sa terreur que le cri restait figé dans sa gorge. Et ce fut la mère qui parla :

— Ma chérie ! Ma petite fille ! Tu es tombée ?

— Oui... !

— Tu as mal ?... Je t'en prie, ne fais pas cette figure, tu m'effrayes... Relève-toi... prends ma main !

La jeune fille prit la main, la tira, s'efforça sans bouger.

— Thérèse ! criait M<sup>me</sup> Diornis affolée, Thérèse !

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de la patiente, ses yeux s'embaient de larmes ; mais elle ne bougeait toujours pas. Arrêtée sur le seuil, la femme de chambre regardait sans comprendre : Mademoiselle écroulée sur le tapis, une chaise renversée, la petite table brisée, et le service en cristal de Bohême émietté !

— Aline, fit alors M<sup>me</sup> Diornis, vite ! Aidons Mademoiselle à se remettre sur son lit.

L'aider ? Hélas ! il fallut la porter. La jeune fille au repos sous ses couvertures, sa mère courut à la recherche de M. Diornis.

Une terreur folle montait en la malade, obscurcissant le jeu de ses sens, dominant son être, ameutant chez elle toutes les paniques de l'instinct qui font se hérissier la chair. Elle ne pouvait plus se tenir debout ! Qu'allait-elle devenir ? Quel mal sournois s'était glissé dans son corps pour rendre ses jambes inertes et insensibles ?

Accompagné les parents de Thérèse, le docteur entra. La jeune fille, à l'habitude, voyait arriver avec plaisir ce vieil ami : ne l'avait-il pas tirée, comme en se jouant, des maladies d'enfance

auxquelles, pas plus que les autres, elle n'avait échappé ?

Aujourd'hui, elle levait sur lui un regard palpitant d'anxiété :

— Docteur, c'est affreux ! Que m'arrive-t-il?... Sauvez-moi !

Si blasé qu'il fût sur la souffrance humaine, le vieil homme n'entendit pas sans frémir ce cri de détresse. Il répondit, paternel :

— Ne vous inquiétez pas, mon enfant... Nous allons vous guérir ! Tout d'abord, croyez-le bien, vous ne courez aucun danger.

Cette affirmation catégorique détendit un peu les nerfs de la patiente. Docile, elle se prêta à l'examen nécessaire. Quelques minutes plus tard, le praticien déclara :

— C'est bien cela. Pas le moindre risque. Prenez seulement le temps de vous guérir, petite Thérèse.

— Mais qu'ai-je, enfin ? Je ne puis même plus me tourner sur ce lit !

— Bah ! de grands mots latins ne vous apprendraient rien. Je vais me concerter avec vos parents pour le traitement. Courage ! Pas d'inquiétude, pas de souci ! Je vous le répète, vous n'êtes pas en danger et vous ne souffrirez pas.

Dans le bureau de M. Diornis, le docteur laissa tomber son masque d'optimisme. Son vieux visage refléta la douleur du coup qu'il allait porter. Il prit les mains du père :

— Mon pauvre ami !

— Au nom du ciel, docteur ! Qu'est-il, ce mal soudain ?

— Ce n'est pas une méningite, mais...

— Elle va mourir ! gémit M<sup>me</sup> Diornis.

— Non pas, Madame, et ce qui est vaut mieux que ce que je redoutais. Thérèse n'est pas en danger, je le lui ai dit et je vous le confirme. Seulement, la paralysie... dame ! c'est la paralysie. Les deux jambes sont complètement prises, sauf quelques muscles.

M. Diornis eut une protestation de tout son être :

— C'est impossible, docteur, c'est fou ! Songez donc, une enfant hier en pleine santé...

— Hélas !

Dans la pièce luxueuse, le silence s'appesantit : c'était une catastrophe contre laquelle étaient également impuissants le dévouement et la richesse. Les témoins du drame demeuraient auéantis.

Se ressaisissant, M<sup>mo</sup> Diornis demanda :

— Mais, docteur... quand marchera-t-elle ?

Le médecin regarda tristement cette mère bouleversée, ce père raidi sous le choc ; ils attendaient de lui une certitude réconfortante, et, en conscience, il ne pouvait la leur donner. Le vieil homme maudit ce qu'il avait à dire et chercha des faux-fuyants :

— Je ne puis, aujourd'hui, vous indiquer de date précise. Nous allons entreprendre un traitement... Les résultats sont parfois rapides. Nous ne sommes plus démunis maintenant comme on l'eût été il y a vingt-cinq ans.

Un coup léger à la porte ; le père assura sa voix :

— Entrez !

Le visage assombri d'Aline parut :

— Mademoiselle demande Madame.

Déjà, la mère s'était redressée, trouvant soudain en elle une énergie dont elle ne se serait pas crue capable au temps de son existence heureuse, et qui venait de mourir. Avec un sourire, qui était un miracle de l'amour maternel, d'un pas ferme, elle entra chez son enfant.

Thérèse l'attendait, le visage creusé par l'angoisse, les yeux brillants d'impatience. Tout le souci qui peut opprimer une âme flambait dans ces yeux-là. Elle jeta :

— Maman, qu'y a-t-il ? Qu'ai-je donc, enfin ?

— Ma chérie...

La jeune fille essayait de se redresser ; elle ne parvint qu'à tordre son buste, alourdi par les jambes inertes. Et l'enfant, clouée par le mal comme un papillon en plein essor, reprit avec violence :

— Je veux guérir ! Je veux marcher !... Qu'a dit le docteur ?

Ce désespoir farouche, c'était plus que n'en pouvait supporter la mère ; inventer sur-le-champ une réponse satisfaisante dépassait les moyens de M<sup>mo</sup> Diornis. Elle se pencha, prit dans ses bras le

jeune corps raidi de terreur, qui ne se sentait pas en sûreté même dans ce refuge, et implora :

— Sois raisonnable, mou enfant chérie. Certainement tu guériras, le docteur l'a assuré...

— Quand reprendrai-je ma vie ?

La voix fraîche se faisait impérieuse. La mère desserra son étreinte :

— Il ne peut pas préciser... Pas tout de suite... Bientôt... Ne t'inquiète pas... On va prendre un traitement... résultats rapides...

Elle se trompait, s'embrouillait dans ses phrases consolantes, car la tendresse même a besoin d'être servie par l'esprit. D'un œil où le tourment attisait la perspicacité, la petite malade fouillait le regard de sa mère. Et, brusquement, un cri lui échappa :

— Ah ! il pense que je ne marcherai jamais ! Il se trompe ! Ce n'est pas vrai ! Je veux me lever ! Je veux...

Ses mains fines déchiraient les dentelles de ses draps et brusquement sa tête retomba en arrière, avec une plainte qui traînait comme un râle : Thérèse était la proie d'une attaque de nerfs, tandis que le docteur concluait en prenant congé de M. Diornis :

— La paralysie régressera certainement. Dans quelle mesure ?... nul ne le sait. A quel moment ?... C'est l'inconnu.

La compagnie de navigation qui avait choisi M. Paul Diornis pour administrateur délégué tenait ce jour-là une importante réunion. Le père de Thérèse n'y parut point. Cette épreuve, abattue sur sa famille avec la soudaineté d'un ouragan, apportait en soi la souffrance et la stupeur. Des projets de première importance devenaient tout à coup irréalisables. Le plus grave, qu'il appartenait au père de briser aussitôt, n'était-ce pas ce mariage maintenant impossible ?

— Quand M. Maurain se présentera, vous le ferez entrer dans mon cabinet, ordonna M. Diornis à son valet de chambre.

En attendant, l'industriel essaya, sans y réussir, de s'intéresser à un dossier : sur les pages couvertes de chiffres se silhouettait la forme chère de l'enfant terrassée par le mal. La rupture d'un ma-

riage auquel, joyeusement, elle se préparait, c'était une blessure encore qui allait l'atteindre, et son père devait lui porter ce coup.

A la vérité, M. Diornis regrettait peu la perte de ce gendre vers lequel sa sympathie ne le portait pas. Sur ce jeune homme, présenté par un ami de cercle, les renseignements avaient été bons ; le directeur de l'usine où travaillait Maurain répondait du zèle et des capacités de son ingénieur ; Thérèse avait très vite marqué une grande satisfaction de ce mariage... Les parents, heureux de sa joie, y avaient souscrit, sans s'informer davantage. Avaient-ils été prudents ?

Le père de Thérèse se le demanda une fois de plus en voyant entrer Maurain. Non, décidément, cette bouche aux lèvres trop fines, ces yeux un peu durs, embusqués derrière les lunettes d'écaille, n'appelaient pas la confiance.

M. Diornis désigna un siège :

— Veuillez vous asseoir, Monsieur. J'ai pris la liberté de vous faire entrer ici, ma fille ne pouvant vous recevoir aujourd'hui.

Une impression désagréable effleura Maurain. Diable ! allait-il accrocher, le beau projet que la fortune de sa fiancée rendait un rêve léérique ? Inquiet, le jeune homme s'empressa :

— Thérèse n'est pas souffrante ?

— Précisément si, elle est malade, fit le père, accablé.

— Mais c'est inouï ! Hier soir, quand j'ai quitté ces dames... Un accident ? Je n'y veux pas croire !

Il se montait en parlant, et sa voix se faisait métallique sous l'empire d'une crainte qui s'aggravait. Le père expliqua :

— Ma fille a été prise cette nuit d'une maladie qui rend nécessaire l'abandon de nos projets. C'est une épreuve cruelle...

Si maître de soi qu'il se flattât d'être, Maurain, en entendant ces mots, ne put retenir un mouvement. Arriviste effréné, il tenait à la dot de cette petite et n'entendait pas la perdre ainsi ! Avec vigueur, il protesta :

— Thérèse est si charmante ! Renoncer à faire son bonheur me serait trop douloureux ! J'attendrai une

guérison que, du fond du cœur, je souhaite prochaine.

En d'autres temps, M. Diornis eût aimé l'ardeur de ces affirmations, il se fût laissé prendre à ce qu'elles comportaient de sincérité. Aujourd'hui, le chagrin où le plongeait l'affreuse épreuve ne lui laissait que le désir de voir se terminer au plus tôt une scène pénible. Il répondit :

— Malheureusement, cette guérison peut tarder... Peut-être même n'est-elle pas sûre, hélas !

— Vous m'effrayez, Monsieur ! mais je ne saurais me contenter de paroles aussi vagues. Dans six semaines je devais épouser Thérèse, je vous supplie de me dire la vérité !

— La sais-je moi-même ? Elle a été frappée d'une maladie bizarre... une sorte de paralysie... Nous ignorons quand et comment nous tirerons de là cette pauvre enfant !

Maurain frémit. Devant l'abîme où s'effondrait cette jeune vie, il éprouvait un recul égoïste : il fallait couper la corde au plus tôt. D'ailleurs, M. Diornis poursuivait, la voix brisée :

— Dans ces conditions, il ne nous reste, Monsieur, qu'à vous rendre votre parole...

L'homme au cœur sec soupira : c'était bien là sa chance ! Voir s'évader le magot qu'il croyait tenir et qu'il s'était appliqué pendant des semaines à s'assurer ; voir s'écrouler tant de rêves dorés ; n'avoir plus en perspective que sa situation plutôt modeste, il y avait de quoi rager ! Cependant, comme il eût été lamentable de se trouver, six semaines plus tard, lié à une infirme, l'ingénieur jugea qu'en son malheur il était encore favorisé.

Soucieux de tenir jusqu'au bout un personnage décent — on ne sait pas ce qui peut arriver, — il dit au père qui, le front dans sa main, évoquait douloureusement la silhouette, hier si légère, de son enfant aujourd'hui immobilisée :

— Vous me voyez profondément navré, Monsieur..., désolé au delà de l'exprimable... Hélas ! je dois m'incliner devant votre décision... Mes regrets, mes vœux...

Il s'était levé et se dirigeait vers la porte. L'instant d'après, il était sorti. Sa retraite ressemblait

à une fuite. M. Diornis, le remarquant, murmura avec un sourire amer :

— Celui-ci n'était pas un mari digne de ma Thérèse. La pauvre chérie en est délivrée : c'est au moins cela de gagné...

### III

Plusieurs semaines passèrent, chargées d'angoisse, sur le coquet hôtel dont les passants admiraient l'élégance, en enviant sans doute le bonheur de ceux qui l'habitaient.

Tout ce qui portait un nom dans la médecine défila au chevet de Thérèse ; des diagnostics variés s'affrontèrent, des traitements divers furent entrepris. On vit la chambre de la jeune fille encombrée d'appareils bizarres, qu'une infirmière maniait avec respect. Les séances d'électrisation furent sans résultat, les pointes de feu aussi : rien ne sut modifier un état qui semblait définitivement établi.

Thérèse subissait tout avec une patience bien éloignée de son caractère et qu'expliquait seul son ardent désir de guérison. Elle ne voulait pas rester sur ce lit ! La révolte des premières heures avait fait place à une volonté tendue vers un but unique : marcher ! Aller et venir. Gagner, de l'autre côté de la chambre, le petit éphéméride enrubanné qui était resté figé à la date du dernier jour où Thérèse avait goûté ce bonheur, tout ensemble élémentaire et ineffable, de pouvoir se déplacer. Ah ! de quelle main victorieuse elle arracherait, elle-même, le paquet de feuillets représentant les jours maudits, les jours enténébrés par le mal effroyable dont elle aurait enfin triomphé !

Pourtant, sur le lit où elle était clouée, la jeune fille ne se trouvait pas autrement malheureuse. Elle ignorait la souffrance, compagne ordinaire des malades. Elle éprouvait seulement la sensation cy-

rieuse d'être coupée à mi-corps. Ses jambes n'étaient plus que de pauvres choses inertes lui paraissant étrangères, de forme indécise, d'ailleurs énormes, semblait-il...

Et, malgré les traitements successifs, cet état de choses ne se modifiait en rien.

Peu à peu, la vie de la malade se réfugia dans son intelligence, qui se révélait apte à approfondir les sujets les plus divers, comme à sentir les nuances les plus délicates. Grâce à Dieu, les mains, demeurées normales, pouvaient rendre des services insoupçonnés.

Brisant avec ses habitudes mondaines, M<sup>me</sup> Dior-nis ne quittait pas sa chérie. Tandis que le père se plongeait dans les affaires avec une activité redoublée, — ne fallait-il pas lutter contre son chagrin? — la mère s'était faite la plus tendre des infirmières, s'ingéniant à prodiguer à la jeune infirme toutes les distractions compatibles avec son état.

Mais Thérèse ne désirait que la tranquillité. Elle l'avait souhaitée dès les premiers jours : ne plus voir ceux qui marchent, ceux qui vivent ! Elle avait exigé farouchement que sa porte fût fermée. Puis la solitude et le silence avaient accompli leur œuvre pacifiante : l'esprit prend son essor quand se taisent les bruits de la terre. Insensiblement, les choses se présentaient à la malade avec leur vrai visage, elles se plaçaient d'elles-mêmes à leur vraie place, selon leur vraie valeur.

Qu'elle était loin, sa vie d'autrefois, si proche encore, cependant !

Un jour, brusquement, comme font les infirmes qui ne jettent une idée aux bien portants qu'après l'apôtre, à loisir, mûrie, Thérèse avait demandé :

— Maman... M. Maurain ne vient-il jamais prendre de mes nouvelles ?

La mère avait tressailli. Cette question, combien elle la redoutait ! Dans son ignorance de la façon dont la jeune fille envisagerait la rupture qu'avaient entraînée les événements, elle protesta :

— Mais si ! Il est venu ! Ton père l'a reçu aux premiers jours de ton accident.

— Ah ! fit Thérèse pensive. Pourquoi ne m'a

t-il pas fait, à moi, une seule visite d'amitié? Nous sommes fiancés, cependant..

— Je... je crois qu'il est parti en voyage, murmura M<sup>me</sup> Diornis, soucieuse de quitter ce terrain brûlant.

— C'est donc cela...

Les yeux grands ouverts, Thérèse regardait sans les voir les roses qui couraient en frise gracieuse au-dessous du plafond. En voyage, Maurain?... Pourquoi pas?... Elle conclut à mi-voix :

— Aussi bien, je ne dois pas l'intéresser plus qu'il ne m'intéresse moi-même maintenant...

Dans le monde nouveau où elle était entrée, Thérèse jugeait si vains les projets d'autrefois! Était-ce bien elle qui avait été sur le point d'épouser cet homme pour lequel elle n'éprouvait, en somme, qu'une sympathie assez banale?

Pensive, la jeune fille tourna la tête, et les boucles blondes roulèrent sur l'oreiller. Le mariage, vers lequel elle courait avec allégresse hier encore, lui réservait peut-être de profondes déceptions. Le chemin mystérieux où la maladie entraînait se montrait jalonné de rudes bienfaits : l'épreuve dégonfle les chimères.. Certes, il lui faudrait réfléchir à deux fois, quand elle serait guérie, avant de reprendre ce projet de mariage.

— Ce sont les tirages à cinq qui vous ont perdu, Maurain! Aussi pourquoi vous obstiner? La prudence, mon cher, la prudence!

Les deux hommes sortaient d'un immeuble de discrète apparence, dans l'aube précoce de mai. La rue était déserte; seul, un camion de laitier roulait, sonore, sur le pavé. Les joueurs descendirent le boulevard, tandis que Louis répliquait, hargneux :

— Eh! la prudence! Au point où j'en suis, mon petit, on cherche à se rattraper, voilà tout!

— Soit! et c'est ainsi qu'on prend des culottes! reprit l'autre sur le ton convaincu que seule peut donner l'expérience. Vous en êtes de combien encore, cette nuit?

— Dans les trente-huit mille... Fauché, quoi! Il me reste tout juste de quoi ne pas mourir de faim : mon traitement chez Blacart.

L'ami eut une moue équivoque :

— Mais vous êtes fiancé à la petite Diornis ? c'est meilleur ! Pressez, pressez ! voilà le salut.

— Que diable voulez-vous que je presse ? La gamine est malade : tout est rompu.

— Ah ! ça, c'est embêtant ! Dénichez un autre sac, et vite, car la dame de pique a les dents longues. Bonsoir, mon cher, me voici chez moi.

Maurain, tout en continuant sa route, réfléchissait aux paroles de son ami. Sans aucun doute, Vertac avait raison : un riche mariage, il n'y avait que cela pour redresser la situation. L'ingénieur, d'un esprit prompt, établit aussitôt ses batteries : il allait renouer ses relations un peu détendues depuis ces derniers mois, consacrés exclusivement à se faire bien voir de Thérèse. Et, pour commencer, il se rendrait dimanche prochain au tennis des I.e Hardy, à Neuilly. Christiane, héritière présumptive de la maison, mettrait, elle aussi, dans la main de celui qu'elle épouserait une dot intéressante ; mais les seize ans de cette brunette la gardaient, pour le moment, à l'abri des entreprises de Maurain. Du moins, sa jeunesse joyeuse s'entourait d'amies aussi favorisées qu'elle-même des dons de la fortune : dans cette aimable troupe, il n'y avait qu'à choisir. L'ingénieur, on le voit, ne mettait pas en doute que lui, de son côté, ne dût emporter tous les suffrages.

Comme dans la vieille chanson, on rencontrait, chez les I.e Hardy, des brunes et des blondes, et des châtaines aussi, les unes et les autres d'esprit indépendant et se faisant fort de guider, en toutes choses, l'initiative de leurs parents.

Libres de soucis, vêtues avec une audace où se mariaient les libertés de la mode et le luxe le plus tapageur, toutes étaient jolies : mais ce n'était pas sur ces fragiles fondements que Maurain entendait asseoir son choix : pourvu que l'argent se trouvât chez son associée, il s'accommoderait du reste.

Un jour, il entendit une brune fort moderne, Madeleine de Salvy, déclarer entre deux cigarettes, dans un groupe de très jeunes admirateurs :

— I.e mariage ? Une affaire, parfaitement ! Rien

de plus, rien de moins ! Ah ! je ne suis pas romance, moi !

— Pourtant, Madeleine...

— Oh ! toi, tu n'es pas une jeune fille, Gisèle... une fleur bleue ! La dernière muse dans un temps qui n'est plus romantique. Tu aimerais qu'on te roucoulat des vers tendres au clair de lune. Moi, c'est autre chose ! Je veux un partenaire intelligent et hardi, aux mains duquel ma fortune soit la clef d'or qui ouvrira toutes les portes... sur toutes les routes !

Dans la jeune assemblée, un murmure courut, applaudissements, protestations. Un peu à l'écart, Maurain, méditant, sans rien dire, sur le programme si crânement affiché, le trouvait fort à son goût.

Cette Madeleine de Salvy, voilà ce qu'il lui fallait ! Opulente et pratique, elle voyait la vie comme il convenait — comme il convenait à Maurain. Que ne ferait-il pas avec une telle alliée ! L'ingénieur décida de parler à la jeune fille au premier jour.

L'occasion ne s'en offrit pas aussi tôt qu'il l'eût souhaité : la belle Madeleine ne se prêtait guère à causer avec ce garçon intelligent, mais qui portait toujours le même complet sport et négligeait d'assortir ses chaussettes à ses cravates.

Cependant, le temps pressait : la situation de Louis demeurerait assez difficile, et juillet commençant amènerait la dispersion des vacances, avec l'intimité des villégiatures et des excursions. Époque néfaste au coureur de dots rivé à son usine !

Un dernier dimanche réunit les habitués du tennis. Maurain s'approcha de Madeleine :

— La belle Alpe Blanche, comme parlent les poètes, aura donc la joie de vous accueillir cette saison ? Je l'envie...

Moqueuse, la jeune fille riposta :

— Vraiment ? Mais il ne tient qu'à vous de m'y rejoindre ! Nous ferons du grimping ensemble.

— Grimping est charmant ! Mon usine l'est moins. Malgré tout, l'importance de mes travaux et le souci de mes responsabilités m'y retiennent.

— Dommage !

Elle s'éloignait. Il avança la main pour la retenir :

— Si je pouvais penser que vous en eussiez quelque regret, combien cela m'aiderait à attendre le bonheur de votre retour !

Madeleine posa sur le jeune homme un regard imperceptiblement railleur :

— Oh ! fit-elle, rieuse, serait-ce une déclaration ?

— En l'estimant ainsi, vous me rendriez infiniment heureux.

Leurs regards se croisèrent comme ceux de deux adversaires à l'instant de se mesurer. Jetant sa cigarette, M<sup>lle</sup> de Salvy répliqua d'un accent sec, car dans les circonstances graves cette émancipée se retrouvait fille de cœur :

— Et Thérèse Diornis ? Le souvenir de votre fiancée ne vous pèse guère, à ce qu'il paraît !

Maurain essaya de ressaisir l'avantage que tout à l'heure il avait cru posséder. Il lança, désinvolte :

— Ma fiancée ? Ignorez-vous que M<sup>lle</sup> Diornis est malade ? Elle ne compte plus pour moi.

Les beaux yeux sauves jetèrent un feu sévère.

— Compliments ! Vous êtes franc, vous ! Mais le moins qu'on puisse dire, c'est que vous manquez de tact.

Le jeune homme pâlit. Décidément, le terrain fuyait sous ses pas. Il voulut prendre la chose en plaisanterie :

— Vous êtes délicieuse, quand vous vous fâchez... L'impertinence vous sied à ravir !

Les jolies épaules se haussèrent sous la blouse de mousseline, et M<sup>lle</sup> de Salvy, délibérément, tourna le dos à ce maladroit soupirant. Elle ne vit pas, dans un massif de lilas voisin, Christiane Le Hardy qui, s'étant écartée pour rajuster un vagabond petit soulier, n'avait rien perdu de l'entretien et s'égayait de la déconvenue peinte sur le visage de l'ingénieur.

## IV

Donc, Louis Maurain « plantait là » Thérèse Diornis et, en quête d'une autre femme, avait porté ses vues sur Madeleine de Salvy, qui l'avait remis vertement à sa place. L'aventure était piquante, et Christiane frétilait d'aise à la pensée d'avoir surpris un dialogue dont peut-être on eût oublié de lui faire confidence.

Mais la possession d'un secret n'est intéressante que par la divulgation qu'on en fait. A qui conter bien vite cette histoire affriolante? Toute la journée, la petite cervelle de Christiane trotta autour de ce sujet bien digne de profondes réflexions. Pendant la nuit, une solution idéale se présenta à son esprit, et le lendemain, toute pimpante, elle déclara à sa mère :

— Dites-moi, maman, si j'allais prendre des nouvelles de Thérèse Diornis? Je la voyais avec plaisir au cours de piano. J'y passerai cet après-midi. Qu'en pensez-vous?

— C'est une excellente idée : je suis sûre que ta visite lui sera très agréable. Quel terrible malheur l'a frappée!

Sans méliance, M<sup>me</sup> Le Hardy acquiesçait ; puis elle eut un sourire à l'adresse de sa fille. Pouvait-elle soupçonner que, avec un machiavélisme fait surtout d'inconscience, Christiane avait mûri sous ses boucles folles un projet cruel qu'elle s'appretait à réaliser?

— Que c'est aimable à vous! prononça, quelques heures plus tard, M<sup>lle</sup> Diornis en tendant à la visiteuse une main amaigrie.

Christiane promenait un regard craintif sur cette chambre vaste et claire, parée de tout ce que la fortune et la tendresse peuvent s'ingénier à réunir,

et dont l'occupante, dans son lit fleuri de dentelles, semblait une victime parée pour le sacrifice et déjà étendue sur l'autel : M<sup>lle</sup> Le Hardy venait de passer son baccalauréat latin-grec, les souvenirs classiques palpitaient encore tout frais en son esprit.

Elle retrouva bien vite son aisance habituelle :

— Je viens prendre de vos nouvelles, annonçait-elle en s'asseyant. Excusez-moi de ne pas l'avoir fait encore : vous devinez combien mes examens m'ont absorbée !

— Thérèse va très bien, s'empressa d'affirmer M<sup>me</sup> Diornis. Encore quelques semaines de patience, et elle pourra reprendre toutes ses habitudes.

Ayant dit, avec une conviction qui ne réussit pas à persuader Christiane, la mère sortit. Thérèse la suivait des yeux :

— Pauvre mamau ! Je crains qu'elle ne s'illusionne...

— Oh ! murmura Christiane émue, n'éprouvez-vous pas quelque amélioration ?

Thérèse, tout à coup, pensa qu'en exposant son anxiété elle la sentirait plus vivement et contristerait en même temps sa jeune compagne. Elle sourit... Qui dira de quel héroïsme est fait parfois le sourire des malades ?

— Parlez-moi de vous plutôt, Christiane, fit la jeune fille.

La visiteuse, assise auprès du lit, se réjouit de voir dévier l'entretien : elle n'était pas venue, en somme, pour entendre les jérémiades d'une affligée. Secouant ses frisons et toute gonflée d'importance, elle dirigea la conversation de manière à amener la nouvelle qui brûlait ses lèvres roses :

— Je vous apporte les vœux et les affectueux souvenirs de toutes nos amies.

— Elles sont gentilles... Vous les remercieriez...  
Quoi de nouveau parmi elles ?

— Rien du tout... Ah ! si ! Madeleine de Salvy a un flirt.

— Un beau mariage en perspective...

Thérèse, jouant avec le bracelet qui roulait à son poignet aminci, avait émis cette réflexion sur un ton de banale sympathie mondaine. Que Ma-

deleine soit heureuse ! Mais de quelle importance minime ils étaient revêtus, aux yeux de la malade, ces bruits du monde qui, de si loin, venaient mourir dans sa chambre silencieuse !

Une timidité, soudain, retint Christiane d'aller plus loin ; si elle taisait sa nouvelle, ne serait-ce pas mieux ?

Hésitation passagère ! La sottise crainte d'agir comme une enfant fit penser aussitôt à M<sup>lle</sup> Le Hardy qu'il y aurait « du ragoût » à faire deviner à la délaissée le nom de l'infidèle. Elle reprit avec désinvolture :

— Un mariage ? Je ne sais pas... Elle est très jolie, Madeleine... Au tennis, ils lui font tous plus ou moins la cour... Elle ne s'est jamais décidée !

— C'est pour cette fois, peut-être, dit Thérèse, amusée, à la fin, des mines entendues de sa visiteuse.

— Peut-être... Je voudrais vous dire le nom du jeune homme, mais il m'échappe. Mon père dit que c'est un ingénieur... ah ! vous le connaissez ! Une tête à la mode, des lunettes d'écailles. Louis... Louis...

— Louis Maurain !

Le nom avait jailli des lèvres de M<sup>lle</sup> Diornis sans que sa volonté y fût pour rien. Et, maintenant, un flot d'amertume inondait son esprit, tandis que la jeune écervelée, battant des mains, s'exclamait :

— C'est cela ! C'est bien cela ! Madeleine n'est pas très emballée, vous savez ; mais lui, il y tient, ça se voit : Madeleine de Salvy est un parti magnifique !

— Qu'elle soit heureuse ! prononça machinalement Thérèse, à haute voix cette fois, et dominant sa détresse.

Avec une curiosité intense, Christiane épiait le visage de la dédaignée. Bien que légèrement étourdie du coup qui l'atteignait, non dans son cœur, mais dans son amour-propre, celle-ci fit bonne contenance. Elle repoussa ses boucles blondes d'un geste qui voulait balayer toutes les petites et les hypocrisies des fausses amitiés, et la conversation traîna jusqu'au moment où la visiteuse prit

congé. Cela ne dura guère : depuis que la grande nouvelle était lancée, l'atmosphère de cette chambre de malade semblait irrespirable à Christiane Le Hardy.

Après son départ, M<sup>me</sup> Diornis s'approcha :

— Eh bien ! chérie, on est contente ?

— Un peu fatiguée, maman...

Thérèse abaissa les paupières. Ses yeux que naguère Maurain avait comparés aux pétales veloutés des brunes giroflées, ses yeux auraient pu trahir des impressions qu'elle ne voulait pas laisser voir.

Tout à coup, elle se sentait oubliée, exclue du monde, morte, en quelque sorte, tout en vivant encore. Que Maurain ne ressentit pas pour elle plus de tendresse qu'elle n'en éprouvait elle-même à son égard, elle n'avait pas à en être surprise ; même elle était prête à s'en féliciter, puisque le mariage lui était interdit pour longtemps sans doute. Cependant, l'idée lui avait souri d'une mission d'affaires qu'il aurait sollicitée pour desserrer lentement des liens impossibles à nouer, en ce moment du moins. Mais le savoir à Paris, si près d'elle et si loin, usant déjà d'habileté pour s'assurer un autre mariage!...

Ce soir-là, Thérèse écarta sans y toucher les plats fins confectionnés pour elle par Georgette, la cuisinière.

Le lendemain, retenant d'un geste câlin son père penché sur elle pour le baiser matinal, elle pria :

— Mon papa chéri, veux-tu me faire plaisir?... Si ce n'est fait déjà, rends sa parole à M. Maurain... Ma santé est un prétexte suffisant... Je désire ne plus en entendre parler...

Et, comme M. Diornis la regardait avec émotion, elle insista :

— N'est-ce pas, c'est entendu?... Et nous allons tous l'oublier.

La promesse paternelle amena sur les traits de Thérèse un sourire de délivrance.

Cependant, l'infirmes ne ressentait aucune amélioration : de jour en jour, ses forces semblaient la fuir.

Le Dr Lebris revint pencher son front chauve et

bossuë sur les membres délicats. Quand il eut, du doigt, relevé doucement les paupières ombrageant les prunelles tristes, il prononça :

— Voilà une enfant qui dépérit.

Son regard mécontent errait par la pièce où l'affection des parents avait accumulé tout ce qui pouvait être utile à la malade ou agréable à ses yeux.

M<sup>me</sup> Diornis soupira :

— Pourtant, elle est bien ici...

— Trop bien. Fleurs, coussins, livres, sans-fil, téléphone... que sais-je encore? Il n'y a pas d'air.

Une protestation souleva M. Diornis à son tour. Il montra la fenêtre, largement ouverte sur l'avenue, d'où montait le ronronnement de la vie.

— Par exemple! Regardez donc, docteur!

— Regardez vous-même, cher Monsieur! Que voit-elle, cette fenêtre? Des arbres déjà roussis... au début de juillet; des autos qui projettent une poussière parfumée à l'essence... Certainement, ce n'est pas là ce qu'il faut à notre petite amie!

Assis auprès du lit, le médecin contemplant avec une paternelle compassion l'enfant qu'il avait toujours connue et qu'il était impuissant à guérir. Il y avait quelque chose de touchant dans le regard du vieux praticien; anxieux autant que les parents devant cette jeune vie dolente, il trouvait sa science courte, et les voies divines parfois cruelles en leur secret qui nous échappe. Et, tout à coup, il dit à M. Diornis :

— Savez-vous ce que je ferais, moi, s'il s'agissait de ma fille? Je laisserais là tous ces traitements fastidieux et pénibles, qui ne donneront rien. Emmenez Thérèse au bord de la mer. Le changement de milieu, la distraction, l'air salin et ses propriétés toniques auront la meilleure influence sur l'état général, je vous l'affirme. L'amélioration locale devra suivre.

— Oh! fit Thérèse, la mer!

Un rayon flambait dans son regard, une extase fleurissait ses traits anénuisés. Le docteur eut un geste :

— Vous voyez, dit-il. Puissance du moral.

— Comment n'y ai-je pas pensé encore! s'écria

M. Diornis. Certainement, c'est le salut. Vous n'avez pas de préférences, docteur ? La Manche vous irait ?

— Oui.. L'air y est vif. On obtient des miracles à Berck.

— Bon ! Justement, un de mes amis m'a emmené tirer des oiseaux de mer en baie de Somme. Des courlis, des cormorans... Nous sommes revenus par la route de la côte ; à Nouveau-Brighton, j'ai remarqué, au passage, une jolie villa à vendre...

— Oh ! papa, interrompit Thérèse, près de la mer ?

— Juste en face. Aussi près que l'avenue l'est de ta chambre. Et pas de voisinage fatigant, docteur : quelques pavillons aux alentours, plus ou moins ensablés... c'est tout.

— Récapitulons, fit le docteur, et la jeune fille suivait ses paroles avec un intérêt aigu : un changement d'air qui arrachera Thérèse à l'anémie menaçante ; un climat tonifiant pour son organisme ; un repos complet bienfaisant à ses nerfs... Qu'attendez-vous pour acheter cette villa, mon cher ?

M. Diornis, d'un coup d'œil, consulta sa femme :

— Si cela doit faire du bien à la petite... commençons cette bonne Mathilde.

— Du bien ? Cela lui en fait déjà ! constata le docteur gaiement. Regardez-moi ce visage animé !

L'industriel n'en demanda pas davantage. Un désir de Thérèse, un espoir de la guérir : voilà qui eût conduit son père au fond de l'Europe. Il ne s'agissait que d'aller à Cayeux, d'où dépend Brighton. Trois heures plus tard, l'auto de M. Diornis, blanche de poussière, le déposait devant l'agence immobilière. Un colloque bref, une visite rapide, des papiers dûment signés. Le soir, de son hôtel, le père téléphonait à sa fille, qui n'eut qu'à prendre le récepteur accroché près de son lit :

— La maison est à nous, ma chérie : avant huit jours, tu peux y être installée, si tu le veux.

Huit jours ! Devant l'impatience de la jeune fille, ses parents s'ingénièrent à abrégier encore ce temps si court. Thérèse était prise du désir de fuir loin,

bien loin de ce Paris qui, ayant vu la maladie fondre sur elle, l'avait si vite rejetée et la tourmentait encore cependant. Elle aspirait au repos, à une solitude qu'aucune visite importune ne viendrait troubler : elle avait hâte d'entrer dans une vie où tout serait nouveau et où peut-être elle trouverait la guérison.

Quand on glissa le brancard de la jeune malade dans une auto d'ambulance où sa mère prit place auprès d'elle, le sentiment de délivrance qu'éprouvait Thérèse l'empêchait de sentir le double poids de ses jambes mortes et de sa vie brisée...

---

## DEUXIÈME PARTIE

## I

En face de la mer, non loin d'un phare blanc bague de pourpre, une vieille casemate achève de s'ensabler parmi les dunes qui ourlent la côte entre Onival et la baie de Somme. Pendant la guerre, elle a mené la lutte contre les sous-marins. Aujourd'hui, mangée par la lente infiltration du sable qui court dans le vent, elle n'est plus guère qu'une ruine. Le plus déshérité des douaniers ne voudrait pas s'y abriter dans sa nuit de veille.

Si vous y jetez un coup d'œil en passant, un grognement vous accueillera. N'insistez pas... retirez-vous... ceci est le domaine personnel de Jean-Loup Chatupart, dit l'Encornet.

Sur la dune où pointe, perdue dans les oyats, la goutte mauve du statice, asseyons-nous. Nous ne pouvons manquer de voir bientôt sortir l'habitant de la casemate, car il est son propre pourvoyeur. Si peu qu'il aime les hommes, la faim l'oblige parfois à risquer leur contact.

A peine avons-nous eu le temps de remarquer quelques sauterelliers sautillant sur le dos des lames derrière leur unique voile à bourcet, un pas traînant résonne : voici l'Encornet.

Son âge ? L'on ne sait. Vingt à trente ans... ou plus, ou moins. Comment faire entrer dans les

gabarits communs à l'humanité cet être long, maigre et pâle, dont la face s'étire en museau sous des cheveux jaunes, déteints par les intempéries ?

Ce paria n'a pas toujours vécu dans le réduit où un tas de varech et trois pots égueulés forment tout son ménage. Un père ? Il n'a pas connu ce luxe. Mais il avait une mère, comme tout le monde, et même une maman, qui avait bercé sur ses genoux cet avorton tout aussi tendrement que s'il eût été le plus ravissant des babies.

Il habitait avec elle, à Saint-Valéry, une baraque branlante, verrue poussée contre l'ancien entrepôt des sels de Picardie. Un triste jour, des hommes noirs avaient emporté la maman... Jean-Loup ne la revit jamais.

Malheureux à mourir, et ne comprenant rien à son aventure, l'orphelin avait fui la ville de cette démarche hésitante et désunie dont le cerveau est aussi responsable que les jambes. Il s'était terré dans la casemate perdue au milieu du sable, et le bourg tassé dans la verdure au bord de la baie l'avait oublié.

S'avisant un jour que ses effets ne tenaient plus sur sa maigre échine que par la force de l'habitude, le miséreux s'était présenté chez un commerçant du quai Perrée, lui offrant, en échange d'un pantalon de velours, un de ces gros os de seiche nommés, dans le pays, des *encornets*. Le surnom lui en était resté.

Jean-Loup allait parfois en ville, rarement, pour des échanges nécessaires. On le voyait arriver, traînant la jambe et portant au bout de ses longs bras des poissons ou un lot de coquillages, — à moins que ce ne fussent des canards sauvages ou des macreuses, qu'à marée basse, sur la baie aux lignes grises, il tuait d'un jet de pierre avec une remarquable adresse. Alors, les enfants sautaient autour de lui en criant :

— L'Encornet ! l'Encornet !

Et, pris de peur, il roulait de gros yeux effrayés.

Lorsque, sous la lente invasion des dunes, il avait vu les baigneurs de Brighton abandonner leurs pavillons, il avait tressailli d'aise dans sa fierté de demeurer seul maître de la côte, et quand son rire s'envolait aux échos d'alentour, discordant

comme le cri d'un pingouin, l'Encornet s'enorgueillissait obscurément que nul bruit humain n'y vînt faire écho.

Or, sur ce rivage où passaient seulement des chasseurs de mouettes ou des pêcheurs de crabes, certain jour, une auto apparut. L'Encornet n'avait pas de sympathie pour ces monstres empanachés de poussière qui obligent à se ranger précipitamment sur le côté sablonneux du chemin ; du moins ne faisaient-ils en son domaine que des apparitions fugitives, après lesquelles la grève retombait à son auguste silence. Cette voiture-ci s'arrêta.

Elle déposa deux voyageurs devant la grande villa assise auprès du phare, sur une dune élevée fixée par des oyats, situation privilégiée grâce à laquelle ce pavillon avait échappé à l'ensablement où s'effaçaient les constructions voisines. De celles-ci l'on ne voyait plus que la crête des toits et quelques cheminées haussant vers le ciel leur geste de vaine supplication.

Plissant ses paupières bordées de poils blafards, l'innocent guettait les visiteurs d'un regard aigu. Il les vit ouvrir les volets, se pencher aux fenêtres, examiner l'horizon, puis remonter dans la voiture diabolique et filer dans la direction de Cayeux. Alors l'homme de la côte rentra en boitillant dans sa tanière ; grognant de plaisir, il dévora une poignée de patelles. Une satisfaction confuse emplissait son esprit fumeux : les étrangers avaient fui, le laissant seul maître des dunes et roi des grèves.

Mais quoi ? Quelques jours plus tard, l'auto insolite revint. La même ! L'infirme la reconnaissait bien, n'est-ce pas ? avec ses ferrures brillant comme une boîte de sardines au soleil ! Et elle était suivie d'un camion aussi grand que la chapelle des marins à Saint-Valéry. Aussitôt, des hommes coiffés de bonnets de coton commencèrent à transporter son chargement dans la villa rendue à la vie, qui riait de toutes ses baies largement ouvertes au soleil.

Y en avait-il, de ces meubles ! L'innocent en devinait à peine l'usage. Etreint d'une curiosité intense qui dominait son mécontentement de voir sa paix troublée, il regardait de tous ses yeux. Soudain, les bras ballants, la tête aussi, il se mit à

courir de son trot inégal vers un petit bois de sapins, qui constituait tout ensemble la cachette préférée de l'infirme et son observatoire de prédilection. Allongé à plat ventre sur le sable tiède, et mâchonnant des brindilles qui emplissaient sa bouche d'une amère saveur, Jean-Loup épiait ce qui se passait autour de la belle demeure arrachée à son sommeil.

Bientôt, une troisième auto arriva, très grande, toute blanche, armée d'une sorte de grand mouchoir coupé d'une croix rouge et qui claquait dans le vent. Des hommes en tirèrent une civière comme celles où l'on dépose les gens qui se sont noyés pour avoir voulu traverser la baie sans connaître les pistes ; et, sur ce brancard, il y avait une marière de femme qui remuait les mains en parlant à voix claire et harmonieuse. Des mèches blondes faisaient une flaque de soleil autour de sa tête, sur les dentelles de son oreiller.

L'Encornet fut si éberlué de ce spectacle que, s'étant soulevé pour mieux voir, il retomba sur son derrière, pesamment, faute d'avoir pris garde à une racine qui serpentait sur le sable. L'oi d'homme ! pour des drôles de choses... c'étaient des drôles de choses !

Les jours suivants, l'innocent, de loin, continua de guetter ce noyau d'humanité implanté sur la côte. Il vit venir un menuisier de Cayeux, qui construisit une terrasse au-dessus du perron de la villa. Sur ce plancher nouveau, deux femmes tiraient, chaque matin, un lit où reposait la fille aux cheveux d'or, qui jamais ne se levait. Alors l'Encornet conclut qu'elle devait être malade, infirme comme lui... mais plus encore. Et pour la première fois de sa vie, le paria éprouva la douceur de connaître la pitié pour plus malheureux que soi. Car, lui, au moins, il tenait sur ses pattes et il mangeait le fruit de sa chasse, cuite de ses mains, sur un feu d'algues sèches ramassées par lui.

Les premières journées de Thérèse à *La Brise* marquèrent, par rapport à sa vie d'hier, une coupure plus complète encore que la jeune fille ne l'aurait cru. Plus salubre aussi. La mer et sa

majesté, la beauté grandiose de cette nature dépouillée, l'allégresse du vent accouru du grand large versèrent aussitôt une vitalité nouvelle à la malade.

En Thérèse, tout se pacifiait : ses tourments s'estompaient, comme aussi ce qui avait été ses joies. A cette vie sans épines, un esprit moins alerte se fût peut-être engourdi. M<sup>lle</sup> Diornis, au contraire, jouissait pleinement du recueillement de la nature autour de sa terrasse, un émerveillement chantait en elle : il lui semblait qu'un peu de ciel descendait sur son être pour le pénétrer jusqu'aux régions les plus lointaines.

Pendant, le D<sup>r</sup> Aurencq, de Cayeux, avait été prié de venir visiter régulièrement cette nouvelle cliente. C'était un sexagénaire remuant et jovial, à la moustache grise, au teint coloré. Passionné pour la chasse dans cette baie dont il connaissait tous les aspects et tous les dangers, il possédait une science ornithologique qui ne lui laissait rien ignorer des mœurs de l'huîtrier à bec rose, du grèbe argenté ou de leurs congénères. Comme médecin, il n'était pas très moderne, mais c'était un si brave homme !

Il écouta patiemment les explications de M<sup>lle</sup> Diornis, puis lut avec respect les directives envoyées par ses confrères de Paris. Ayant tiré, pour s'en éponger le front, un mouchoir vaste comme un pavillon de marée, il contempla avec pitié cette enfant riche et belle, si cruellement frappée. Déjà il se sentait tout remué d'affection.

Dans la chambre où s'engourdissait le ronronnement de la mer, une voix jeune s'éleva :

— Docteur, dites-moi la vérité... Pensez-vous que je puisse guérir un jour ?

Ce qu'il pensait, le D<sup>r</sup> Aurencq, c'est que le rétablissement de pareille malade, à coup sûr, tiendrait du miracle. Mais il se gardait, dans tous les ordres, des affirmations précipitées. Il répondit donc :

— Vous êtes ici dans d'excellentes conditions pour cela, Mademoiselle. L'hygiène, l'air salin, le repos... dans votre cas, c'est la principale médication.

— Oh ! coupa Thérèse, avec un sourire de malade,

doux et mélancolique comme le soleil brouillé, ne trouvez-vous pas ce traitement un peu... négatif?

— Aussi le compléterons-nous par la distraction. C'est absolument nécessaire..., indispensable! La répercussion du moral sur le physique est incalculable ; on n'y songe pas assez.

Il regardait M<sup>me</sup> Diornis. L'excellente personne montra d'un geste éloquent le moutonnement des dunes et la mer lourde et grise, piquetée de voiles isolées :

— De la distraction? Dans ce pays?

— Ne vous inquiétez pas, docteur, je me plais ici, protesta Thérèse en souriant à sa mère.

— Ne dites pas de mal du pays, Madame : c'est le mien! Et votre fille y recouvrera la santé. Mais je reviens à mes moutons : il lui faudrait quelques visites, une amie...

Il frottait son nez d'un doigt perplexe :

— Et tenez! J'ai une idée! une excellente idée!

— Parlez, docteur : parlez!

— Non loin d'ici, au Hourdel, je connais une jeune fille tout à fait charmante. Son père, maître pilote de la baie, l'a fait élever dans un excellent couvent d'Abbeville. Elle passe son temps, pendant qu'il est à la mer, à mélanger des lossets sur un petit oreiller...

— Elle fait de la dentelle aux fuseaux? précisa Thérèse égayée.

— Possible. En tout cas, ce métier-là, c'est transportable. Si je demandais à Lise de venir de temps à autre vous tenir compagnie?

— Je vous en serais très reconnaissante, docteur! s'empessa d'affirmer M<sup>me</sup> Diornis. Qu'en dis-tu, Thérèse?

Aimablement, la jeune fille acquiesça : elle ne redoutait pas les visites ici comme à Paris. Le docteur se leva :

— Eh bien! c'est convenu! Je m'occuperai de cette affaire. Un de ces jours, vous me verrez arriver avec ma petite amie.

— Sans trop tarder, docteur. Je veux que Thérèse reprenne goût à la vie.

— Sans trop tarder, évidemment.

Tandis que la voiture du docteur démarrait, M<sup>me</sup> Diornis revenait auprès de sa fille :

— Il me plaît, ce médecin, affirma-t-elle. Quant à la jeune dentellière dont il parle, si elle est gentille, elle sera la bienvenue.

— Je me fais une fête de la recevoir.

Tout en parlant, Thérèse jouait avec sa glace à main. Précieux accessoire aux doigts des malades ! Grâce à lui, sans mouvement, sans fatigue, on voit autour de soi. La jeune fille l'utilisait avec une dextérité remarquable.

Tandis qu'elle contemplait le tableau toujours varié de la mer murmurante, voici qu'une silhouette singulière venait de s'inscrire sur le miroir. Un homme, un pauvre homme, sonnait à la porte de la villa. Il parlementait avec Georgette, sans doute en vue de lui vendre des palourdes, dont se distinguaient les coquilles entre les trous de son panier délabré. Son visage, tanné par les intempéries, s'éclairait de deux yeux d'une douceur infinie, un peu vides ; on devinait que les complications du monde étaient inconnues au propriétaire de ces yeux-là.

Pieds nus, il était vêtu d'un pantalon trop long, d'un veston trop court, pauvres guenilles râpées par le sable, décolorées par le soleil et par la pluie. Son apparence était si lamentable que Thérèse s'émut. Une pitié la prit pour cet être disgrâcié, un désir d'adoucir sa misère l'envahit : elle eût voulu lui tendre les bras. S'avisant que la laideur de cet infortuné ne manquait pas de pittoresque, elle s'exclama :

— Un Callot ! Maman, veux-tu ? fais-le entrer... Je le dessinerai.

Musicienne, elle avait vivement regretté d'abandonner son piano. Du moins le carnet où elle se-mait des croquis bien enlevés ne quittait pas le sac, toujours à portée de sa main, où se groupaient les bibelots autour desquels sa vie s'était cristallisée.

— Oh ! hésita M<sup>me</sup> Diornis, ce miséreux ?

— Justement. Des types aussi caractéristiques sont rares. Je voudrais le voir, petite mère... Le docteur a dit de me distraire...

La jeune malade se faisait câline ; le moyen de lui refuser quelque chose ?

Deux minutes plus tard, le marchand de pa-

lourdes, conquis par un saucisson et un quignon de pain, se présentait sur la terrasse. Il avançait à pas craintifs, ses paupières clignotaient sur ses yeux éblouis, l'ahurissement était inscrit sur son visage.

Ainsi Jean-Loup Chatupart, dit l'Encornet, entra dans la vie de Thérèse Diornis.

## II

Chasser les oiseaux de mer sur la baie, c'était, aux yeux du Dr Aurencq, un plaisir de choix auquel il se préparait trois jours à l'avance. La pénurie de malades, l'heure de la marée et la clémence du ciel étaient, disait-il, trois éléments dont les faveurs devaient être conjuguées pour permettre au médecin le Cayeux de se livrer à son sport favori.

Quand les trois augures, figurés en la circonstance par l'agenda, le calendrier et le baromètre, émettaient un avis favorable, le bonhomme procédait aux préparatifs. Lui-même, il dosait avec amour ses cartouches, suivant une tradition à laquelle pour rien au monde il n'eût manqué ; puis il graissait une vieille pétoire ressemblant assez aux flingots dont s'arment parfois les clowns dans les cirques, mais qui atteignait son but avec une sûreté remarquable. Et le tacot du père Aurencq, un vieil outil si lamentable qu'on se demandait par quel miracle ses pièces tenaient encore assemblées, s'en allait, ferrailant, vers la baie, par la route qui chemine entre les talus de sable blanc, chevelus d'oyats.

D'habitude, le docteur atteignait la côte par l'un des chemins dont le laciis, à l'ouest de Saint-Valéry, sillonne un paysage plat de polders hollandais, où luisent, de-ci de-là, des flaques, au milieu des Bas-Champs endormis derrière leurs digues. Aujourd'hui, le vieil homme piqua sur Le Hour-

del. Dans la file des maisons basses regardant l'échouage, il en avisa une plus vaste, mieux tenue et badigeonnée à neuf.

C'était le logis de Guillaume Fabrèges, maître pilote, un gros bonnet de ce hameau maritime. De son seuil, le marin embrassait un vaste horizon d'eau mouvante borné là-bas, vers le soleil levant, par le rivage plat où se presse, comme une grappe d'œufs de roussettes, le paquet des maisons du Crotoy. Aujourd'hui, à cette heure de basse mer, la baie présentait l'aspect d'un désert parcouru de minces filets d'eau se frayant un passage à travers le sable vaseux. A l'horizon, la mer limitait, par la caresse de ses eaux, cette plaine que vous eussiez crue vide, mais que l'œil perçant du docteur reconnut toute parcourue de vols tentateurs. Il importait de ne pas s'attarder dans la négociation que l'on venait traiter ici.

— Entrez!... Ah! c'est vous, docteur?... la bonne surprise!

Une belle fille avait ouvert sa porte toute grande. Vigoureuse, elle serait peut-être lourde à trente ans; mais elle n'en comptait que vingt, et ses traits un peu marqués n'avaient pas eu le temps d'épaissir. On y lisait surtout une franchise caractérisée, qui s'alliait bien aux bandeaux sombres dont elle était coiffée.

— Petite, déclara tout net le docteur en entrant, je viens te chercher. Il y a du bien à faire,

— S'il est en mon pouvoir, monsieur Aurencq, ce sera avec bonheur.

— Certainement, il est en ton pouvoir! Il s'agit d'aller voir une malade... Tu emporteras ton métier.

— Pour lui apprendre la dentelle?

Le vieil homme secoua les épaules :

— Pauvre enfant! Elle en serait bien incapable... Toujours couchée! Son lit est son univers.

— Mais c'est affreux! s'exclama Lise du haut de sa santé florissante. Certainement, docteur, j'irai lui tenir compagnie, à cette enfant...

— C'est une jeune fille.

— Très bien! Je ferai mon possible pour lui être agréable. Elle habite loin d'ici?

Le père Aurencq conta tout ce qu'il savait sur

Thérèse : peu de chose, à la vérité, mais le cœur de Lise y suppléait.

Il fut convenu que, dès le surlendemain, la fille du pilote, sur sa bicyclette, se rendrait à Cayeux : le docteur la prendrait à bord de son tacot, et l'on gagnerait aussitôt la villa La Brise. Les présentations faites, il partirait de là pour Rougières, où la scarlatine sévissait.

Les choses ainsi réglées, le vieil homme laissa, sur la côte, à la garde du ciel, son auto, peu faite, d'ailleurs, pour tenter les amateurs. Et, choisissant ses chemins, il s'en alla par la tangue traîtresse, l'esprit en éveil, le nez au vent et le doigt sur la gâchette, guetter les courlis bruns au long bec en faucille.

L'Encornet avait été favorisé d'une bonne fortune inattendue, à laquelle il rêvait le soir, assis au fond de son trou, le pied dans sa main, pose simiesque qu'il affectionnait.

La demoiselle de La Brise, l'autre jour, quand il était allé vendre ses palourdes dans la belle maison, lui avait donné une brioche. Une grosse boule blonde et vernissée, sur laquelle il avait prestement refermé sa main. Et elle avait dit, en lui faisant signe de s'approcher de son lit :

— Tu peux la manger, tu sais ! C'est bon !

Oui, c'était bon. Cela paraissait une caresse, en cheminant le long d'un gosier inhabitué à de pacilles douceurs. Souriante, la demoiselle l'avait regardé dévorer son gâteau ; puis, d'une voix aussi harmonieuse que le vent flottant sur les grèves, elle lui avait demandé :

— Comment t'appelles-tu ?

— L'Encornet.

— L'Encornet?... C'est ton nom ?

Poliment, il avait cligné de ses paupières aux cils pâles, sans expliquer pourquoi les hommes l'avaient surnommé ainsi. C'était trop difficile. Déjà la demoiselle reprenait :

— Où habites-tu ?

— Il a un trou dans la dune,

— Tu dis ?

— Il a un trou... tout près !

Thérèse regardait avec stupeur cet être sin-

gulier qui, tout en dodelinant de la tête, évoquait une troisième personne absente. Et, tout à coup, la jeune malade comprit : l'innocent parlait non pas *de*, mais à la troisième personne, et ce personnage qu'il mettait en avant avec simplicité n'était autre que lui-même.

De plus en plus intéressée, M<sup>lle</sup> Diornis continua :

— Tu as bien quelqu'un avec toi ?

— Il est tout seul.

— Quelle tristesse ! Et comment vis-tu ?

— Il mange des bêtes qu'il a pêchées. Et aussi des canards. Il sait très bien tuer les canards. Une pierre..., pau !

L'Encornet mimait la chasse. Jamais il n'avait tant parlé d'une seule traite. Essoufflé, surpris lui-même, il s'arrêta court, et le geste de sa main demeura inachevé. Mais au fond des yeux pâles se levait une parcelle de lumière.

A voix basse, la demoiselle parlementait avec sa mère ; enfin elle proposa :

— Ecoute, l'Encornet, je veux faire ton portrait.

Il leva vers elle un visage inquiet :

— Portrait?... Il connaît pas !

— C'est une image qui te ressemblera. Sur un grand papier, avec des crayons.

— Ah !... papier..., crayons...

L'Encornet se balançait d'un pied sur l'autre, regardant tout à coup avec obstination ses orteils durs et épais. Les sourcils froncés, il s'efforçait vainement de comprendre ce qu'on voulait de lui. Alors la jeune fille expliqua de sa voix qui était une musique :

— Je te demanderai seulement de rester tranquille pendant que je travaillerai. Et, tiens ! je te donnerai une belle paire de souliers !

Ça, c'était du net. On pouvait s'entendre. Pour avoir des souliers qui brilleraient comme ceux des étrangers pendant la saison, on ferait beaucoup de choses... Jean-Loup retint un grognement de joie et prononça avec majesté :

— Il veut bien.

Depuis lors, tous les jours ou presque, l'Encornet se rendait à la villa. La grosse vieille cuisinière qui lui ouvrait la porte le regardait un peu

de travers, mais la demoiselle était si gentille ! Elle le faisait asseoir en face d'elle, au coin de sa terrasse, et elle traçait des raies sur une feuille fixée à une sorte de pupitre, drôlement machiné pour tenir debout tout seul, sur le lit. M<sup>me</sup> Dior-nis le comblait de bonbons et de gâteaux : il était heureux.

Peu à peu, la confiance s'insinuait au cœur du pauvre hère, chassant la misanthropie qui, pendant des années, avait formé le fond de son caractère d'être méprisé et rabroué. A phrases courtes, il se racontait, dévoilant sa vie, exposant sa misère, confiant aussi son bonheur à demeurer des heures dans le soleil, couché sur la grève jusqu'à ce qu'une lame insidieuse vînt lécher ses minces effets. Un jour, il avait expliqué, avec de grands efforts, comment il prenait les congrès blottis sous de grosses pierres en attendant le retour de la marée. Ce soir-là, il avait regagné son trou en hennissant d'allégresse : la demoiselle avait compris son pauvre récit.

Les séances de pose n'étaient jamais longues, pour ne pas épuiser la provision de patience dont disposait l'innocent. Au bout d'une demi-heure, il s'en allait de son pas inégal, emportant quelque relief ou un vêtement fatigué qu'il n'eût pas donné pour un trésor.

Certain jeudi, ayant entendu le tacot du docteur, Jean-Loup déguerpît à toutes jambes : cette voiture-là devait être plus méchante encore que les autres, bruyante comme elle arrivait !

Tandis que l'Encornet prenait la fuite, le père Aurencq aidait Lise à descendre. La prenant par la main, il la conduisit lui-même à la terrasse :

— Mademoiselle Thérèse, je vous amène ma jeune amie...

En voyant paraître cette belle jeune fille, Thérèse avait eu comme un mouvement de recul. Une pensée lui vrillait l'esprit :

« Pourquoi suis-je couchée sur ce lit, quand celle-ci va et vient ? Pourquoi ?... Pourquoi suis-je malade, et pas elle ? »

Et son regard se fit si dur que le docteur, interdit, oubliait de compléter la présentation de la jeune dentellière. Celle-ci avait vu et compris.

apitoyée, elle s'approcha vivement de la jeune Parisienne, se pencha vers elle et murmura d'une voix tendre qui tremblait un peu :

— Moi, je n'ai plus de maman!...

Thérèse reçut cette nouvelle comme un choc. Plus de maman!

— Oh! gémit-elle en tendant les deux mains à la visiteuse.

Et, tout bas, elle ajouta :

— Pardonnez-moi!

— Chacun a ses chagrins, reprit doucement la fille du pilote en caressant les mains qui l'accueillaient.

L'attirant vers elle, Thérèse implora :

— Embrassez-moi, je n'aurai plus de défaillance!

— Eh bien! faisait en même temps la bonne M<sup>me</sup> Diornis, qui n'avait rien compris à cette courte scène, voilà que nos jeunes filles sympathisent tout de suite! Docteur, je vous remercie.

Ainsi Lise Fabrèges, à son tour, entra dans la vie de Thérèse Diornis.

### III

Il y avait quatre semaines que la malade était installée à La Brise. Si extraordinaire que cela puisse paraître à ceux qui ne connaissent pas l'art difficile de reconstituer une vie jetée bas par une maladie qui est surtout une infirmité, Thérèse était fort occupée. Au fond de ce lit, au cours de ces journées qui ne comptaient plus de mouvement, elle avait une existence sinon aussi active, du moins aussi pleine qu'au temps où elle courait d'un cours à une conférence, avec les thés et les concerts pour intermèdes. Aussi pleine... peut-être plus. Dans des heures si bien remplies, l'ennui ne trouvait pas de place.

Bien que son portrait fût terminé, l'Encornet

continuait à venir aussi souvent à la villa, trois fois par semaine, ou quatre, à sa fantaisie, et non selon une périodicité que son esprit fragile n'aurait su respecter.

Un soir, Thérèse lui dit :

— Tu ne viendras pas demain. C'est l'Assomption, mon père arrive pour deux jours.

Il avait levé vers elle ses yeux vagues, et qui prenaient parfois, en la regardant, des tendresses de bon chien :

— C'est quoi, l'Assomp... l'Assomp...

— C'est la fête de la Sainte Vierge... Tu connais bien la Sainte Vierge, l'Encornet ?

L'innocent secoua la tête :

— Il connaît pas.

Tant d'ignorance fit sourire la jeune fille :

— Mais si, fit-elle : la Sainte Vierge... l'Enfant Jésus!... Tu sais bien faire le signe de la croix ?

Et l'autre de répondre, en dodelinant de sa tête au poil déteint :

— Il sait pas...

Mais, voyant passer une surprise au regard de la demoiselle, tout de suite, il affirma :

— Il veut bien apprendre.

Au fait, pourquoi pas ? Ce serait beau d'ouvrir les célestes horizons à ce déshérité. Son intelligence était certainement moins fermée depuis que Thérèse s'occupait de lui ; pourquoi ne pas essayer d'obtenir mieux encore ? Une profonde compassion s'était glissée au cœur de la malade pour cet être malheureux. La pensée fugitive lui vint que Lise l'approuverait, et elle sourit.

M<sup>lle</sup> Diornis fit venir un catéchisme en images et tenta aussitôt d'ouvrir le monde des vérités éternelles à l'innocent. Lui écoutait, bouche bée, suivant du doigt les images naïves : jamais il n'avait entendu si merveilleuse histoire. Il comprenait un peu, admirait beaucoup. A vrai dire, il vivait dans un rêve, confondant parfois avec les anges la demoiselle qui lui apprenait à les connaître.

Celle-ci, pour mettre les notions divines à la portée de l'infirme, dut s'y arrêter plus que sa vie d'autrefois ne lui en laissait le loisir. Elle s'y aventura comme on attaque, d'un pied hésitant,

une colline inconnue, et que l'on croit aride. Bientôt une sérénité de plus en plus haute s'insinua en son âme. Son *Imitation*, dès lors, demeura sur la table, avec la corbeille à ouvrage et les crayons. Souvent feuilletée, elle devint l'indispensable amie des heures solitaires. Et, sur la terrasse, la jeune paralysée goûtait un si doux repos, en face de la mer aux longs plis de soie bleutée!

Un soir, le soleil brillait d'un éclat exquisement voilé, ses rayons se posaient, caressants, sur les dunes molles, le vent retenait son haleine, le flot chantait au loin... Thérèse songeait : cette heure paisible n'était-elle pas l'image de sa vie, tissée de calme, d'harmonie, de joie sans rudesse et de bonheur sans bruit? Un sentiment de gratitude l'envahit pour ceux dont la bonté lui faisait doux ce temps d'épreuve, et son cœur, tout à coup, s'emplit de tendresse.

— Thérèse, ma chérie, dormez-vous donc les yeux ouverts?

— Lise! enfin vous! Embrassez-moi, je suis heureuse... Mais il y a trop longtemps que je ne vous ai vus! Il faut me donner deux après-midi par semaine... ou trois... c'est promis?

Trop fine pour ne pas voir le bien qu'apportaient ses visites, trop bonne pour ne pas s'en réjouir, la gentille dentelière accéda au désir de Thérèse.

Les jeunes filles étaient vite devenues de grandes amies. L'harmonie des idées les avait d'abord rapprochées l'une de l'autre. Rapidement, la confiance était venue, et l'on échangeait affectueusement des souvenirs et des espoirs, ponctués par le cliquetis joyeux des fuseaux.

Des espoirs? Eh oui! La ruine des projets terrestres prépare merveilleusement le terrain pour l'éclosion d'espérances nouvelles. M<sup>lle</sup> Diornis se complaisait à des pensées qui eussent bien étonné la Thérèse d'autrefois. Son esprit montait, montait sans efforts.

— Lise, dit-elle un jour, expliquez-moi pourquoi j'atteins à la félicité?

— Peut-être parce que vous acceptez courageusement cette épreuve...

— Me faut-il vraiment tant de courage? Je ne souffre pas; ma chère maman ne m'a jamais au-

tant aimée : je sens sa sollicitude palpiter autour de moi. Chacun s'empresse pour m'être agréable. Vous-même, petite amie chérie...

— N'est-ce pas naturel? interrompit la fille du pilote.

— Oui, vous allez me parler de la loi des compensations! Mais écoutez bien ceci, Lise : je ne suis pas éloignée de croire que la maladie m'a apporté plus de bienfaits que d'infortune.

— Peut-être...

— Non, Lise, pas peut-être, certainement. Et je ne pense pas uniquement au triste mariage dont elle m'a sauvée. Cette joie intime qui est mon partage, je ne l'aurais pas connue sans la maladie qui m'a appris à réfléchir et m'a dévoilé le vrai sens de la vie, en même temps que se révélaient à moi des dévouements, des amitiés... Oh! Lise, ma chérie, comment jamais rendre à ceux qui sont si bons pour moi un peu de tout le bonheur qu'ils me donnent?

Plus émue qu'elle ne le voulait paraître, Lise avait écarté son carreau de dentellière et contemplait son amie. Comme Thérèse devenait jolie! Encadré des boucles d'or éparses sur l'oreiller, son visage s'idéalisait, son âme délicate transparaissant dans la grâce du sourire, dans la limpidité du regard.

— Petite Thérèse, vous paierez toutes vos dettes avec ces mots charmants que vous savez si bien trouver.

— Oh! Lise... des mots!... est-ce assez?

— C'est la menue monnaie du cœur. Le vôtre se donnera ainsi, et nous serons en reste.

— Lise, vous êtes un amour!... Embrassez-moi... Et puis appelez Georgette, voulez-vous? Nous allons goûter!

Aiguillonné par sa tendresse, M. Diornis venait fréquemment à La Brise. Il y passait à peu près tous ses dimanches; le lundi matin, la voiture, souple et bondissante comme une bête de race, le ramenait en peu d'heures à Paris.

L'industriel prit, en septembre, un repos de plusieurs semaines. Ce fut, pour Thérèse, un temps particulièrement heureux : quel plaisir de voir ses parents tous deux auprès d'elle!

M. Diornis se plaisait à évoquer devant sa fille la pensée d'une guérison prochaine ; mais, quand il parcourait la dune ou la grève, le fusil aux aguets, l'anxiété que lui causait la situation de sa malade tuait pour lui la douceur du jour. Thérèse, toute sa vie, resterait-elle allongée sur ce lit ?

En somme, les progrès étaient nuls.

Devant cette constatation, hélas ! trop évidente, le père, douloureux, lassé, se sentait poussé à fuir la villa où gisait l'enfant qu'il avait connue si joyeuse et si vive. Marcheure infatigable, il s'en allait plus loin, par la baie qui, à marée basse, offrait un champ presque indéfini à sa course sans but.

La paix de ce site sauvage et grandiose berçait la mélancolie du père, distrait d'ailleurs par le gibier qui s'offrait à son coup de fusil : macareux à calotte noire et gilet blanc, arpentant la tangue à pas comptés de Joseph Prudhomme ; mouettes rieuses au cri ironique ; sarcelles et canards s'ébatant en troupes innombrables. Même il lui arrivait de trouver un certain plaisir à la sensation très nette de péril se dégageant de cet entonnoir béant sur la mer, qui, douze heures par jour, sommeille là-bas, fil blanchâtre tendu sur l'horizon, et, tout à l'heure, fondra à la vitesse d'un cheval au galop pour rouler dans ses plis l'imprudent voyageur, enlisé aux pièges tendus par les sables.

Octobre amena, avec les traînées le brume roulant chaque matin sur la plage en volutes nacrées, l'heure du départ de M. Diornis, rappelé par ses affaires. Il dit à sa femme :

— Je dois repartir lundi sans faute ; déjà j'ai trop tardé. J'avais tant espéré vous ramener avec moi toutes deux !

— Et moi qui souhaitais tellement nous retrouver tous ensemble cet hiver ! Mais il faudrait une amélioration qui ne s'est pas produite. Pauvre Thérèse ! quelle déception et quel souci !

La mère soupira. Hanté par le regret de son foyer dévasté, M. Diornis proposa :

— Voyons, si nous réinstallions cette enfant avec une Marceau ? La mauvaise saison doit être très dure, ici !

Plus intuitive, par l'effet du miracle maternel, Mathilde hocha la tête. Elle avait le sentiment que Thérèse préférerait demeurer ici où sa vie diminuée s'était refaite, à l'abri d'un monde auquel elle n'appartenait plus, mais qui pouvait encore la blesser. Cependant, le désir du père était si naturel ! M<sup>me</sup> Diornis décida, et c'était la sagesse même :

— Il faut demander l'avis du docteur.

Le père Aurencq fut catégorique :

— La malade a besoin de calme ; sa vie à Brighton est appropriée à son état. En retournant à Paris, vous retrouverez ce que vous avez fui..

— En somme, dit M. Diornis à voix couverte, les progrès sont insignifiants, n'est-il pas vrai, docteur ?

Le patricien s'agita : il n'aimait pas les questions réclamant des précisions pénibles à donner. Et puis, il n'est pas agréable pour un médecin de proclamer lui-même le peu de résultat obtenu par sa science, après trois mois d'efforts. Il ronchonna :

— Heu !... insignifiants n'est pas le mot..., certainement pas ! Quelques muscles semblent revenus à la vie.

— Le croyez-vous ? Cependant, elle ne saurait toujours se tenir debout !

— Hélas ! non. Voyez-vous, à mon sens, la nature tendant toujours à la guérison, il faut l'aider par une bonne hygiène et un repos absolu. Je ne me lasse pas de le répéter. J'ajouterai que l'air vif de nos côtes, en hiver, ne peut qu'être favorable dans ce cas particulier.

En conséquence de cet entretien, M. Diornis décida de faire installer le chauffage central à La Brise, et il dit à sa fille :

— Le docteur estime qu'il te faut rester encore quelques mois au bord de la mer. Qu'en penses-tu, ma chérie ? Décide toi-même.

Thérèse sourit à ses parents : le mystérieux chemin par où la menait la maladie ne lui semblait plus aussi lugubre, elle le suivait sans frayeur. Ce qu'il y avait au bout ? La jeune fille, après s'en être beaucoup inquiétée, y songeait à peine.

N'avait-elle pas trouvé, dans l'apaisement d'une nature grandiose et compatissante, une paix que le monde n'avait su lui donner? L'aveur s'éclairerait devant ses pas.

## IV

Les jours passaient. Peu avant la Toussaint, par un jour de vent et de pluie, Lise arriva toute joyeuse à La Brise.

— Qu'y a-t-il, Lise, ma mie? Vous voici vive et dansante comme une mouette de vos grèves!

— Pensez, Thérèse, si je suis heureuse! Mon frère nous revient!

— Ah! fit M<sup>me</sup> Diornis, vous avez un frère?

Moins surprise, Thérèse rit : elle-même n'avait jamais parlé à son amie de ses sœurs mariées au loin et qui ne tenaient d'autre place dans sa vie qu'un souvenir attendri entretenu par des lettres affectueuses. Pourquoi Lise n'aurait-elle pas un frère établi quelque part, commerçant, peut-être, ou employé?...

— Je suis contente pour vous... Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu?

— Il a quitté la France en Octobre, l'année dernière.

— Vraiment? Il était... en Angleterre? en Belgique?

— Plus loin, Thérèse! Devinez!

— Au Maroc? en Hollande? en Tunisie?

Lise, chaque fois, secouait négativement la tête.

— Je donne ma langue au chat! décida la malade.

— Au Venezuela. D'ailleurs, il est à Toulon depuis trois mois, mais son congé a été retardé.

Thérèse s'écria, toute fière de sa perspicacité :

— Ah! j'y suis : votre frère est représentant de commerce!

La fille du pilote s'amusait prodigieusement.

— Vous avez presque deviné. Robert est en effet

représentant de la maison France, pour le compte de laquelle il vient de faire une tournée par la Floride, le Venezuela, le Sénégal et la Grèce.

M<sup>me</sup> Diornis avait posé sa broderie. Son regard interrogeait le frais visage de Lise avec une surprise dénuée de pénétration.

— Je ne comprends pas bien, mon enfant, déclara l'excellente personne. Que fait-il au juste, votre frère ?

— Il est officier de marine, Madame. Enseigne de vaisseau. Il revient de la croisière de l'école d'application.

— Ah ! bien ! Très bien ! Je... je n'aurais pas pensé.

Certes non, Mathilde n'aurait pas pensé que le fils d'un pilote pût atteindre à la tunique noire aux attentes d'or... Elle ignorait que les pilotes de la Gironde sont des personnages dont les gains annuels se chiffrent par centaines de mille francs. Ceux de la Somme suivent leurs grands confrères dans l'exacte mesure qui sépare les deux fleuves ; mais, sous le chandail de mer, ils sont assez cossus pour que mûrisse, chez eux, le désir de voir leurs fils s'élever à un échelon social supérieur : on est mieux sur la passerelle d'un croiseur, par gros temps, qu'à rouler bord sur bord, cramponné à la barre d'un « bourcemalet » de quatorze tonneaux.

Thérèse sourit à son amie :

— Officier de marine ? Oh ! la jolie carrière ! Aborder en des pays merveilleux...

— Robert nous exprimait dans ses lettres un enchantement véritable. Il est revenu ébloui, paraît-il.

— Combien de temps l'aurez-vous ? interrogea M<sup>me</sup> Diornis.

— Trois mois, Madame. Ensuite, il doit avoir un poste à terre, ou du moins dans les eaux françaises.

La mère de Thérèse ne répondit pas tout de suite. Toujours à l'affût de ce qui pouvait intéresser ou distraire sa malade, elle songeait que cet officier, pour peu qu'il ressemblât à sa sœur, serait une agréable relation. Elle demanda :

— Voulez-vous nous amener votre frère ? Il nous raconterait ses impressions. Cela nous ferait grand plaisir, n'est-ce pas, Thérèse ?

— Certes oui, maman! Quelle heureuse idée! Je serais ravié! Pensez-vous qu'il accepte de vous accompagner, Lise?

— Robert sera très flatté de l'invitation de votre maman, chérie. Et tenez! Je lui demanderai de vous montrer ses aquarelles. Il en rapporte tout un lot, m'a-t-il écrit.

Les fuseaux de Lise tintaient, le rire de Thérèse montait... Il y avait, dans la chambre bien chaude, derrière la baie sans rideaux où s'encadrait, majestueux tableau, la mer houleuse de novembre, zébrée de pâle écume, — il y avait de la joie et de l'attente, et de l'espérance aussi, qui est la forme la plus sûre du bonheur. Et la malade songeait à celui qui allait lui apporter, sur son lit d'infirmes, un reflet des pays prestigieux carressés par le soleil.

— Quand vient-il? avait demandé M<sup>lle</sup> Diornis.

— Lundi prochain.

— Vous me l'amènerez dès mardi... Si! si! que me parlez-vous de discrétion, Lise? J'y compte absolument!

Un regard éloquent de Mathilde ayant appuyé cette demande, la fille du pilote déclara à Robert, le soir même de son arrivée :

— Demain, mon cher, tenue numéro 1. Je t'emmène faire une visite.

— Grâce pour la visite! J'ai plutôt envie de me faire secouer un peu les côtes sur le sabot paternel!

— Tu as bien le temps, pendant tes trois mois, de jouer au pêcheur de soles!

— Petite sœur, maintenant, comme autrefois, tu as toujours raison!... en principe. N'empêche que c'est joliment bon de se retrouver chez nous après avoir été gavé de réceptions aux escales de la Jeanne!

— Je m'en doute... murmura Lise, en couvrant d'un regard de tendre amitié le beau garçon si bien pris dans sa tunique noire et qui était la fierté légitime du maître pilote.

— Oui... alors, tu comprends, recommencer ici.

— Mais ce n'est pas la même chose! Il s'agit de visiter une malade, ma meilleure amie.

— Kuh! ce n'est pas folâtre, dis donc!

— Elle est si charmante ! Et c'est triste, sais-tu, de ne plus bouger depuis des mois.

Rien ne pouvait en effet sembler plus navrant à un garçon plein de vie et de force, qui venait de parcourir le monde et n'aspirait qu'à recommencer. Intéressé, apitoyé, Robert Fabrèges demanda des détails. Et, le lendemain, enfourchant sa vieille bicyclette d'étudiant, l'enseigne suivit, auprès de sa sœur, la route ouatée de sable conduisant à Nouveau-Brighton. Sur le guidon, deux albums d'aquarelles s'en allaient porter la chanson joyeuse des couleurs et de la vie à la malade couchée dans son lit blanc.

Elle leur fit grand accueil.

Tout de suite, Thérèse se sentait en sympathie avec ce nouveau venu, tant il ressemblait à Lise. C'était la même coupe générale du visage au modelé ferme ; les mêmes yeux surtout, des yeux noirs, lumineux et profonds, qui la regardaient, comme ceux de sa sœur, avec une douceur infinie.

Tandis que M<sup>mo</sup> Diornis s'extasiait un peu au hasard devant les palmiers et les négrillons, Thérèse écoutait le voyageur avec une attention aiguë. Il parlait bien, d'une voix nette et joliment timbrée, détachant au passage l'anecdote pittoresque ou le trait émouvant. La justesse de ses vues, l'élévation de son esprit se trahissaient sans qu'il s'y efforçât. M<sup>mo</sup> Diornis ressentait la meilleure impression ; Thérèse, plus simplement, était heureuse. Pour la jeune malade, ce seul mot disait tout.

Quand, ayant promis de revenir bientôt, le frère et la sœur reprirent le chemin du Hourdel, Robert résuma ses observations :

— La mère nous a reçus d'une façon charmante, et la fille est délicieuse.

— N'est-ce pas ? Je savais bien qu'elle te plairait, ma petite amie !

— J'ai besoin de m'efforcer pour penser qu'elle est malade. Aimable et gaie comme je l'ai vue, elle donne l'impression d'être étendue sur ce lit par pure coquetterie.

— Oh ! Robert !...

— Si joliment coiffée, si fraîche ! Une fleur dans la dentelle !

— Pourtant, elle est très malade, infirme plutôt, répondit tristement la jeune Picarde. Le docteur n'est pas assuré qu'elle marche jamais... et je n'ose me figurer ce que serait alors sa démarche...

La phrase tomba, désolée, angoissée, et le vent l'emporta sur les dunes arides. Alors l'enseigne, tout à coup, jugea lugubre ce paysage terne et plat, avec ses lignes d'eau sournoise, sur lesquelles traînaient des nuages au ventre lourd.

## V

Dans les semaines qui suivirent, Robert Fabrèges, sur la prière de M<sup>me</sup> Diornis, revint plusieurs fois à La Brise avec sa sœur. Que n'aurait pas imaginé la bonne dame pour voir fleurir, aux prunelles de Thérèse, l'animation joyeuse qu'y amenait la présence de ses deux amis !

Bientôt, le jeune officier prit lui-même un plaisir très vif à ces visites : malgré tout, à qui avait connu les réceptions brillantes offertes dans les ports aux officiers en croisière, la maison basse du Hourdel apparaissait singulièrement calme... étroite aussi.

Était-ce uniquement là ce qui guidait l'enseigne vers Nouveau-Brighton ? Au vrai dire, un courant d'échange amical s'était vite établi entre les jeunes gens. Lise leur servait de trait d'union.

— Ma chérie, jeta un jour Thérèse, regardez ceci : je vous ai dessiné des motifs de dentelle. Comment les trouvez-vous ?

La malade s'activait, cherchait autour de soi, avec ces gestes particuliers qui semblent bizarres aux gens verticaux et s'adaptent si bien aux besoins des paralysés. Les modèles trouvés, Lise s'extasia :

— Que c'est joli ! Original, élégant... c'est parfait ! Comment vous remercier, Thérèse ?

Gaiement, Robert intervint :

— Je demande à payer ta dette, petite sœur ! Dans ma cantine se trouvent quelques livres qui m'ont tenu précieuse compagnie au cours de ma campagne. Je les prêterai avec plaisir à mademoiselle Thérèse, si elle veut me faire l'honneur de les accepter.

— Mais certainement ! Je serai ravie ! J'ai, malgré tout, beaucoup de loisirs...

Un peu de mélancolie se glissait dans la voix jeune. Fabrèges riposta :

— Des loisirs ? Félicitez-vous ! C'est la possibilité de cultiver son moi, c'est-à-dire son esprit et son cœur, pour les élever plus haut que la vie quotidienne. C'est ce qui manque trop souvent à beaucoup d'entre nous.

Laréponse plut à Thérèse. Les livres aussi. Ils étaient dignes du programme tracé par le jeune officier, et qui peut-être était le sien. Parfois, Robert prenait un volume et lisait à haute voix quelques passages, tandis que les fuseaux de Lise cliquetaient près de la fenêtre. Et M<sup>me</sup> Diornis, pelotonnée dans son fauteuil à côté du radiateur et plongée dans un engourdissement béat, écoutait sans chercher à comprendre, mais avec une sérénité profonde. Elle couvait sa fille d'un regard satisfait : la pauvre mignonne en marge de la vie et si malade, il fallait bien la distraire, n'est-ce pas ? Le docteur y attachait une importance capitale.

Chacun, à la villa, s'y employait de son mieux ; mais il semblait que personne n'y réussît aussi bien que ce petit officier. Personne... pas même Lise ! On devait donc se féliciter que Robert Fabrèges eût obtenu son congé précisément à ce moment. Oui, vraiment, tout était ainsi pour le mieux.

L'Encornet, cependant, se montrait fort assidu aux leçons de la demoiselle. Elle lui apprenait des choses extraordinaires et magnifiques, des choses merveilleuses qui trouvaient le chemin de l'entendement de l'innocent. Et, parce que la demoiselle parlait avec une conviction profonde qui faisait vibrer sa voix douce, parce que son cœur était ému de tendre compassion pour le pauvre être disgracié qui buvait ses paroles, son cœur à lui, son

cœur de paria dont personne jamais ne s'était soucié, voilà qu'il s'ouvrait à une confuse bonté, et que sa sauvagerie fondait comme on voit fondre un bloc de glace caressé par les rayons du soleil.

La sensibilité de l'Encornet, comprimée jusqu'à ce jour, s'éveillait donc, et toute son affection se portait sur Thérèse, l'auteur de sa transformation, sur Thérèse, personnage supra-terrestre, voisinant évidemment de très près avec les saintes qui souriaient aux pages du livre, la tête prise dans une auréole.

Il était notoire, du reste, que la demoiselle avait des idées prodigieuses qui, certainement, lui venaient du ciel en droite ligne. Jugez plutôt : l'autre jour, en arrivant sur la terrasse, l'Encornet a vu entre les mains de sa bienfaitrice une belle montre d'acier brillant, une vraie montre comme en ont les patrons de barque à Saint-Valéry. Et la demoiselle a demandé :

— L'Encornet, sais-tu lire, sur un cadran, quelle heure il est ?

— Non, a répondu Jean-Loup en secouant sa tête au poil déteint. Il connaît pas ça.

— Approche-toi, je t'apprendrai.

Il s'est avancé de sa marche hésitante de crabe ataxique. Dans la main de la demoiselle, la petite bête mystérieuse grignotait de l'inconnu sous son verre où s'accrochaient des reflets du jour. Thérèse expliqua l'usage de la montre, la façon de la remonter, et aussi que c'est la petite aiguille qui indique les heures.

L'Encornet écoutait avec application, la bouche ouverte, la lèvre pendante : il s'agissait là de choses difficiles à comprendre et qui nécessitaient un grand effort. Quand il eut à peu près saisi, il pointa son doigt fièrement :

— Il a compris.

— Bon. Prends donc ta montre, l'Encornet, je te la donne.

— C'est pour... pour l'Encornet ? bégaya l'innocent.

Il n'en fallait pas beaucoup d'ordinaire pour l'ahurir, mais cette munificence inattendue l'étourdissait.

— Oui, répondit gaiement la demoiselle. Ainsi,

tu te rappelleras que tu dois venir me voir seulement le matin, quand la petite aiguille est ici ou là...

Thérèse, du doigt, montrait dix et onze heures.

— Alors je serai libre, continua la jeune fille, je pourrai te montrer les images et t'expliquer tout ce que tu désireras.

Cette innovation parut redoutable à Jean-Loup, qui n'était pas certain d'avoir compris les paroles de la demoiselle. Il commença de s'agiter désespérément. Avec patience, Thérèse répéta ses explications. Cette fois, l'Encornet serra les lèvres, plissa les yeux et affirma :

— Il voit. Il se trompera point.

De fait, l'innocent jamais ne mit les pieds à la villa aux heures que M<sup>lle</sup> Diornis s'était réservées pour ses amis. Cette montre, dont il avait un soin touchant et jaloux, il la consultait respectueusement dès que l'envie le prenait de se rendre près de la demoiselle. Quand l'heure n'y était pas, il empoignait sa vieille bêche et s'en allait vers la pointe chasser ces petits poissons allongés qu'on trouve dans le sable. C'est pourquoi, si la silhouette de Lise lui était familière, l'innocent ne vit pas Robert, lors des premières visites du jeune homme à La Brise.

Un jour, l'Encornet se mit en tête de récolter des crabes sur la plage, en face de la villa. C'était une journée claire, où la mer ronronnait, se reposant entre deux colères. Une brise douce rôdait par la baie. De-ci, de-là, quelques flaques posaient des éclats de vitre brisée.

L'Encornet commença par préparer des pièges. La mer était basse. Il jeta sur le sable des débris de poissons attachés à des ficelles dont l'autre extrémité devait être nouée autour d'un galet. Au retour du flot, les crabes saisiraient l'appât, le traîneraient jusqu'au fond de leur trou, et la pierre, les suivant, viendrait bloquer la porte de ce terrier. Le tout était de proportionner la taille des galets à la force des crabes.

Assis en tailleur sur le sable, dont l'humidité grignotait sa culotte verdie, l'Encornet choisit ses cailloux avec une gravité de géomètre et les attachait aux ficelles sans trop de maladresse. Il avait

tout juste terminé quand la marée montante le chassa.

Le lendemain, l'aube trouva l'Encornet sur la plage : il lui fallait relever ses pièges au plus vite. Bientôt, du fond de l'horizon, le flot accourrait : malheur à qui se laisserait surprendre dans la baie par la marée !

La récolte, aujourd'hui, était exceptionnellement bonne. Les crabes s'entassaient dans le vieux panier où nous avons déjà vu des palourdes, et Jean-Loup maugréait parce que les bestioles ne pensaient qu'à s'échapper. Il fallait les rattraper : pour l'infirme aux mouvements malhabiles, tout était complication.

Son panier rempli, l'Encornet se dirigea vers Le Hourdel. Il échangea sa pêche contre du pain et des allumettes et regagna sa casemate. En claudiquant sur la route, il regarda l'heure à sa montre ; alors une exclamation de désappointement lui échappa : le moment était bien passé d'aller chez la demoiselle ! Force lui était de remettre sa visite au lendemain. En attendant, dos à la mer, il lança à la villa un long regard d'amitié.

D'où il était maintenant, tout seul sur la grève immense avec les mouettes et les guillemots dispersés sur le sable en taches blanches et noires, l'infirme contemplait son domaine. C'était à lui, cette boue figée des dunes, d'où émergeaient, ici, feu le Palace Hôtel, à demi enfoui dans le sable, là, quelques cheminées ; plus loin jaillissait le doigt blanc du phare avec son balcon rouge qui l'encerclait comme une bague. A lui le bois de sapins d'où l'on pouvait guetter au loin, et le trou de la vieille casemate dissimulé dans un des talus mouchetés d'oyats.

Plus haut régnait la belle maison de la demoiselle. En été, les étrangers, venant de Cayeux ou de Saint-Valéry, abîmaient, aux yeux de l'Encornet, la sérénité de la côte ; ils offensaient la royauté que l'innocent s'était attribuée sur ce rivage. Mais en hiver, comme on était maintenant, la solitude de Brighton était absolue : rien ni personne ne se montrait sur la dune ou sur la grève.

Or, ce jour-là, tandis que Jean-Loup pensait à ces choses avec complaisance, quelque assez confu-

sément, il vit soudain un étranger paraître sur la route. Doutant de ses yeux, l'Encornet se frotta les paupières... Mais oui ! il y avait un homme. Et qui était à bicyclette, enveloppé dans un de ces cabans que portent les gens à uniforme. Le nouveau venu, roulant doucement parce que la route était ensablée, s'en allait vers la villa.

Qu'est-ce que cet homme venait faire ici ? Irait-il chez la demoiselle ? Mais alors... Foi d'homme ! Il fallait voir à cela.

A grandes enjambées, balançant ses longs bras pour aller plus vite, l'innocent prit sa course. On eût dit une araignée de mer pressée de rejoindre la dune. L'ayant abordée par un raccourci, l'Encornet gagna le petit bois. Là, il s'accroupit entre les troncs des sapins, et, le cou tendu, la bouche ouverte, l'œil fixe, il observa ce qui se passait à La Brise.

Bien que l'on fût en décembre, la douceur du jour était grande et une vapeur blonde flottait sur la côte. Le lit de la demoiselle avait été tiré sur la terrasse. Le soleil caressait les doigts de la jeune malade, qui soutenaient un livre, et il accrochait des étincelles aux aiguilles du tricot où s'activait M<sup>me</sup> Diornis. Un large sourire s'étala sur la face ingrate de l'Encornet : ainsi qu'elle l'avait promis, la bonne dame lui tricotait un chandail de ce vert cru qu'il affectionnait. Et, soudain, l'innocent devint grave : l'homme de tout à l'heure arrivait.

Il se présenta sur la terrasse comme un ami, salua les dames et serra les mains qui se tendaient vers lui. Comme la demoiselle semblait heureuse ! L'Encornet, prêt à dégringoler sur cet intrus, s'il en était besoin, avait crispé ses poings difformes ; mais, puisque la demoiselle était contente, il n'y avait pas lieu de la défendre, et lui-même devait être content aussi. Puisqu'il apparaissait que la demoiselle aimait bien cet homme, lui l'aimerait de même.

Rassuré, calmé, Jean-Loup, à pas lents, retourna vers sa casemate. Un grand soleil l'emplissait, plus vif, plus chaud que celui qui, là-bas, jetait des pailions d'or pâle sur la mer. L'Encornet était

heureux : en son âme simple, il venait de jurer fidélité et de promettre protection à la demoiselle et au visiteur qu'elle recevait de si bon cœur sur sa terrasse,

## VI

Le mois de janvier vint avec ses fêtes. Tristes fêtes où les parents de la jeune malade et ses amis lui prédisaient la guérison sans y croire, tandis qu'elle-même accueillait ces vœux avec une gratitude souriante. Pourquoi ne se réaliseraient-ils pas ? L'espérance chantait au cœur de la jeune fille, et elle jouissait délicieusement de ce sentiment nouveau.

Cependant, voyant s'avancer à grands pas la fin du congé de Robert, M<sup>lle</sup> Diornis était troublée dans sa quiétude. Et quand le jeune enseigne, un jour, arriva seul, pour dire, « sinon adieu, du moins au revoir », d'après ses propres paroles, elle ressentit une étrange émotion.

Il s'en allait ! Il ne reviendrait plus !

C'en était fait de leurs causeries si douces... Au moment de les perdre, Thérèse en sentait mieux encore tout le prix. Elle ferma un instant les yeux pour y cacher sa peine — il ne devait pas la voir — et demanda d'une voix qui ne tremblait pas trop :

— Vous partez ?

— Les plus beaux congés ne durent que trois mois...

A la veille de quitter cette chambre où une malade était immobilisée, il était singulièrement affecté. Etrange, la place que cette pièce tenait dans sa vie ! De le constater tout à coup, il éprouvait un certain désarroi. Il continua, assurant sa voix pour se remonter lui-même :

— D'ailleurs, je ne vais pas loin.

— Ah ! vous ne quittez pas la France, cette fois-ci ? s'inquiéta M<sup>me</sup> Diornis.

— Même pas la région, Madame. Je suis nommé second sur un torpilleur de la flottille du premier arrondissement. Par chance, mon bâtiment se trouve être détaché à Calais, avec service fréquent prévu au centre d'aviation maritime du Crotoy.

Thérèse regardait la mer, cette mer chantante, apaisée, qui ne semblait pas méchante et qui allait lui prendre son ami... À l'instant, elle la trouva laide et sale avec son eau grise. Tournant vers le jeune homme sa tête aux boucles d'or :

— Le Crotoy? N'est-ce pas de l'autre côté de la baie?

— Oui. Par là.

De la main, l'officier désignait un point sur l'horizon. Il continua :

— Nous viendrons apporter du matériel à la base, ou chronométrier, quand il y aura lieu, un vol important d'hydravion.

— Cela se trouvera souvent?

— Au moins tous les quinze jours, j'y compte bien! Les affaires de service réglées, je ferai un saut jusqu'au Hourdel...

— Et un autre jusqu'à La Brise! acheva d'autorité M<sup>me</sup> Diornis. Il faut nous le promettre!

Parce qu'une fleur d'espérance s'épanouissait au regard de Thérèse, Robert, qui ne nourrissait pas de plus cher désir, assura :

— C'est promis.

De fait, chaque fois que le 504 mouillait dans le port du Crotoy, Fabrèges, son service terminé, se hâtait de traverser la baie, en youyou ou à pied sec, suivant le caprice de la marée. Un baiser à Lise, une poignée de main au père, s'il était là, quelques mots indispensables aux relations familiales. Puis :

— Je vais chercher les bécanes, hein, sœurlette? On s'embarque pour La Brise, nous deux?

Il fallait bien quelques minutes encore de préparatifs. Robert, avec une impatience amusante, regardait sa sœur mettre son chapeau, chercher son fil et son coussin de dentellière, son sac, parfois un livre.

— Ah! s'exclamait-il, les femmes! Quel barda elles rassemblent! Pis que mes lascars pour la revue de détail!

— Ah! les hommes! répondait Lise du tac au tac en fermant la porte du logis délaissé, toujours pressés!

On s'en allait côte à côte, et Robert menait le train aussi vite que le permettaient le vent et la route ensablée. Lise, constatant l'empressement témoigné par son frère, se fût bien gardée de le souligner de quelque remarque. C'eût été préciser entre les jeunes gens une situation dont ni l'un ni l'autre ne soupçonnait combien elle était délicate.

A vrai dire, l'amitié qui unissait Thérèse et Robert trouvait, autour du lit de la malade, le meilleur terrain pour fleurir. Dans les conditions normales, ce sentiment très pur et très haut qui faisait leur bonheur présent n'aurait pu s'épanouir; mais Thérèse appartenait si peu à la terre, et Robert éprouvait à son égard une pitié si profonde!

C'était avec une certaine perplexité que Lise voyait se nouer entre son frère et la jeune paralytique une de ces amitiés rares dont M<sup>lle</sup> de Suedéry, qui passait pour s'y connaître, a dit qu'elles sont, dans le monde, les seules roses sans épines. Qu'advierait-il de ce sentiment quand les années auraient passé?

Thérèse n'avait pas été sans se poser cette même question au cours de ses heures de solitude, et elle s'était tracé, à l'égard de Robert, une ligne de conduite dans laquelle elle avançait en toute certitude, le cœur dilaté de joie et baigné de sérénité.

Oui, certes, elle chérissait le jeune enseigne de tout ce que la maladie lui avait laissé d'énergie. C'est très bon d'aimer et cela donne une grande force. D'ailleurs, elle ne l'aimait pas d'amour; paralysée comme elle était et peut-être incurable, elle se savait hors d'état de créer un foyer et se refusait à y songer. A quoi bon des regrets superflus? Ne croyez pas que ce fût là résignation: cette vertu de second plan, mérite passif, ne pouvait tenter une âme comme celle de Thérèse.

Quoi qu'il en soit, le jeune marin aurait en elle un amie vigilante qui, même lointaine, le soutiendrait de son affection selon ce que permettrait la vie.

Lui accorder sa confiance, l'aider de ses prières,

lui donner à son insu le bénéfice, si l'on ose dire, des sacrifices grands et petits que comportait sa vie diminuée, s'efforcer en silence d'attirer sur lui le bonheur, oh! l'heureuse tâche! Et comme Thérèse la prenait, l'embrassait avec allégresse!

Tandis qu'au fond de son lit la jeune paralysée se créait un bonheur d'une haute qualité, Robert Fabrèges agitait une foule de pensées sur l'étroite passerelle de son torpilleur.

De plus en plus, après chacune de ses visites à La Brise, l'esprit de l'enseigne s'attardait à la villa de la dune. Son esprit... n'était-ce pas plutôt son cœur qui demeurerait autour de Thérèse? Si éprouvée, si charmante, ne méritait-elle pas que l'on s'attachât à elle?

Les marins, volontiers, s'analysent. Ils en ont le loisir, quand tout va bien à bord, quand la machine « tape » régulièrement, poussant le bateau au centre d'un cercle toujours changeant. Ce marin-ci, plongé en des songeries profondes, les voyait aboutir toujours à une réflexion unique, comme le 504 était seul toujours à flâner sur la mer.

— Elle est infirme... Quelle tristesse!... Du moins, je lui conserverai à jamais une amitié tendre et fidèle... Pauvre Thérèse paralysée!...

Et cela se terminait par un vœu inattendu, émis d'une voix revêche :

— Est-ce que ces imbéciles ne vont pas, un prochain jour, casser du bois au Crotoy?

Janvier passa, puis février, et mars, leur compère. Et ce fut l'équinoxe, avec ses rafales et sa mer démontée. Cette année-là, il y eut, tapi au fond de la vieille casemate des dunes, un Encornet qui vécut des heures extasiées : la demoiselle venait de lui donner un costume chaud et solide, en velours, parce qu'à présent, il savait, en comprenant presque tous les mots, réciter son *Pater*.

---

## TROISIÈME PARTIE

## I

A Paris, M. Diornis avait dû reprendre ses habitudes d'homme seul. Le coquet hôtel lui semblait triste à mourir depuis que les présences aimées avaient cessé de l'animer.

Chaque samedi, il se rendait sur la côte picarde. Il ne croyait plus guère à une amélioration, et les encouragements que, régulièrement, il prodiguait, en la quittant, à sa malade, manquaient de la conviction qui leur eût donné du prix.

Thérèse disait alors en souriant à sa mère :

— Il n'a guère de confiance, ce pauvre papa!

— Mais si, ma chérie, je t'assure...

— Oh! maman, s'il savait avec quelle sérénité j'attends la décision du ciel! Tu as su me faire une vie si heureuse! Plus heureuse que celle d'autrefois, je t'assure!

Désireux de revoir le Dr Aurencq, M. Diornis s'était rendu à Cayeux. Le brave homme reçut son visiteur dans un étonnant cabinet peuplé d'oiseaux empaillés par ses soins et que dominait un magnifique combattant engoncé dans le camail épiscopal de sa large collerette. Le docteur s'empressa :

— Vous venez me demander des nouvelles, sans doute?

— Justement, docteur.

— Heu!... Il n'y a que peu de changement. La nature est assoupie pendant l'hiver... Attendons le beau temps.

— Docteur, jeta l'industriel, parlez franc, je vous en prie. Vous n'espérez plus d'amélioration sérieuse?

— Je n'ai pas dit cela! Je ne l'ai pas dit et je ne le pense pas. Avec le temps et des soins constants, on peut obtenir beaucoup, la jeunesse aidant... oh! certainement, beaucoup!

Les yeux en verre des oiseaux naturalisés dardaient sur le visiteur des regards aussi fixes que ces paroles étaient vagues.

M. Diornis prit congé et regagna La Brise.

Il y rencontra les jeunes Fabrèges qui venaient d'arriver. Tandis que Thérèse montrait l'*Illustration* à son amie, l'industriel s'entretint avec Robert d'un nouvel hydravion à vaste surface portante, sur lequel la Marine comptait beaucoup.

Lé même soir, M. Diornis dit à sa femme :

— Un charmant garçon, le frère de cette jeune dentellière. Je ne lui avais pas encore parlé sérieusement. Il connaît son affaire.

— C'est une famille d'honnêtes gens.

— Il accompagne souvent sa sœur ici?

— Moins depuis qu'il n'est plus en congé. Ces relations, continua Mathilde, sont les seules que nous ayons pu faire. Je suis très reconnaissante au docteur de nous avoir présenté ces Fabrèges, Thérèse prend grand plaisir à les voir.

Il y avait une nuance de protection dans le ton avec lequel la grande bourgeoise parlait de ces enfants de pilote, admis à l'honneur de distraire sa malade.

— Fort bien, dit M. Diornis du même accent. Dans l'état actuel des choses, cela importe seul.

Car toute la pénétration de cet homme, habile, au reste, et justement estimé de ses pairs, n'allait pas, en ce qui concernait sa fille, plus loin que les bornes étroites du lit où elle vivait.

Accablé, ce soir-là, par la tristesse de son hôtel, avenue Marceau, l'industriel entra dans la pièce vide et morte qui était demeurée, malgré

l'absence, « la chambre de Thérèse ». Pourquoi son regard tomba-t-il sur le pierrot fané qui continuait de présenter, avec un inaltérable sourire, l'éphéméride de l'an dernier? Rapidement, M. Diornis sortit, fermant derrière soi la porte, comme il l'aurait close sur un tombeau.

16 avril 1925! Il y avait un an aujourd'hui que Thérèse était tombée malade... Un an que Thérèse, en pleine jeunesse, en plein bonheur, avait vu le mal fondre sur elle, et ne s'était pas relevée de son assaut. S'en relèverait-elle jamais?

Longtemps, le père avait voulu garder confiance, s'appliquer à chercher, sous les formules évasives des docteurs, la petite lumière où accrocher son espoir; maintenant, cet espoir était mort. Sa benjamine, si jolie, si vive, si gaie — la plus jolie de ses trois filles, sa fierté de toujours, — ne serait jamais qu'une infirme.

Meurtri dans son cœur, humilié dans son esprit, M. Diornis, un moment, demeura prostré au milieu de son cabinet aux lourdes tentures. Vraiment, ce soir, il avait cent ans!

L'industriel était à l'un de ces instants où la vie, impitoyable lutteuse, prenant la créature aux épaules, lui fait toucher terre. Mais, brusquement, il se redressa. Pour Thérèse elle-même, le père n'avait pas le droit de s'avouer vaincu.

Il sonna son valet de chambre :

— Que Léon avance ma voiture, je vais au cercle.

Rapidement, M. Diornis retrouva son équilibre, dans ce milieu élégant et discret qui lui était devenu presque un nouveau foyer. Il dîna avec un ingénieur de ses amis, puis, soucieux de tranquillité, il s'isola dans un angle de la vaste pièce, en un *bow-window* dont il goûtait la paix. Les feuilles du soir, un bon cigare, du papier à lettres..., il y avait de quoi passer une heure de choix pour l'isolé qu'il était devenu. Un groupe de superbes phénix, émergeant de leur jardinière en fer forgé, le séparait du reste de la bibliothèque où, au hasard des arrivées, des messieurs au geste rare, à la tenue soignée s'abordaient, se groupaient, en un murmure de bonne compagnie.

M. Diornis avait parcouru les journaux. Il tira

son stylo bagué d'or, puis commença d'écrire à Thérèse. Et, tout à coup, sourcils froncés, il tourna la tête : cette voix, si près !

Le père de la jeune malade éprouvait plus de mécontentement que de surprise. Il savait bien que Maurain, après la rupture de son mariage, était demeuré membre du cercle ! Les deux hommes, cependant, ne s'étaient jamais rencontrés face à face, l'ingénieur venant peu et s'appliquant, d'ailleurs, à éviter celui devant qui il faisait piètre figure.

Maurain était en compagnie d'un agent de change qui ne comptait pas parmi les intimes de M. Diornis. Tous deux s'assirent derrière les palmiers aux tiges orgueilleuses et commencèrent à converser. M. Diornis poursuivit sa lettre, sans pouvoir empêcher que les échos de l'entretien parvinssent jusqu'à lui.

— Vertac, disait Maurain, je veux, une fois encore, utiliser votre coutumière obligeance.

— Tout à votre disposition, mon cher. De quoi s'agit-il ?

— Vous qui connaissez les Salvy, savez-vous ce que peut valoir au juste la petite ?

Le boursier ne s'offusqua point d'une question dont le sens pratique touchait au grossier.

— Comptant ou à terme ?

— Comptant. Sa dot. Parce que les espérances... moi, je n'ai plus le temps d'espérer.

La voix à l'accent métallique traversa aisément le mur de fragile verdure. Malgré soi, l'industriel entendait la suite de l'entretien, les deux interlocuteurs ne prenant pas la peine de couvrir leurs voix.

— Voyons, réfléchissait Vertac, cela peut s'évaluer assez aisément... Le père Salvy a de fortes positions dans le groupe des valeurs électriques, c'est un type très moderne, qui n'a pas peur... Il doit bien donner le million à la petite.

— Ce que je pensais, approuva Maurain.

— Le million... au moins... Intéressant, hein ?

— Cela m'intéresserait surtout, si l'on pouvait espérer les revoir à Paris. J'ignore totalement où ils sont !

— Là, je puis vous donner une certitude. Hier,

on parlait de Salvy à la corbeille. Ils ont fait les côtes de l'Océan par la route.

— Non?... Ils avaient projeté les Alpes!

— Vous retardez, mon cher! Ils ont suivi le rivage devant eux, comme ce vicieux têtù de Kéranban. Mais tout a une fin : Salvy a télégraphié de Port-Vendres, il reparait à la Bourse lundi prochain.

— Lundi?... Ah! bien!... Vrai, vous me rendez service.

— Est-ce que, par hasard, vous auriez l'intention de vous mettre sur les rangs pour la gamine?

— Mais... peut-être! répliqua Maurain avec une feinte hésitation.

— Que le dieu du bac vous vienne en aide! La pièce est belle et la chasse sera dure. La petite ne fera que ce qu'elle voudra.

— Voilà justement sur quoi je compte! conclut Maurain avec fatuité.

## II

Louis Maurain avait dit vrai : il n'avait plus le temps d'espérer. Les mois qui venaient de s'écouler avaient marqué pour lui le recours à ces expédients qui sont les premières étapes d'une route terriblement glissante, difficile à remonter.

Pour continuer à poursuivre, autour du tapis vert, cette capricieuse fortune dont il rêvait de plus en plus, l'ingénieur avait emprunté sur son traitement. Les créanciers, tout obséquiosité d'abord, parlaient plus sec à mesure que leurs billets demeuraient impayés. Peut-être patienteraient-ils quelque temps encore, en raison de l'emploi important que Louis tenait dans la maison Blacart. La catastrophe n'en serait que plus retentissante pour avoir été différée, car Maurain ne se faisait pas d'illusions sur le sort qui l'attendait à l'usine, le jour où les oppositions y afflueraient.

La seule possibilité de conjurer ce scandale et de réparer les dégâts du passé en s'ouvrant des voies nouvelles pour l'avenir, c'était de faire un riche mariage. Moyen sans gloire, mais à la mesure de celui qui y recourait.

Nous avons vu Madeleine de Salvy accueillir assez mal les ouvertures qu'auprès d'elle avait tentées l'ingénieur. La conversation que celui-ci eut au cercle avec Vertac le décida cependant à revenir à la charge. Après tant de mois écoulés, l'opulente brune devait avoir perdu le souvenir de ses rebuffades. Lui n'en voulait pas conserver la mémoire.

L'ingénieur était demeuré en relations avec les Le Hardy, chez lesquels il avait rencontré Madeleine. Cependant, de tout l'hiver, il n'y vit pas les Salvy. Enfin, un peu de diplomatie, élémentaire pour un coureur de dots, aboutit à l'arrivée, dans sa garçonnière, d'un petit carton le conviant au garden-party donné par les parents de Christiane dans leur propriété de Saint-Germain, afin d'y fêter le retour de la belle saison.

Ce clair dimanche de mai, Louis se mit en route avec des sentiments de conquérant sûr de sa conquête.

Les parcs séculaires, ou simplement découpés par des ciseaux plus vieux que la vie chère, ont, entre autres agréments, celui-ci : que l'on peut aisément s'y joindre, dans une relative solitude propice aux graves entretiens. La conversation que Maurain voulait aujourd'hui avoir avec Madeleine de Salvy n'aurait pu trouver plus aimable décor que ces allées dont le ruban sinueux s'enfonçait entre des arbres ornés de toutes les magies par le soleil et le printemps.

Vers le banc de pierre campé devant un chêne drapé de lierre sombre, l'ingénieur entraîna Madeleine au sortir du buffet. Elle, curieuse, amusée, le suivit volontiers.

Parvenu à la clairière où glissait un vol de fauvettes, Louis s'arrêta. Sur le ton de camaraderie que chacun prenait volontiers avec la très moderne M<sup>lle</sup> de Salvy, il commença :

— Enfin, je vous retrouve, miss Aventure ! Savez-vous que je suis tenté de vous en vouloir ?

Elle fronça les sourcils, ce qui la rendait plus séduisante encore :

— Et pourquoi cela, je vous prie ?

— Vous me parlez d'aller faire, avec vous, pendant quelques jours, du grimping dans les Alpes... et vous ne revenez vers les pauvres Parisiens, qui se morfondent sans vous, qu'après avoir bouclé je ne sais quel circuit en plus d'une demi-année d'absence !

— Que voulez-vous ! L'occasion, l'herbe tendre..., je veux dire les bonnes routes. Il y a des corniches superbes au Portugal. Je rapporte des souvenirs... je ne vous dis que ça !

Hardiment, Maurain transporta la conversation sur le plan qui l'intéressait :

— N'avez-vous pas rapporté autre chose ?

— Madeleine le scruta d'un regard interrogateur. Elle se maintenait sur la défensive ; mais son attitude, sa voix, tout, chez elle, montrait son plaisir à ce cliquetis de mots, à cette joute d'esprit où le cœur n'avait point de part.

Désignant la main longue et fine que ne paraît aucun anneau, le jeune homme reprit :

— Dix mois passés... pas mariée... pas fiancée... serait ce que vous englobez tous nos contemporains dans un universel mépris ?

Un rire frais et perlé s'envola sous la jeune futaie :

— Etes-vous sot ! apprécia M<sup>lle</sup> de Salvy sans mystère. Dites que je n'ai pas trouvé le prétendant de mes rêves, alors vous serez dans le vrai !

Elle riait encore. Louis jugea le moment opportun pour abattre ses cartes. Gaiement, mais les yeux rivés aux prunelles de la jeune fille, il risqua :

— Le prétendant de vos rêves ! Dites-moi : ne serait-ce pas moi ?

A l'instant, M<sup>lle</sup> de Salvy redevint sérieuse : il importait de n'avancer ni trop vite, ni trop loin, sur ce terrain nouveau.

— Eh ! vous ne craignez pas l'imprévu ! remarqua-t-elle. Je vois fort bien ce que je mettrais dans un plateau de la balance... mais que déposeriez-vous dans l'autre ?

— Ma situation, belle dès le présent, superbe dans l'avenir. Nous l'accroîtrons ensemble.

M<sup>lle</sup> de Salvy demeura un instant silencieuse, et l'ingénieur crut qu'elle hésitait. Il continua, pressant et jetant dans une fièvre les mots qu'il jugeait propres à enlever l'affaire — il ne s'agissait pas d'autre chose !

— Je ne vous ferai pas l'injure de vous dire que je vous aime. On ne pince plus la guitare à notre époque. Songez plutôt à la merveilleuse association que nous formerions ! Vous avez la fortune, moi j'ai l'audace. Tous deux nous possédons l'intelligence et la volonté. Avec ces leviers, où qu'on le veuille, on se hausse au premier rang. Ainsi comprise, la vie est digne d'être jouée.

Il parlait avec une force singulière, d'un accent fervent qui rappelait de loin celui de l'amour. Mais la voix de l'ambition, si ardente soit-elle, ne sait pas toucher un cœur. Toute moderne qu'elle se flattât d'être, Madeleine, en cet instant capital de son existence, n'agit pas autrement que n'eût pu faire, voilà un siècle, la plus romanesque de ses grand'tantes. Elle se leva d'un mouvement aussi digne que si le déroulement d'une robe à traîne l'eût accompagné. Et, tout net, elle déclara :

— Brisons là, Monsieur. J'en viens à féliciter Thérèse Diornis d'avoir échappé, grâce à son accident, au mariage qui la menaçait.

— Mademoiselle !

Stupéfait, comprenant trop tard son erreur, l'ingénieur s'était levé. Il fit un pas vers Madeleine. D'un geste, elle le cloua au sol :

— Je vous serai obligée de ne pas me suivre. Et je vous engage à vous trouver sur mon chemin le moins possible à l'avenir.

La jeune fille s'éloigna, hautaine. Maurain venait de lui infliger le pire affront que l'on puisse faire subir à une femme : demander sa main sans chercher à gagner son cœur. L'ingénieur demeura seul dans la clairière où bruissaient les feuillages, chanson mystérieuse et vengeresse de l'amour dédaigné. Il était chancelant, hébété, et voyait, devant son destin, se creuser un trou noir.

Beau joueur sous le coup qui le frappait, Louis, dès le lendemain, revint à son cercle. Il y fit la

rencontre la plus désagréable qu'il se pût : M. de Salvy, appuyé à la haute cheminée du premier salon, dévisageait les arrivants du haut de son âge et de sa situation. Quand il vit entrer Maurain, le financier s'approcha d'un pas :

— J'ai deux mots à vous dire, Monsieur. Voulez-vous me suivre au fumoir ?

Le ton n'était pas engageant, mais un geste formel appuyait l'invite. Le jeune homme ne pouvait pas, déceimment, se dérober. Lorsqu'ils furent seuls tous deux dans la pièce encore déserte :

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, Monsieur, fit M. de Salvy sur un ton exquisement courtois, un peu méprisant, qui saisit Maurain.

Celui-ci s'inclina correctement.

— J'ai appris, Monsieur, continua le vieux gentilhomme, que vous suivez parfois ma fille d'un peu près.

— Monsieur...

— Laissez-moi parler, je vous prie. Les pères, quelquefois encore, s'intéressent aux affaires de leurs filles. La mienne, sous ses apparences peut-être un peu... hum ! un peu émancipées, cache un cœur haut placé... Elle épousera seulement un homme qu'elle estimera.

— Monsieur ! protesta Maurain, pâle de honte et de rage.

— Je vous rapporte les paroles de ma fille. Je ne sais au juste ce qui s'est passé entre vous... Quoi qu'il en soit, j'ai tenu à vous mettre en garde contre une erreur qui ne pourrait aboutir pour vous qu'à une impasse.

Ayant dit, M. de Salvy abandonna l'ingénieur et se dirigea vers une table de bridge où l'on tirait les places. Un instant, Maurain demeura perplexe : allait-il faire un éclat, protester, soulever des témoins de cette affaire ? Mais, entre le vieux gentilhomme et lui, les sympathies n'hésiteraient pas, ce serait hâter le scandale.

L'ingénieur alla réclamer son vestiaire et s'enfonça dans la nuit.

M. de Salvy n'en avait pas fini avec ses interventions sensationnelles ce soir-là. En ramenant la pensée du financier vers les Diornis, Maurain lui avait suggéré le désir de leur venir en aide.

Voilà pourquoi, en entrant à son tour au cercle, deux heures plus tard, le père de Thérèse vit venir à lui M. de Salvy, la main tendue :

— Bonsoir, mon cher ! Je vous attendais.

— L'agréable surprise ! répondit M. Diornis. Vous êtes rare parmi nous.

— Je suis venu exécuter le jeune Maurain qui s'est permis de tourner autour de ma fille, expliqua le gentilhomme.

Il entraînait M. Diornis vers un balcon ouvert sur le sombre velours du ciel. Là, dominant la rumeur de la ville en fièvre, on pourrait s'entretenir sans craindre les gêneurs.

— Donnez-moi des nouvelles de M<sup>lle</sup> Thérèse, continua M. de Salvy.

Le père de la malade eut un geste lassé :

— Ma fille n'est plus qu'une infirme, conservant un souvenir indifférent d'un monde auquel elle n'appartiendra jamais plus.

M. de Salvy jeta son cigare. Adossé à la balustrade, il regardait son compagnon. Une indicible surprise brillait dans son regard.

— Pourquoi donc ? demanda-t-il.

Son accent résonna singulièrement sur le silence bourdonnant fait de tous les bruits nocturnes. Avivement, M. Diornis cherchait à lire sur le visage que mettait en pleine lumière un plafonnier suspendu devant la fenêtre :

— M'apportez-vous quelque espoir, alors que la guérison de la pauvre enfant nous paraît si problématique ? Les docteurs, Dieu sait si nous en avons vu ! ne nous donnent aucune certitude. Et le mal s'éternise...

Derechef, M. de Salvy questionna :

— Avez-vous vu le D<sup>r</sup> Mériel ?

— Mériel ?... Non... Mais après tant d'autres !

Un bras retomba, découragé.

— Celui-ci n'est pas comme les autres, justement. Un de mes clients m'en parlait ces jours derniers. Tout de suite, j'ai pensé à vous.

Déjà, tant il faut peu de chose pour en ranimer la flamme au cœur des hommes, l'espoir renaissait dans celui de M. Diornis. Il s'informa, fébrile :

— Que dites-vous là ? Quel est-il, ce médecin ? Quels malades soigne-t-il ?

— C'est un spécialiste des maladies de l'enfance et de la jeunesse. Mon ami a un fils qui, tombé paralysé il y a je ne sais combien de temps, commence à marcher grâce aux soins de ce docteur.

— Ah! s'exclama le père de Thérèse, incapable de modérer son émotion, songez-vous bien à ce que vous me dites, Salvy?

Il serrait à les briser les mains de son compagnon. Celui-ci sentait un trouble l'envahir : si c'était sa chère, sa belle Madeleine qui fût si cruellement frappée, n'accueillerait-il pas, lui aussi, comme un sauveur celui qui ferait luire une flamme d'espérance dans un ciel à jamais enténébré? Il assura sa voix pour répondre :

— Dès demain, je vous donnerai l'adresse de ce spécialiste, Diornis. Je ne l'ai pas sur moi ; mais je vous téléphonerai à la première heure.

### III

Le salon d'attente du D<sup>r</sup> Mériel présente cette particularité d'être à la fois triste pour les gens valides et réconfortant pour les malades, dont la foule se presse sous les corniches à moulures d'or. Les premiers s'affligent au spectacle de tant de jeunes êtres difformes ou paralysés. Les seconds, s'examinant d'un œil inquisiteur, découvrent dix raisons pour une de se juger moins éprouvés que le petit garçon allongé sur le divan ou que la jeune fille du grand fauteuil.

Ignorant l'affluence que l'art du docteur attirait à son hôtel, M. Diornis, arrivé au milieu de l'après-midi, dut attendre fort longtemps que son tour vînt de passer dans le cabinet du jeune praticien. L'industriel ne se savait pas lui-même capable d'une telle patience.

Cependant, le temps passait. A voir défiler tant de corps raidis dans des appareils orthopédiques, tant de visages souffreteux illuminés d'espérance, la foi dans le savoir du D<sup>r</sup> Mériel s'installait en

l'esprit de M. Diornis. Quand il eut entendu, sur le tapis aux tons adoucis, sonner tous ces pas inégaux, au fond de son âme s'ancre l'espoir que Thérèse, un jour, pourrait marcher comme ceux-ci. Et, quand il se trouva en présence du médecin, il eut tout de suite confiance en cet homme jeune, très brun, de petite taille, au sourire cordial, et qui le regardait approcher d'un œil professionnellement investigateur : quel était ce client nouveau, dont l'apparence était celle de la parfaite santé ?

— Je viens vous consulter pour ma fille, prononça dès l'abord M. Diornis.

Le docteur salua légèrement :

— Parfaitement, Monsieur. Pourquoi ne vous a-t-elle pas accompagné ?

— Depuis treize mois, elle est inerte dans son lit.

Une lumière brilla aux yeux du praticien :

— Ah!... un cas de paralysie ou un accident osseux ?

— Paralysie, docteur. Elle a été prise brusquement, en pleine santé. Nous avons tout essayé, sans résultat... On vient de me donner votre nom, et j'accours.

Le Dr Mériel sourit : son dévouement et sa science avaient déjà rendu à une vie normale des centaines d'infortunés. Pourquoi n'en serait-il pas de même cette fois encore ? Il déclara :

— Je pourrai, très probablement, faire quelque chose pour votre malade, Monsieur ; mais, cela s'entend, je ne saurais rien dire avant de l'avoir vue.

— Sans doute, docteur. Je suis tout à votre disposition pour vous conduire auprès d'elle quand vous voudrez. Le plus tôt serait le mieux.

— Certainement... Vous habitez Paris ?

— En temps normal, oui ; mais, en ce moment, ma femme soigne sa fille dans une villa, sur la baie de Somme.

— Ah ! voilà qui complique un peu les choses ! C'est une journée entière d'absence...

— Docteur, supplia le père, d'une voix lourde d'anxiété, j'ai une voiture puissante ; en vous ramenant aussitôt...

Le jeune médecin n'était jamais sourd à un appel : il s'était trouvé à bonne école auprès d'un

père dont la charité, autant que le talent, était proverbiale parmi ceux qui l'approchaient. Le docteur Mériel prit en main son agenda :

— Rassurez-vous, Monsieur : complication ne signifie pas impossibilité. Il s'agit seulement de concilier tout... Quel jour prochain puis-je me rendre libre ?

Dans le cabinet aux hautes fenêtres, voilées de stores vénitiens, on n'entendit plus, un moment, que le froissement des feuillets légers. Leur murmure chantait, pour M. Diornis, le prélude du divin chant d'espoir.

. . . . .

— Maman, quelle heure est-il ?

Pour la dixième fois depuis ce matin, la question de Thérèse montait, monotone comme une plainte, presque aussi angoissée. M<sup>me</sup> Diornis jeta un regard à la pendule :

— Deux heures et demie, ma chérie.

— Viendra-t-il, ce médecin?... Pardonne-moi, maman, cette attente m'ébranle et me fatigue.

Avec un soupir, la tête blonde se retourna sur les coussins. Il semblait à la jeune fille que le temps n'avancât point ; elle, si patiente à l'ordinaire, se sentait, aujourd'hui, singulièrement émue, partagée entre le désir et la crainte de savoir ce que penserait de son état ce nouveau chirurgien.

Un malaise physique autant que moral s'était abattu sur la jeune paralytique. Car, si le malade attend dans une fièvre d'impatience le médecin qui possède le pouvoir de calmer ses souffrances, l'infirmier, accoutumé à une vie qui lui ménage de réelles faveurs, n'accueille cet intrus qu'avec méfiance.

Cependant, l'auto de M. Diornis courait à toute allure vers Nouveau-Brighton. Le père de Thérèse n'avait pas voulu laisser au chauffeur le soin de conduire celui qui apportait peut-être la guérison à son enfant. Lui seul savait ce que valait sa voiture, ce qu'elle pouvait donner — tout ce qu'elle pouvait donner. Les mains crispées sur son volant, le corps tendu pour faire passer toute son énergie dans sa conduite, l'œil aux aguets et l'esprit clair,

l'industriel mena un train d'enfer. Auprès de lui, le jeune médecin, mesurant l'angoisse du père à la frénésie de cette allure, se promettait d'utiliser toutes les ressources de sa science pour changer une telle douleur en félicité.

Ils avaient traversé l'affligeante banlieue nord et Beauvais qui enlève en dentelles sur le ciel les arcatures de sa cathédrale. La route accidentée qui mène à Abbeville ne ralentit pas la course folle de la voiture. Le passage à travers les Bas-Champs, sur le sol dénudé de la pointe, fut une vertigineuse ruée.

A trois heures et demie, l'auto s'arrêtait devant La Brise. Thérèse, toute pâle, et soudain sans force, laissa tomber sa glacé à main : sous le linge fin, garni de valenciennes, son cœur battait à grands coups, douloureux dans leur rudesse.

M<sup>lle</sup> Diornis s'empressa au-devant des voyageurs. Quand elle les introduisit dans la grande chambre, si gaie avec sa porte-fenêtre fleurie de soleil, le médecin vit, posé sur lui, lourd d'une crainte confuse, un brun regard pitoyable et désespéré, et qui disait dans son anxiété :

— J'étais heureuse... Que va-t-il inventer encore, cet inconnu ?

Mais déjà le docteur s'approchait avec une aisance cordiale tout à fait propre à atténuer le désagrément de ce premier contact. Il examina la malade, essaya d'allonger les jambes un peu repliées, n'y parvint pas, n'insista point. Il posa quelques questions, écouta les réponses en marquant un intérêt méditatif. Puis il sourit paternellement :

— Eh bien ! fit-il, c'est ce que je pensais, Mademoiselle. Vous marcherez.

Un voile passa devant les yeux de Thérèse ; avait-elle bien entendu ? Déjà sa mère criait d'une voix... oh ! cette voix étranglée :

— Serait-ce possible?... Peut-on croire, docteur ?

— Il faut me croire, Madame.

— Et quand cela ? demanda à son tour M. Diornis, bouleversé par cette affirmation tranquille qui, d'un mot, dissipait une année de cauchemar.

— Quand?... Nous sommes au début de juin : à la fin de l'année, sûrement.

Ayant dit, le Dr Mériel se rapprocha du lit. L'hérèse le regardait, pétrifiée ; souriant, il lui tendit la main :

— Voilà une grande nouvelle, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, docteur...

Les lèvres de la malade tremblaient. Compatisant, le médecin reprit :

— Calmez-vous : tout ira très bien, je vous le garantis, et plus vite encore que nous ne pensons. Je vais m'entretenir un peu avec vos parents. Tout à l'heure, je viendrai vous dire au revoir.

Il sortit de son pas discret et vif, comme s'il ne venait pas de faire entrer dans cette chambre un horizon nouveau, vaste comme la vie, tumultueux comme le monde. Dans le petit salon, le Dr Mériel affirma derechef :

— La guérison est certaine. J'en réponds. C'est un cas moins grave qu'il n'en a l'air : j'ai mis debout des dizaines de personnes dans cet état.

— Oh ! docteur, répétait M<sup>me</sup> Diornis, riant et pleurant tout ensemble, quelle gratitude ! quel bonheur !

— Mais ces déformations... suggéra le père ; vous avez vu, docteur, les genoux fléchis, les pieds tombants ?

— En plaçant les membres dans une attitude rapprochée de la normale, en les redressant et en changeant leur équilibre de façon à n'utiliser que les muscles revenus à la vie, la marche sera obtenue dans un espace de temps relativement restreint. Avec un appareil pour chaque jambe, bien entendu.

— Ah ! fit la grosse dame, en arrêt sur ce mot insolite, un appareil !

— Oui ! Mais il est très possible que ce soutien artificiel devienne inutile un jour.

— En somme, reprit M. Diornis, se remémorant certaines silhouettes aperçues dans le salon d'attente du médecin, c'est une sorte de traitement orthopédique ?

— Précisément. Un traitement qui, expérimenté depuis longtemps, ne laisse plus rien au hasard.

— Dieu vous entende ! Et quand le commençons-nous ?

— Cela dépend de l'époque à laquelle remonte la maladie.

— Au 16 avril, l'an dernier.

— Parfait... il faut laisser dix-huit mois d'évolution. Je serai donc à votre disposition en octobre.

— Et d'ici là ?

— D'ici là, aucun traitement : du repos... physique et moral. Ce qu'elle a eu jusqu'à présent et qui l'a maintenue en si belle forme. C'est le traitement primordial. Les mamans, je le sais, y sont inégalables...

Quelques paroles encourageantes encore, et le Dr Mériel alla prendre congé de sa malade. Il laissait M<sup>me</sup> Diornis confondue après tant d'émotions et se demandant si, somme toute, ce médecin-là, qui parlait sans rien faire, était supérieur aux Esculapes précédemment consultés. Des mots, des mots... et Thérèse demeurait dans son lit !

#### IV

La soirée et la nuit furent chargées d'agitation pour Thérèse. Le lendemain, on tira de bonne heure la couchette blanche sur la terrasse, pour que la jeune fille pût jouir de la matinée, vraiment exquise. L'air était transparent et pur, il y flottait de vivifiantes senteurs mêlées à l'odeur insistante et délicate des œillets mauves épanouis à l'entour et dont les touffes piquaient l'ondulante blancheur des dunes. La mer, d'un bleu frais et comme nacré, grignotait lentement le large ruban des grèves ; des bateaux de pêche flottaient, papillons posés sur ce plateau de turquoise, assez nombreux pour lui donner la vie, trop peu pour en abîmer la majesté.

Le soleil rayonnait doucement sur toutes ces splendeurs. Il luisait en nappe rose à travers les paupières de Thérèse, qui avait fermé les yeux pour mieux s'enfoncer dans ses réflexions.

Après la consultation, ses parents, transportés de joie, lui avaient annoncé les projets du D<sup>r</sup> Mériel. Longuement, on avait parlé du traitement nouveau préconisé par ce spécialiste. Et parce qu'il avait l'air, tout ensemble, modeste et sûr de soi, la malade, perplexe, s'était dit que, cette fois, peut-être, elle pourrait bien guérir.

Devant cette perspective inattendue, qu'elle osait à peine encore envisager, M<sup>lle</sup> Diornis était assaillie de sentiments contradictoires. Surprise, bonheur, mélancolie se mêlaient en son esprit. Evidemment, elle serait heureuse d'une guérison qui, ravissant les siens, supprimerait à la fois le souci et la fatigue que sa maladie leur coûtait. Même son rétablissement lui permettrait de dispenser à son tour, auprès d'eux, un peu de ce dévouement désintéressé qu'à toute heure on lui avait prodigué. De cela, Thérèse se réjouissait sincèrement. Mais, en ce qui la concernait elle-même, souhaitait-elle vraiment d'être guérie? Elle n'eut pas besoin de s'interroger longtemps pour se répondre : « A peine... »

Parfaitement organisée, son existence de malade était tissée d'habitudes devenues autant de bonheurs. L'aurait-il donc les abandonner? Et pour retrouver quoi? Quels ennuis, quelles difficultés? L'infirmité, en dépit du mal que l'on en dit et qu'on a le droit d'en penser, protège de la vie, souvent dure aux gens valides. Quand Thérèse se serait prêtée une fois de plus à des soins pénibles, pour complaire à ses parents, et parce que le devoir était là, quel chemin nouveau s'ouvrirait devant elle?

Ce qui la préoccupait le plus, c'était la répercussion que son retour à la vie normale pourrait avoir sur ses relations avec Robert. Son beau rêve d'amitié idéale, possible lorsqu'elle était en marge de la vie, que deviendrait-il si elle se rétablissait? La mort en serait cruelle à l'enfant blonde! Elle ne voulait pas envisager ce malheur.

Se détacher de Robert? Mais ce n'était pas possible! Le voulait-elle, elle ne le pourrait pas, tant elle ressentait pour lui de tendresse profonde et de dévouement instinctif. Était-ce, d'ailleurs, si nécessaire? Pourquoi ne conserverait-elle pas, au

jardin secret de son cœur, le sentiment qui la rendait heureuse?... Ah! pour un rien, elle souhaiterait de demeurer infirme!

« Enfin, conclut la jeune fille, je ferai le silence sur les promesses du docteur tant que la Providence n'aura pas prononcé. »

Rassérénée par cette décision, Thérèse sourit à sa mère, venue la rejoindre sur la terrasse.

— Maman, s'informa-t-elle, ce traitement... c'est à Paris qu'il aura lieu?

— Je le pense, ma chérie. En tout cas, il nous faudra rentrer avenue Marceau pour la confection des appareils.

— Oui... Eh bien! je voudrais qu'on laisse ignorer à Lise la visite du Dr Mériel.

Les yeux bruns se faisaient implorateurs. M<sup>me</sup> Diornis s'étonna :

— Et pourquoi donc?

— Pour ne pas avoir à lui parler du traitement que l'on entreprendra. Si, par hasard, cette tentative ne réussissait pas, inutile de lui donner une vaine espérance...

— Oh! reprocha la mère, bouleversée de voir à son enfant cette inquiétude qu'elle-même ressentait, oh!... tu n'as pas confiance?

— Il faut que nous ayons confiance toutes deux, ma petite maman! assura Thérèse avec gentillesse. Seulement... je préférerais que Lise eût la surprise de me voir guérie. Tu comprends?

Lise, toujours Lise!... Le nom de Robert ne montant pas aux lèvres de Thérèse, pourquoi serait-il venu à l'esprit de sa mère? Sans chercher plus loin, M<sup>me</sup> Diornis approuva cette attention de la jeune malade pour son amie. Et les deux femmes continuèrent les broderies où elles s'appliquaient côte à côte.

Sur la plage, un groupe d'élégantes baigneuses, vives, animées, vinrent à passer. M<sup>me</sup> Diornis les considéra avec intérêt : peut-être un jour verrait-elle sa Thérèse marcher comme ces jolies promeneuses...

Lorsqu'un peu plus tard l'Encornet apparut, clopinant, sur la route, sa pauvre figure tendue déjà dans l'espoir de sa leçon de catéchisme, la jeune paralytique compta, parmi les joies d'une exist-

tence qu'il allait falloir abandonner, les heures passées à éveiller l'âme de cet innocent.

Les fuseaux interrompirent leur active chanson. Lise, à la dérobée, regardait son amie qui terminait une marine, le pinceau en l'air, comme font les allongés. Et Lise était soucieuse : aujourd'hui, une ombre planait sur le frais visage de Thérèse. Une ombre, un rien. Mais en faut-il davantage pour inquiéter une amitié fidèle ? La jeune dentellière eût voulu consoler une peine qu'elle pressentait ; mais encore faudrait-il en connaître la cause...

Les fuseaux reprirent leur chanson.

— Lise, un verre de sirop ?

— Oh ! Madame...

— Si, si, par cette chaleur ! On va vous apporter cela.

Dès que M<sup>me</sup> Diornis eut quitté la pièce :

— Lise, ma chérie, prononça la malade, en dédiant à son amie un sourire hésitant, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre. Je vais vous faire de la peine..., cela me désole.

D'un bond, la fille du pilote courut au lit, elle entourra de ses bras les épaules de son amie :

— Que voulez-vous dire, chérie ? J'ai vu tout de suite que vous étiez triste, et je me suis sentie ailligée, moi aussi... Confiez-moi ce qui vous chagrine.

— Lise... nous allons rentrer à Paris!...

Thérèse avait parlé tout bas, par crainte d'éveiller en son propre cœur des échos douloureux.

— Oh ! fit la sœur de Robert, consternée. Quand cela ?

— A la fin de la saison... Mais septembre sera si vite arrivé !

Lise inclina le front. Cette nouvelle imprévue la peinait pour elle-même et l'inquiétait pour son frère. Cependant, ne fallait-il pas se rendre à l'évidence ? Thérèse, en près d'un an de séjour ici, n'avait accompli que peu de progrès. Elle ne pourrait en faire moins à Paris, et M. Diornis verrait cesser une solitude qui devait être si pénible !

Lise, oubliant son propre chagrin, embrassa tendrement son amie :

— Votre père sera heureux de retrouver, avec vous, le sourire de sa maison.

— Oh ! en fait de sourire, murmura la malade, j'aurai quelque peine à ne pas laisser le mien ici !

De ce tendre accent, presque maternel, qu'elle prenait volontiers pour parler à la jeune paralytique, Lise protesta :

— Non, vous ne serez pas triste, ma chérie, vous ne ferez pas cette peine à vos parents... Ici, votre souvenir vivra, soyez-en bien assurée, en attendant que vous nous reveniez !

Levant sur son amie un clair visage où se reflétait son âme aimante, Thérèse s'abandonna avec confiance au bras qui la soutenait et assura :

— Et moi, j'emporterai comme un cher trésor la pensée de tant de bons moments passés ensemble. De loin comme de près, votre amitié sera mon réconfort et ma joie.

Thérèse était singulièrement émue. Son intention, d'ailleurs, était bien arrêtée de revenir l'été suivant à La Brise, et quel que dût être le résultat du futur traitement. Guérie, elle retrouverait avec ravissement les sûres amitiés qui, aidant la tendresse de sa mère, avaient transformé le temps de son épreuve en une période d'un bonheur voilé, ineffablement doux.

Et, si elle demeurerait impotente, malgré ce qu'aurait tenté ce nouveau médecin, ah ! comme le retour à la grande villa serait nécessaire ! Là, seulement, elle pourrait panser la blessure de son espérance déçue. Car, et sans qu'elle voulût se l'avouer à soi-même, au cœur de Thérèse une espérance était née.

C'était un espoir fragile encore, et auquel faisait tort la réalité délicieuse qu'était la présence de Lise... Lise, la sœur de Robert. Lorsque, au soir, celle-ci partit, la malade, dans sa glace, suivit aussi longtemps qu'elle put la silhouette qui diminuait, diminuait. Il semblait à Thérèse qu'ainsi s'arrachait d'elle sa vie de patiente insouciant et joyeuse.

Lorsque son amie eut disparu derrière un bourrelet de dunes, la jeune paralytique laissa retomber

son miroir inutile, et sa pensée suivit la fille du pilote jusque dans la maison basse du Hourdel, où Lise confierait à son frère la nouvelle qu'elle avait apprise. Que penserait le jeune enseigne, de ce départ prochain?

Au bord des longs cils soyeux, une larme perla.

M<sup>me</sup> Diornis se précipita :

— Mon enfant chérie ! il ne faut plus être triste : nous allons te guérir !

Les paupières battantes, la voix mal assurée, Thérèse balbutia :

— Justement...

Ce mot s'ouvrait sur des perspectives tout à fait hors de la portée de M<sup>me</sup> Diornis. Elle s'étonna, mécontente :

— Voyons, Thérèse, quelle est cette lubie ? Ne désires-tu pas rentrer dans la vie normale ?

La malade blottit sa tête sur la poitrine maternelle et, souriant à travers les larmes qu'elle ne pouvait plus contenir, elle expliqua :

— Je suis un peu effrayée de ce qui va venir... Pardonne-moi, maman... Tu m'as faite si heureuse, dans ce lit !

Oubliant ses efforts et sa fatigue et son ingéniosité constante, la mère murmura ce mot d'une vérité plus aiguë qu'elle ne le croyait :

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier : j'ai fait peu de chose, mais chacun y a mis du sien, toi la première.

## V

En regagnant Le Hourdel, Lise était soucieuse. Les heures qui suivirent furent chargées pour elle d'une indicible mélancolie. Dans la maison solitaire — le pilote était en mer et Robert ne devait venir que le lendemain, — le tic tac de la vieille horloge, sous son corselet de bois vernissé par

l'âge, tenait seul compagnie à la dentellière. Et il rythmait une pensée obsédante, douloureuse à force d'insistance, qui assaillait la jeune Picarde et lui battait aux tempes :

— Thérèse va partir, partir, partir... Nous n'aurons plus d'amic, d'amic, d'amic...

C'était un lamentable refrain, unissant aux regrets personnels de Lise la pensée de ceux de son frère. Quels étaient au juste les sentiments de celui-ci pour Thérèse? Lise demeurait hésitante. Parfois, il lui semblait que l'amitié de son frère pour la jeune malade devenait de plus en plus exclusive. Quand il parlait de Thérèse à sa sœur, c'était avec une sorte de dévotion qui laissait à Lise toute sa perplexité. Jamais elle ne s'était aventurée à sonder ce terrain délicat, et voilà qu'il lui appartenait d'annoncer au jeune enseigne le départ de la famille Diornis. En tout état de cause, il ne pouvait manquer de souffrir.

Lise éprouva qu'une tristesse était dans l'air, flottant partout, même sur le magique panorama de la baie, où la marée poussait le galop de sa charge qui venait de mourir en écumant devant la maison des Fabrèges.

Le lendemain, la brune dentellière travaillait à sa fenêtre, en jetant de temps à autre sur la mer un regard d'amitié. Soudain, un rayon joyeux brilla dans ses prunelles : là-bas, sur les vagues dansantes, devant la pointe de Saint-Quentin, fouillée de terriers et paradis des braconniers, quelque chose venait d'apparaître à l'horizon. Ce n'était pas un voilier aux ailes palpitantes, ni un de ces lourds camionneurs aux tôles rouillées qui apportent à Saint-Valéry le bois des forêts norvégiennes. Petit, fin, bas sur l'eau, couronné d'un panache de fumée qui écrasait de sa fleur lourdement étalée une coque fragile aux lignes têtues, c'était un navire de guerre. Et pas un de ces orgueilleux lévriers qui sillonnent les océans à grande allure, en braquant des canons grands comme des mâts de chalutier. Non! c'était bien plus, bien mieux : un vieux petit torpilleur de la défense mobile, désarmé, déchu, mais acharné à des besognes trop dures pour ses forces : le bateau de Robert.

Il doubla la pointe. Alors la dentellière posa son

carreau. Elle regardait le 504 avec des yeux fraternels : devant l'écran jaune pâle de la Grande Dune, sa silhouette noire se détachait hardiment. Il traînait avec effort, sur l'eau, calme par chance, un chalan plat plus long que lui, et qui devait contenir la provision d'essence destinée aux oiseaux du Crottoy. Remise de la remorque aux autorités de la base, service du bord. Robert serait là dans deux heures.

Pour être toute à son frère dès qu'il arriverait, la jeune maîtresse de maison s'activa dans son domaine. Puis elle se porta au-devant de l'enseigne, sur la route de Saint-Valéry.

Lise marchait les yeux au sol, si préoccupée de ce qu'elle allait dire qu'elle n'entendit pas une bicyclette glisser sur la chaussée. Et, tout à coup, une exclamation joyeuse l'arrêta :

— Halte-là ! On n'avance pas sans payer ! Un baiser pour le droit de passage !

— Quel grand fou ! dit-elle en riant. Je ne t'avais pas entendu venir.

— Voilà ce que c'est que de s'en aller, rêveuse, par les chemins ! taquina l'officier. Où donc alliez-vous, belle demoiselle, si absorbée ?

— Au-devant de toi.

— Ça, c'est gentil... Mais alors, pourquoi étais-tu si grave ? On m'a changé ma petite sœur !

Elle posa sur lui, tendrement, son regard. Il y avait tant de souci au fond des prunelles aux sombres transparences que Robert s'inquiéta. Mettant la main sur le bras de sa sœur :

— Il y a quelque chose qui cloche à la maison ? Père ?

— Il a pris la mer la semaine passée, comme d'habitude. Tout va bien de ce côté.

— Alors... toi ?

Elle secoua la tête : que ne pouvait-elle détourner sur elle la peine qui allait frapper Robert ! Lui, cependant, pressentant qu'une chose inconnue allait frapper à la porte de sa vie, le surprendre en pleine quiétude, en pleine sécurité, jeta :

— C'est donc à La Brise ? Thérèse...

Sa voix avait perdu la coutumière harmonie qu'on remarquait au carré. Fallait-il, pour être ainsi bouleversé, que... qu'il l'aimât, mon Dieu !

Prise de compassion, atterrée à la révélation de l'abîme qu'elle voyait s'ouvrir devant son frère, Lise murmura :

— Thérèse va bien...

— Alors, qu'y a-t-il? Mais parle donc! Tu me fais mourir!

Rauque, saccadé, l'accent de l'officier était vraiment méconnaissable. Un passant, un de ces baigneurs que l'été lâche sur les grèves, se retourna. Robert saisit la main de sa sœur :

— Viens, décida-t-il, asseyons-nous à l'écart. Et dis-moi tout.

Sur le talus qui supporte le relief de la route, à travers les Bas-Champs, les jeunes gens s'assirent dans la clarté blonde du soleil déclinant. Des paillettes de lumière riaient sur les filets d'eau égarés par la plaine. De vieilles barques achevaient çà et là leur longue agonie de choses délaissées ; le paysage était d'une infinie tristesse, assortie aux sentiments des Fabrèges. Lise détourna la tête : tous ses projets de belles phrases étaient en déroute. Enfin, dans le désarroi qui l'envahissait, elle annonça :

— Thérèse va partir... avant deux mois.

— Partir? Pourquoi? Où irait-elle?

Tout d'abord, plus que de chagrin, Robert était frappé de stupeur. Il semblait tellement à son jeune cœur que la malade de Nouveau-Brighton fût partie de la côte, comme elle faisait partie de sa vie! A peine entendit-il Lise lui répondre :

— Oh! jeta l'enseigné, la voix brève, à Paris!

Un silence. Il avait redressé le front, dans un besoin instinctif de regarder au loin, droit devant lui. Car ses pensées se heurtaient, tourbillonnantes, l'empêchant de voir clair en soi.

Un jour, il était tombé à l'eau. La soudaineté de son accident lui avait enlevé un instant le pouvoir de lier ses idées. Puis le réflexe sauveur s'était manifesté. De même aujourd'hui, le moment d'après, le réflexe accourut :

— Je vais demander une campagne, annonçait-il.

Lise frémit : allait-elle donc perdre son frère à peine revenu? Cependant elle ne protesta pas : cette détermination extrême, née du départ de

Thérèse, éclairait M<sup>lle</sup> Fabrèges sur les sentiments du jeune officier. Lui pensa tout haut :

— A quoi bon rester, maintenant ?

Et, l'accent complétant les paroles, cela voulait dire :

— Que me sera ce pays sans la petite amie que j'y retrouvais ? Que me sera tout, si elle me manque ? Insensé, je lui avais donné mon cœur, et elle ne s'en est pas souciée. Elle n'a rien deviné... et elle part ! Dans la douleur où me voici, mon seul refuge possible est la mer, compatissante aux douleurs du marin...

Ces choses qu'il pensait, il ne les aurait pas prononcées ; mais la jeune fille les lisait aux yeux dont, depuis toujours, elle savait déchiffrer le muet langage. Tournant un peu son visage attristé, elle murmura :

— Tu l'aimes donc tant ?

Les lèvres serrées, sans un mot, il hocha la tête. Car un enseigne de vingt-trois ans n'aime pas à montrer ses larmes, même à sa sœur, même quand il apprend à connaître, d'un seul coup, l'amour et le désespoir.

Quand patron Fabrèges, ce soir-là, amarra son bateau en face de son logis, dans l'échouage d'où, tout à l'heure, l'embarcadère à sec émergeait comme un squelette de dinosaure, un large sourire illumina sa face rougeaude, barrée d'une forte moustache grisonnante. La bicyclette du fils était là, contre la porte... va bien ! on allait passer une bonne soirée.

Le pilote entra et serra ses enfants sur son chandail de mer. Pour tous deux, ce geste se nuancait de respect. Lise était une femme, n'est-ce pas ? Il ne fallait pas la casser... Et Robert... dame ! Robert, c'était un officier. Si peu d'or qu'il portât sur sa tunique, il y en avait deux bouts de galons, plus que sur le tricot du père Guillaume.

Une flamme joyeuse au coin des prunelles, le pilote atteignit une bouteille de vieux calvados, serrée dans l'armoire, derrière une pile de linge. Il emplît deux verres et s'assit.

Alors seulement il s'enquit :

— Et comme ça, garçon, quoi de neuf ?

— Une décision que je suis venu te communiquer, père, répondit Robert d'une voix ferme. Je vais solliciter une campagne.

Un tressaillement de surprise agita la moustache bourrue du vieux marin. Y avait-il donc une brouille avec La Brise? Bien que satisfait de cette rupture, et de la façon dont s'orientaient enfin les choses, il s'étonna pourtant :

— Je ne dis pas que tu aies tort, fils..., fichtre non! loin de là! Mais je me surprends que l'idée t'est venue tout à coup.

— Chez nous, tu sais, père, le goût de courir le monde n'est jamais endormi pour longtemps...

Un bruit léger : la porte se refermait sur Lise. Dans la grande salle, il n'y avait plus que les deux hommes, et la pendule qui depuis tant d'années marquait les heures de la vie des Fabrèges — des heures dont peu avaient été aussi solennelles que celle-ci. Patron Guillaume se félicita de la discrétion de sa fille : l'entretien devait tourner au sérieux, on allait chercher le cœur du gars, mieux valait être seul avec lui.

Tirant la vessie où il enfermait son tabac, le pêcheur y puisa d'un doigt distrait :

— Mais dis donc, mon petit..., ces dames de la côte, où tu vas avec Lise..., ça te manquera, tes visites chez elles!

— Elles vont rentrer à Paris...

C'était dit d'un ton sec, presque dur. Le père regarda Robert, l'enveloppant d'un coup d'œil profond, tendre sous son apparente rudesse :

— Ah! voilà!... murmura-t-il.

Elle s'offrait à lui, douloureuse, saignante, la plaie dont souffrait son fils. Patron Fabrèges la voyait à nu, il en mesurait l'ampleur aussi bien que si Robert eût gémi sa peine dans des bras maternels. Le pilote était un brave homme, malhabile aux tâches consolatrices; il reprit, adoucissant de son mieux une voix habituée à dominer les colères du large :

— La mer, petit..., tu as raison, vois-tu, c'est là qu'est le salut! Pour ceux qui l'aiment comme nous autres, elle calme toutes les peines, et sa rudesse est plus douce qu'un baiser!

— Peut-être...

— C'est sûr, et tu le penses comme moi, comme toute la race des hommes qui vivent de l'océan, avec lui et pour lui. Moi, je suis confiné dans un petit bout de côte, et mon sabot ne connaît pas les vastes horizons. Mais à toi, fils, ils sont grands ouverts. A toi les espaces immenses qui font le cœur libre et l'âme légère! A toi la majesté du grand large où l'homme se dépouille des chagrins de la terre! Tu en as connu l'ivresse... Va, puisque la mer t'appelle encore!

Robert buvait les paroles de son père, et une résolution virile se marquait sur ses traits :

— Dès demain, je ferai ma demande, conclut-il.

Dans le silence de la vaste pièce où ne parvenait aucun bruit, l'échouage étant vidé par la marée descendante, Guillaume cherchait comment exprimer ses pensées sans peiner le fils. Il posa sa large main sur l'épaule de l'officier :

— Ecoute, mon petit, reprit-il, que les dames s'en aillent à Paris et toi sur la mer, c'est ce qu'il y a de mieux...

— Père! protesta le jeune homme.

— Si... laisse-moi t'expliquer. J'ai fait bien attention à cette affaire. Tu es un homme... je ne t'en ai jamais parlé. Cependant, j'en prends grand souci. Ces visites dans une chambre de malade, c'était bien pour Lise ; mais pour toi... ma grand-foi! ça n'allait point.

Le vieux pêcheur se tut. Il respira avec force : c'était le plus difficile qui restait à dire, et pourtant il fallait que ce fût dit. Apitoyé, il contempla son fils, qui demeurait absorbé, le front dans sa main. Patron l'abrèges regarda aussi le grand Christ éployé sur sa cheminée d'honnête homme, et continua résolument :

— Ce n'est point du monde pour aller avec nous, vois-tu, Robert! Une malade... et puis des gens si riches... Quand même le bon Dieu la guérirait, jamais ses parents ne te la donneraient...

Un soupir, qui était une plainte contenue, résonna dans la pièce, où les ombres du soir s'appesantissaient.

— Je vais partir, répéta Robert avec fermeté.

— Tu ne peux mieux faire, mon gars. Prends conseil de la mer et du ciel et de tes devoirs. Et

reviens-nous seulement quand tu seras maître de ton cœur.

La main du père se posa sur les cheveux du jeune homme ; glissant un peu, elle esquissa une caresse sur son front. Puis, se levant lourdement, patron Guillaume alluma son falot et se dirigea vers son hangar. C'était le temps de vérifier les crochets de la drague à labourer le fond où repose la sole, « affaiblie », quand elle vient de frayer.

Le lendemain, Robert partit. En enfourchant sa bicyclette, il dit à sa sœur :

— Je vais m'occuper de cette affaire. Sans doute, je devrai me rendre à Paris, assiéger les bureaux de la rue Royale... Quand tu iras à La Brise, excuse-moi...

L'accent était catégorique. Toute repuée par les récents incidents, la jeune Picarde se troubla :

— Oh ! Robert ! Tu... tu ne m'accompagneras plus ?

— Lorsque j'aurai reçu ma nouvelle affectation, bientôt, je l'espère, j'irai avec toi remercier M<sup>me</sup> Diornis de sa bienveillance et faire mes adieux... D'ici là... à quoi bon ?

La question se perdit dans le démarrage de la bicyclette. Mais l'oreille de Lise la distingua et son cœur donna raison à Robert. Puisqu'il avait versé, du sommet glissant d'une amitié idéale, au ravin douloureux de l'amour, mieux valait qu'il cessât ses visites à La Brise. Car c'était bien d'amour vraiment qu'était maintenant embrasé Robert : si peu d'expérience qu'eût la jeune fille sur ce point, elle ne s'y trompait pas. Elle en éprouvait d'ailleurs une infinie tristesse, car cette souffrance de son frère, elle ne pouvait rien pour l'alléger.

Les regrets qui tourmentaient la fille du pilote étaient peints sur son visage, en dépit de ses efforts pour rester semblable à elle-même, lorsque, quelques jours plus tard, elle se rendit auprès de Thérèse. Lise était comme roulée dans une de ces vagues de lassitude qui, parfois, vous assaillent, qu'on repousse à grand'peine, et qui reviennent, vous submergent, vous enveloppent dans leurs

plis, marée mystérieuse et implacable. La jeune malade s' alarma :

— Chérie, dit-elle affectueusement, qu'avez-vous ? C'est vous qui êtes triste, aujourd'hui...

— Mais... je ne crois pas...

Lise s'essayait à sourire, de quel sourire pâle et contraint ! D'un regard rapide, Thérèse chercha sa mère : M<sup>me</sup> Diornis écrivait au jardin, non loin de la terrasse, hors de portée de la voix. La petite paralysée insista :

— Si... je vois bien, et je m'inquiète à mon tour. Votre père n'est pas malade ?

— Non, non, je vous remercie !

— Alors, hésita Thérèse, serait-ce votre frère ? Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnée ?

Questions bien innocentes, toutes naturelles ; cependant, en les posant, la jeune malade se sentait singulièrement émue. Incapable de feindre, Lise répondit :

— Robert vous prie de l'excuser. Il a des courses à faire au Ministère, ces temps-ci.

Une surprise nuancée d'inquiétude s'abattit sur Thérèse. Que signifiait au juste cette fugue à Paris ? Alarmée, elle interrogea :

— Qu'est-ce donc qui peut l'appeler au Ministère ? Ah ! Lise, comme vous voici grave tout à coup !

La vérité échappa à la fille du pilote :

— Il demande une campagne.

— Il... une campagne !

Thérèse porta ses bras en avant, geste instinctif pour retenir son bonheur qui s'enfuyait. Ses beaux yeux bruns, dilatés de douleur, se posaient effarés sur Lise. Il y avait une telle angoisse dans leurs prunelles limpides, tant de reproche aussi que la fille du pilote fut prise du désir de se précipiter vers ce lit où palpait une souffrance inattendue, de prendre dans ses bras cette petite qui, naïvement, montrait son chagrin. Mais, la décision de Robert ayant été approuvée par papa Fabrèges, il fallait ne rien voir, demeurer souriante, sinon insensible, et ne pas remarquer cette chose inouïe, prodigieuse, dépassant tout : Thérèse aimait Robert, tout comme Robert aimait Thérèse...

Sur ses oreillers, la malade s'agitait. Elle vou-

lait connaître le pourquoi de cette détermination imprévue, savoir quand le projet insolite avait pu naître au cœur de son ami. Elle demanda donc, un peu comme avait fait le père dans la maison basse du Hourdel :

— Cette décision... il l'a prise subitement ?

— Je ne sais trop... Jamais il ne nous en avait parlé, avant...

— Avant ? répéta Thérèse, les doigts crispés contre sa jeune poitrine, qui battait à grands coups.

— Avant mercredi soir.

Mercredi. C'était mercredi qu'il avait voulu partir. La tête renversée, la jeune fille contemplant, sans le voir aujourd'hui, le spectacle féérique des nuages, draperies aux tons de rêve, toujours mouvantes, toujours déployées au-dessus de son lit. Elle comptait les dates, des rapprochements se faisaient en son esprit : mercredi ! c'était la veille même qu'elle avait parlé à Lise de son prochain départ. Y avait-il là une simple coïncidence ? Ou pouvait-on penser que le jeune officier, instruit par sa sœur des projets de la famille Diornis, avait résolu de s'éloigner, rien ne l'intéressant plus dans un pays que son amie aurait quitté ? Mais alors, serait-ce que Robert l'aimerait ?... Il l'aimait ! Goûtez-vous bien toute l'allégresse de ce mot, qui rayonne la joie et le bonheur et la vie ?

— Chérie, comme vous paraissez joyeuse tout à coup ! remarqua Lise.

— Je me réjouis tellement de mon prochain voyage à Paris ! répondit Thérèse. Si vous saviez !

Mais M<sup>lle</sup> Fabrèges ne savait pas. Elle trouva que la réponse manquait d'à-propos et même de l'amabilité la plus élémentaire. En regagnant, peu après, la maison paternelle, Lise agitait, avec mélancolie, cette question :

« Me suis-je donc trompée en croyant à l'amour de Thérèse pour mon frère ? »

## VI

Des semaines passèrent. Juillet, vêtu de clartés blondes, puis août qui amène sur la côte les foules parisiennes. Ensablé dans ses dunes, Nouveau-Brighton échappe à cette bousculade et ne reçoit que peu de visiteurs. Si profondément que la jeune infirme goûtât le charme apaisant de la nature solitaire, elle jugea ce second été interminable dans un lieu si désert : Robert ne venait plus l'y voir.

Une fièvre montait en elle, allumant des lueurs dansantes au fond de ses prunelles ou parfois y jetant une ombre, tandis qu'elle regardait Lise travailler près d'elle. Si, vraiment, elle pouvait guérir ! Si ce médecin nouveau, plus savant, plus habile, était capable de la rendre à la vie normale..., de lui permettre un mariage vers lequel allaient tous ses espoirs, maintenant qu'elle se sentait capable de donner du bonheur. Auprès de Robert, le dévouement serait si facile ! Lui faire un foyer agréable, épier ses goûts pour les satisfaire, le soutenir dans les heures difficiles, quel rêve !

Malade, Thérèse ne l'était plus. Jamais son état général, fortifié par l'haleine vivifiante de la mer, n'avait été plus satisfaisant. Seules, ces malheureuses jambes demeuraient inertes et insensibles, comme des mortes. Malentendu tragique entre un cœur vibrant d'amour, une volonté énergique, une claire intelligence et le corps infirme dont ils étaient affligés.

La fille du pilote était complètement déroutée par les allures nouvelles de son amie. Qui aurait jamais pensé que la perspective seule d'un retour à Paris pût ainsi changer Thérèse ? Aussi Lise redoublait-elle de sollicitude pour son frère : pouvait-on concevoir situation plus douloureuse que celle du jeune enseigne, pris par un amour sans issue pour une malade qui... mon Dieu ! il fallait bien le reconnaître ! Thérèse, trop enfant sans

doute pour éprouver un sentiment profond, semblait toute au plaisir de son prochain voyage.

Mue par une pitié sincère pour M<sup>me</sup> Diornis, Lise ne lui avait pas retiré son affection ; mais, jamais, les deux amies, entre elles, ne parlaient de Robert, et cette contrainte gênait leur intimité. Un jour, en rattachant son fil, la dentellière se tourna vers M<sup>me</sup> Diornis :

— Mon frère m'a prié de vous demander, Madame, s'il peut venir vous faire ses adieux jeudi prochain ?

— Mais certainement ! Nous serons ravies de le revoir ! Alors, décidément, il part ?

La bonne dame parlait d'un ton léger, dans la candide ignorance des émotions qui passaient près d'elle. Lise répondit :

— Oui, Madame. Il doit rejoindre à Toulon le 5 septembre.

Yeux fermés, lèvres closes, la jeune malade recevait le choc. Elle le subit en silence. Sa main, qui jouait avec la glace, envoyait au fond de la chambre des flaquas de lumière, dont ni sa mère, ni son amie, ne remarquaient le vacillant parcours. Redevenue maîtresse d'elle-même, Thérèse demanda :

— Où va-t-il ?

— Oh ! pas très loin : en Syrie.

— Ce sera long, ce voyage ? interrogea Mathilde, sur un ton détaché de femme du monde.

— Six mois, Madame. Il a permuté avec un camarade de la division du Levant et terminera la campagne de l'avisio *Reims*.

— Ah ! très bien ! Six mois, c'est vite passé !

Thérèse n'écoutait plus. Elle entendait résonner en son cœur, cruellement, le « pas très loin » que cette fille et sœur de marin venait de lancer avec sérénité. Il lui semblait, à elle, que c'était au bout du monde que Robert s'en allait.

Quand, accompagné de Lise, il arriva quelques jours plus tard, le jeune officier et Thérèse échangèrent des regards qui s'appliquaient à ne pas trahir leur secret. Elle était malade, il ne devait pas la troubler. Elle était malade... elle n'entrerait en rien le destin de celui qu'elle aimait.

Thérèse tendit des doigts qui tremblaient un

peu ; il les prit d'une main guère plus ferme, et, dans leur étreinte, qu'ils désiraient brève et banale, ce que leurs lèvres ne voulaient pas dire força le chemin de leur cœur. Alors ils se regardèrent, libérés, mais anxieux, bouleversés chacun par la pensée de la peine qu'ils allaient se faire l'un à l'autre et dont leur amour ne les saurait garder. Et Lise lut en leurs âmes comme en un livre ouvert. Moins intimidée, parce que son infirmité la retranchait matériellement du monde, Thérèse murmura :

— C'est gentil d'être venu... Vous partez bientôt ?

— Lundi.

— Lise m'enverra de vos nouvelles... Et puis vous reviendrez.

Déjà M<sup>me</sup> Diornis appuyait :

— Oh ! certainement, nous ne vous perdrons pas de vue ! Nous rentrons à Paris ; la vie change, mais on ne s'oublie pas.

C'était là des paroles qui allaient plus loin que ne le pensait la bonne dame. Thérèse fut reconnaissante à sa mère de les avoir prononcées, et le petit enseigne les conserva comme un trésor. Ils se séparèrent sur une espérance, que leur jeunesse faisait dorée autant que le soir qui commençait de s'épandre sur la mer. Et, quand les visiteurs furent partis, M<sup>lle</sup> Diornis, longtemps, demeura songeuse.

Bonheur ineffable, elle était aimée ! Mais sa joie butait sur l'incertitude de la guérison si longuement différée. Plus que jamais, la malade se sentait emportée, par les événements, dans l'inconnu, sur le mystérieux chemin de la destinée. Et elle aspirait, aujourd'hui, à la guérison qu'elle dédaignait naguère ; car, dans sa vie, l'Amour était entré.

— Mamau, donne-moi mon petit sac, veux-tu ?...  
Merci...

Ce que Thérèse cherchait, ce même soir, dans la pochette de cuir timbrée à son chiffre, c'était tout simplement un petit calendrier ; pendant des mois, les rangs pressés de ses jours n'avaient revêtu aucune signification pour la jeune fille séparée de la vie. Ce soir, brusquement, M<sup>lle</sup> Diornis les consultait avec un intérêt passionné.

Septembre... septembre. Robert devait être à Toulon le 5, dans moins d'une semaine. Il reviendrait au commencement de mars. D'ici là, beaucoup de choses pouvaient arriver... On avait tout l'hiver pour appliquer le nouveau traitement, mais encore fallait-il s'y mettre et ne pas rester plus que de raison dans l'expectative.

De nouveau, la voix claire s'éleva :

— Maman, qu'attendons-nous pour rentrer à Paris ?

— Comment ! s'écria M<sup>me</sup> Diornis stupéfaite, tu... tu ne te plais plus à La Brise ?

— Si, certainement ! Mais, puisque nous sommes décidés à tenter le traitement du D<sup>r</sup> Mériel...

— Rappelle-toi, ma chérie : on pourra commencer seulement en octobre.

— Oui... mais n'oublions pas, maman, que le voyage me fatiguera : quelques jours de repos seront nécessaires... Et tout cela va être si long !

Un soupir arraché aux profondeurs d'un cœur désolé ; Mathilde prit sa fille dans ses bras et promit :

— Nous allons nous occuper du départ tout de suite... Là ! es-tu contente ?

Hélas ! pour contenter la jeune infirme, les choses n'étaient pas aussi simples que sa mère le supposait. Pourtant, heureuse de la détermination prise, Thérèse, du fond de son lit, en pressa l'exécution. M<sup>me</sup> Diornis fit un tri savant parmi les objets qui étaient venus peu à peu orner la villa : les uns seraient utiles à Paris, les autres, soigneusement emballés, attendraient, dans le silence de la côte, le retour de la jeune malade, qui viendrait reprendre ici l'existence passée. Pour la bonne dame, c'était à cela qu'aboutirait l'expérience nouvelle, qui ne lui inspirait aucune confiance. A la pensée de la déception qui attendrait Thérèse, son cœur maternel se serrait. Plus la jeune fille montrait de hâte et d'espoir, plus l'angoisse montait en M<sup>me</sup> Diornis ; elle eût voulu retenir les jours, pour ne pas voir ce qui ne pouvait manquer de se produire.

Cependant, le moment du départ arriva. Une dernière fois, le lit blanc avait été roulé sur la terrasse. La marée envahissait la baie, elle accou-

rait grondant et s'ébrouant. Le soleil allumait des éclaboussures d'or au creux des flots. Thérèse s'emplit les yeux de cette splendeur mouvante, elle écouta avec une sorte de recueillement la chanson des vagues, qui berçait son émoi. Tendue vers cet horizon où se confondaient et la mer et le soleil, elle songeait que, là-bas, très loin, il y avait une autre mer, un autre ciel, entre lesquels Robert voguait. Il partait pour six longs mois ! Dieu veuille, pendant ce temps, guérir la malade qui l'implorait ardemment !

— Eh bien ! petite amie, on rêve ?

Thérèse, à cette voix chère, tourna vivement la tête. Lise approchait, elle lui sourit de ses sombres prunelles où scintillaient des larmes.

— Je suis venue vous mettre en voiture, prononça la fille du pilote d'une voix que sa gorge serrée laissait passer avec effort.

Elles s'embrassèrent, échangeant des baisers de sœurs, — mais de sœurs furtives, qui s'ignorent et ne veulent pas se trahir. Déjà l'ambulance était avancée, M<sup>me</sup> Diornis allait amener les infirmiers. Dans un souffle, Thérèse jeta :

— Vous avez de bonnes nouvelles ?

Lise regarda avec une pitié affectueuse la blonde figure posée sur l'oreiller, et dont toute la vie semblait concentrée dans cette question angoissée. Pitié à l'égard de l'infirmes qui nourrissait un rêve trop haut pour elle, pitié aussi pour l'absent qui emportait au cœur une blessure que les horizons inconnus vers lesquels il courait seraient impuissants à fermer. Robert n'avait pas parlé de Thérèse dans sa dernière lettre, et sa sœur avait approuvé ce silence. Cependant, devant le jeune visage dévoré de souci, M<sup>lle</sup> Fabrèges éprouva le besoin d'adoucir cette peine. Interprétant les sentiments de l'officier, elle murmura dans un baiser :

— Mon frère souhaite que vous fassiez un bon voyage, amie, et que vous passiez un heureux hiver.

Que peu de mots peuvent faire de joie ! A sa mère, aux hommes qui l'emportaient, émus de son malheur malgré leur habitude, la jeune malade montra le plus radieux visage. Elle trouva un mot gracieux pour ceux qui l'installaient dans

l'ambulance. Et, tout à coup, une exclamation joyeuse :

— Ah! l'Encornet!

Puis, au chauffeur :

— Attendez un instant, je vous prie...

Sur les dunes, un être singulier accourait. Il n'allait pas vite, trébuchant dans les touffes d'oyats, posant de travers des pieds malhabiles, sous lesquels le sable fuyait. Sa tête, moussue d'une tignasse décolorée, ballottait de droite et de gauche sur les guenilles qui couvraient ses épaules. Ainsi eût fait la boule d'un bilboquet en délire. Il tenait une touffe d'œillets roses et d'herbes marines, arrachés pêle-mêle et groupés avec une sorte d'art farouche et barbare. Et il criait dans le vent, qui effilochait les échos de sa voix grêle et enrouée :

— Il apporte des fleurs à la demoiselle! Il court!

— Des fleurs? Que c'est gentil, l'Encornet! Donne... tu me fais plaisir. Je pars. N'oublie pas ta prière!

— Il se rappelle! annonça fièrement l'innocent, bombant un torse bossué comme un bréchet de poulet. « Notre Père... »

— C'est cela. Et, tu sais, je reviendrai. A bientôt, Lise, ma chérie!

La petite main s'agitait, le sourire fleurissait dans la glace. L'ambulance, d'un souple bond, démarra. Lise et Jean-Loup se regardèrent en silence, trop tristes l'un et l'autre et séparés par trop de distance pour se dire un mot. Puis, la fille du pilote reprit sa bicyclette et s'en retourna, pensive, vers Le Hourdel. Il n'y avait plus, sur la côte, en face de la villa désertée, qu'une caricature d'homme, rôdant d'une allure désunie, désespérée, qui rappelait celle d'un chien en quête. Et il mêlait des sanglots rauques à de longs cris d'appel. Les matelotes, qui fouillaient au loin la baie à sec pour y chercher des vers, disaient en branlant du chef :

— V'là l'Encornet qu'a-t-une crise. Sûr, la temête va venir!

## QUATRIÈME PARTIE

## I

Le piéton qui, tous les jours, une chanson au bec, franchit les six kilomètres séparant Cayeux du Hourdel, frappa de son bâton la fenêtre derrière laquelle Lise travaillait :

— Une lettre pour vous, mademoiselle Lise.

Ce fut Robert qui la reçut. Revenu de Syrie depuis une quinzaine de jours, le jeune officier avait été, sur sa demande, affecté à la base d'aviation maritime du Crotoy, pour le temps d'y conquérir un brevet de pilotage qui pourrait lui être utile dans l'avenir.

Rentré au pays natal, il éprouvait une joie teintée de mélancolie. De l'amour qui l'avait troublé, de son tourment délicieux, que demeurerait-il ? Un cher souvenir. Parler quelquefois de Thérèse avec Lise, c'était avqir un peu d'elle... Voilà pourquoi l'officier avait demandé le Crotoy et passait chacune de ses heures libres dans la petite maison familiale, en face de l'aérodrome.

En jetant un coup d'œil sur l'enveloppe satinée, le jeune homme eut un battement de cœur :

— Vois donc, Lise... cette écriture... Ne serait-ce pas ton amie Thérèse qui t'envoie ceci ?

— Si, vraiment... donne vite !

Il ne fut pas long à déposer, le carreau de la den-

tellière ! L'enveloppe promptement ouverte, la fille du pilote lut :

Lise chérie, je reviens ! Dans la vallée des Alpes, où j'ai, vous le savez, passé l'hiver chez ma sœur aînée, la température monte déjà trop à mon goût en cette fin d'avril. Paris ? N'en parlons pas ! Il s'y trouve plus de maisons que de feuilles aux arbres, c'est abusif. Et si vous me dites que, au Nouveau-Brighton, la côte pourrait pécher par un excès de solitude, je vous répondrai que je vous y ai, Lise, vous, et la mer, et tout ce qui m'a donné soutien et courage de vivre pendant ma maladie.

Maman me charge de vous demander, puisque vous avez les clefs de la villa, d'envoyer quelqu'un la mettre en état de nous recevoir jeudi prochain, l'après-midi. Nous arriverons... je ne sais au juste à quelle heure, en voiture, ce n'est jamais très précis. Et savez-vous ce qui serait gentil ? Ce serait de vous trouver à La Brise. Oh ! Lise ! quel bonheur j'aurais à vous voir tout de suite, à vous sauter au cou — non ! qu'est-ce que je dis là ? — enfin, à vous embrasser de tout mon cœur, avec toute la tendresse que vous a conservée

Votre THÉRÈSE.

Le jeune officier avait lu le feuillet par-dessus l'épaule de sa sœur. Il soupira :

— Toujours charmante ! Toujours gaie !

— Oui, murmura Lise, quel courage, dans son état !

— Mais... observa Robert, qui avait pris la lettre et la relisait plus avec son cœur qu'avec ses yeux, elle ne dit rien de sa santé !

— Jamais elle n'en parle.

— Elle t'écrivait souvent ?

— Tous les mois, à peu près. Restée à Paris jusqu'à la fin de l'année, elle est ensuite partie avec sa mère pour le Midi. Tu vois, elle revient..., elle retrouvera ici la paix dont elle a si grand besoin.

— Évidemment, répondit l'enseigne. Ah ! c'est pas gai !

Pour ne pas s'attendrir, sa voix s'était faite amère. Lise regardait son frère avec compassion, elle pénétrait, comme le sien, ce cœur douloureux : Robert souffrait de n'apprendre aucune amélioration dans la santé de Thérèse ; mais quel bonheur personnel lui eût apporté la guérison de

son amie? Le voir engagé dans une telle impasse, constater son impossibilité à déblayer pour lui la route, quelle peine cela causait à la sœur de l'officier!

Lui, cependant, regardant le soleil penché sur la mer, entre de lourdes franges d'or, songeait. Quand le globe incandescent avait surgi des nuages, un flot de lumière se répandant sur l'eau glauque avait illuminé une partie de la baie. De même son âme était dans l'allégresse parce qu'une lettre était venue, chassant les brumes, dissipant les obscurités : en dépit de tous les raisonnements élaborés sur le pont de son aviso, malgré le temps, malgré l'espace, Robert — il le voyait aujourd'hui, — Robert aimait toujours Thérèse d'un amour fervent et pur, impérissable comme la fleur des dunes, qui peut sécher, mais ne saurait se flétrir. Et il déclara, de sa voix de jeune chef :

— Jeudi? Je me rendrai libre. J'irai avec toi à La Brise.

Courbant la tête devant l'amour plus fort qu'elle, qui se plaît à rapprocher les êtres, fût-ce pour les torturer, Lise répondit :

— Si... si tu veux, Robert.

D'un accent fervent, il ajouta, comme un amoureux se réjouit du bal prochain où il rencontrera son aimée :

— Peut-être je pourrai aider... la descendre de l'ambulance...

Lise ne releva pas le propos.

Trois jours plus tard, après un déjeuner rapide, les deux jeunes gens roulaient de compagnie sur la route de Brighton. Le vent, en courant par les dunes, emportait sur son aile ce qui subsistait des résolutions de sagesse et de prudence péniblement échafaudées par le jeune homme.

A la hauteur du petit phare, un être cabossé apparut ; cherchant des herbes sèches, il agitait des bras grêles et longs comme des pattes d'araignée. Fabrèges, dont le cœur bondissait d'une joie trop violente pour qu'il osât la confier à sa sœur, vit dans cette apparition un exutoire providentiel. Il freina, creusant le sable de ses talons.

— Ohé! l'Encornet! cria le marin de sa voix jeune et bien timbrée.

L'autre se retourna ; reconnaissant le familier de La Brise, il sourit. Déjà Robert lançait :

— La demoiselle revient !

Du coup, l'innocent dévala le talus. Il ouvrit la bouche, les yeux, lâcha ses herbes ; flageolant sur ses jambes, il cria :

— La demoiselle ? Ça, alors !!! Quand ça, qu'elle revient ?

— Aujourd'hui !

Et l'officier rejoignit Lise en quelques tours de roues. Debout au milieu de la route, les bras balancés, l'Encornet demeurait ébaubi. Quel bonheur se faisait jour dans son esprit lent ! La demoiselle revenait... aujourd'hui !... Foi d'homme ! Aurait bien fallu quelques détails encore...

L'innocent ramassa les herbes et se mit à errer sans but, sans autre pensée que la demoiselle, jusqu'au moment où une giboulée attardée, crevant sur la côte, le força de chercher un refuge dans sa casemate.

Cependant, les derniers mois avaient été, pour Louis Maurain, ce que son caractère et ses habitudes permettaient de prévoir. Sur la pente où nous l'avons vu glisser, il avait roulé jusqu'en bas. Ses créanciers, qu'il avait fait patienter au prix d'une ingéniosité et d'efforts dix fois plus pénibles que ceux dont un honnête homme a besoin pour rester dans la voie droite, ses créanciers étaient à la veille de mettre opposition sur son traitement.

C'était le scandale qu'il fallait éviter à tout prix, celui qui amènerait la dégringolade tragique, la chute définitive vers les métiers interlopes, peut-être même vers la vie dans ces bas-fonds où la chasse au billet de dix francs est l'unique affaire — tout un monde de combinaisons louches et de compromissions dont le spectre dressé devant lui affolait Maurain.

Un de ses créanciers, prêteur juif qui lui voulait du bien, parce qu'il avait reconnu chez ce client une totale absence de scrupules, lui répétait sur tous les tons :

— Mariez-vous, jeune homme, mariez-vous donc ! Malin comme vous êtes, et bien tourné, ce n'est pas difficile de trouver un gros sac ! Donnez-moi

seulement un nom, et je maintiens votre crédit jusqu'à la noce!

De toute évidence, le salut était là, et là seulement. Maurain s'était mis en campagne. Après son échec définitif dans l'affaire Salvy, il s'était tourné d'autres côtés, sans plus de succès. Il faut être deux pour se marier, dit la chanson; ce nombre, tout réduit qu'il soit, Maurain apprenait à ses dépens qu'il était encore trop élevé.

L'ingénieur était aux abois : allait-il, sous un faux nom, s'expatrier au fond de quelque pampa lointaine, se faire trappeur, bouvier ou chercheur d'or? Tenter la fortune au Cap, ou dans les Indochines?

Tandis qu'il se lassait à d'impossibles projets comme un papillon contre une vitre, il sauvait la face en continuant de fréquenter le cercle. Il apprit là, un beau soir, qu'une amélioration était survenue dans l'état de M<sup>lle</sup> Diornis.

En quoi cette amélioration pouvait consister, peu importait à Maurain, en vérité. Que son ex-fiancée fût mariable, c'était tout ce qu'il fallait. Sans doute, la maladie l'avait laissée diminuée — dépréciée, disait l'ingénieur. Tant mieux! les parents et elle-même n'en seraient que plus portés à l'accueillir de bonne grâce, s'il lui prenait fantaisie de renouer l'affaire. Même on lui aurait de la reconnaissance! Thérèse, ayant brusquement rompu avec ses relations au moment de son accident, avait dû ignorer les avances faites à Madeleine de Salvy... et leur résultat piteux. Il fallait voir de ce côté, et tout de suite.

Prenant un congé de huit jours, l'ingénieur aussitôt se mit en campagne. Il apprit, d'une façon indirecte, que les dames Diornis, après avoir passé l'hiver dans le Midi, devaient regagner Nouveau-Brighton. On ne savait ni la date de leur départ, ni le nom de leur villa; mais ce n'étaient pas là des détails qui pussent embarrasser Maurain. Il s'embarqua pour Cayeux avec des sentiments très apparentés à ceux que devaient éprouver les Argonautes en route vers la Toison d'Or.

Il interpella sur la place de la gare un indigène qui binaît à petits coups l'herbe d'un trottoir :  
— Nouveau-Brighton, je vous prie?

Sans hâte, le cantonnier étendit le bras :

— Par là, Monsieur. La Grande-Rue, puis à droite la route du Phare. Une demi-lieue et vous y êtes.

— Merci. Et la villa de M<sup>me</sup> Diornis... connaissez-vous ?

— Ah!... pour ça, fit l'homme en s'appuyant sur sa binette, je vous le dirai point. Mais n'importe. Là-bas, y a plus de tas de sable que de maisons habitées, vous trouverez toujours.

La route où Maurain s'engagea d'un bon pas lui parut aride et monotone au possible. Le boursofflement des dunes, en remontant la côte, se couronna bientôt d'un petit bois de sapins qui mettait un peu d'intérêt dans le paysage. Mais, une averse venant à creuser le sable de ses milliers de petits godets, il fallait chercher en hâte un abri plus sérieux que celui de ces arbres grêles. Maurain enfonça son chapeau sur ses oreilles, remonta le col de son pardessus et, avisant une couverture maçonnée sous un amas de sable, courut se réfugier dans ce qu'il crut être une loge de douaniers.

C'était le domaine de l'Encornet, et le propriétaire était présent. Tapi au fond de son trou, noyé de pénombre et de torpeur, il écoutait tomber la pluie avec une béatitude faite du sentiment de son bien-être et la joie que lui donnait la nouvelle annoncée par l'officier. Dès que le nuage serait passé, il irait à La Brise... et il verrait la demoiselle.

Soudain, l'ombre s'épaissit encore dans la tanière. Levant la tête, l'Encornet aperçut un homme qui, enveloppé dans un manteau et ayant fait deux pas, se secouait comme un chien mouillé.

En d'autres temps, cette violation de domicile eût indigné le solitaire de la côte, il l'eût fait payer cher à l'imprudent. Mais la demoiselle était venue avec son sourire, ses bonnes paroles et son livre d'images. Elle était venue... et elle allait revenir ! L'Encornet, aujourd'hui, se sentait charitable comme saint François d'Assise, qu'il ne connaissait point, d'ailleurs.

Une idée traversa le cerveau de l'innocent. L'homme... là... c'était l'officier de tout à l'heure.

Il fallait lui faire expliquer la nouvelle jetée en courant, il donnerait des détails... L'infirmier clopina vers le visiteur. Celui-ci, ayant abaissé son col, épongeait son chapeau trempé. Et, tout à coup, l'Encornet recula avec un grognement.

— C'est pas lui !

Maurain se détourna ; d'un regard, il jugea son homme : un arriéré, probablement pas dangereux. N'importe, il valait mieux se méfier. D'une voix cordiale, il s'enquit :

— Eh ! l'ami ! Tu me prenais pour un autre, à ce qu'il paraît ?

— Oui, répondit l'Encornet, tortillant la mèche jaune qui lui retombait sur le front. Il croyait que c'était l'ami de la demoiselle.

L'ingénieur dressa l'oreille. Serait-ce, par hasard, Thérèse que cet idiot désignait ainsi ? Et qui cela, son ami ?

— Quelle demoiselle ? demanda Maurain d'un ton badin pour cacher l'importance que cette question revêtait à ses yeux.

— Une gentille, qui est toujours dans son lit. Elle était partie, elle revient... Lui, y va souvent la voir...

Ouf ! c'était terriblement difficile à expliquer, tout cela ! l'Encornet se tut, grattant du pied le sol de son logis. Maurain avait compris. Il blêmit. Une colère folle l'envahit, à laquelle il n'osa s'abandonner devant cet être anormal, qui le regardait avec des yeux béats. Il ricana :

— Alors, elle a un amoureux, la demoiselle ? C'est Thérèse qu'elle s'appelle, n'est-ce pas ?

Répondre à deux questions à la fois n'avait jamais été dans les moyens de l'Encornet. Baissant la tête, il bégaya comme à l'habitude :

— Il sait pas...

Secouant les épaules, Maurain sortit de la casemate. Le ciel s'était éclairci, l'air avait une fraîcheur renouvelée, des diamants perlaient aux aiguilles des sapins. A pas lents, l'ingénieur traversa la dune. Près de Thérèse, la place était prise ! Un plus malin que lui s'y était installé. Il fallait chercher autre chose... ou déloger cet inconnu... C'était à voir...

Assiégé de projets informes, Maurain s'éloigna sans hâte sur le sable. Derrière lui, un pas inégal heurtait la route ; heureux, troublé, l'Encornet s'acheminait vers La Brise.

## II

La grève étalait son tapis lumineux, moiré par l'averse récente ; au-dessus des vagues creuses, un arc-en-ciel étendait son arche de rêve. Robert, debout à une fenêtre de la villa, regardait, comme fasciné, la route qui déployait au loin son ruban. Quand, lassé, le jeune homme relevait les yeux, la splendeur de l'arc-en-ciel lui paraissait un gage de bonheur à l'aurore d'une existence nouvelle dont il vivait le premier jour.

Lise groupait des fleurs dans des vases, autour du lit où, tout à l'heure, on déposerait Thérèse. Elle regarda son frère à la dérobée. Impatient, fiévreux, Robert marchait de long en large : quelle place la jeune malade occupait-elle donc dans sa pensée ? Et quelle vie connaîtrait-il s'il se considérait comme lié pour toujours à une infirme ? Lise s'accusait d'imprudence, elle déplorait amèrement les relations qu'elle avait nouées entre le jeune officier et M<sup>lle</sup> Diornis. Et des prières imprécises montaient en elle, tandis qu'elle posait des branches de lilas blanc dans les grands cornets en pâte de verre irisée.

Sa tâche terminée, elle jouit un moment de l'harmonie des blanches corolles mariées au feuillage, puis s'approcha de la fenêtre.

— Tu ne vois rien, Robert ?

— Rien... c'est long...

— L'ambulance peut avoir eu une panne...

— Ou un accident !... Ah ! une voiture !

Un point noir apparaissait là-bas, sur la route. Lise se pencha, le vent tiède joua avec ses boucles brunes :

— Ce n'est pas une ambulance, remarqua la jeune fille.

Non, ce n'était pas une ambulance. C'était une forte voiture accourant à toute vitesse. Elle semblait venir droit à la villa, et son allure avait quelque chose de joyeux, de triomphal, qui frappa les deux jeunes gens. Ils se regardèrent, pâles, le cœur battant d'une émotion si forte que nul mot n'aurait su la traduire. Puis, l'auto ralentissant sa course, l'enseigne, d'un bond, enjamba la terrasse. Il se trouva sur la route au moment même où la voiture s'arrêtait. Alors Robert éprouva une commotion folle, telle que de sa vie il n'avait connu la pareille.

L'auto, une grande berline de voyage, chargée de malles à l'arrière, riva dans le sable ses pneus puissants. Le chauffeur ouvrit la portière et la massive carrure de Georgette parut, encombrée de sacs. Derrière elle, M<sup>me</sup> Diornis. Le jeune homme l'eût trouvée rajeunie, si, de tout son cœur, de toute son âme, il n'eût sondé la profondeur de la berline.

Et le miracle se dévoila, qui fit jeter un cri à Lise accourue.

Une jeune fille, à son tour, s'encadrait dans la portière. Elle descendait sans hâte, sans lourdeur, d'une façon gracieuse et naturelle. Elle avait le frais visage de Thérèse, mais d'une Thérèse radieuse, éclatante de jeunesse et de santé. Et elle s'avancait seule, sans béquilles ni canne, vers la fille du pilote, que la stupeur clouait sur place.

— Oh! chérie! Ne me reconnaissez-vous pas?

Une affectueuse étreinte unit les deux jeunes filles, à quelques pas de M<sup>me</sup> Diornis, qui jouissait de la surprise émerveillée des Fabrèges. Ayant embrassé Lise tendrement, Thérèse, la main tendue, se tourna vers Robert :

— Vous voyez, j'ai fait du chemin, moi aussi, cet hiver...

Sa voix faiblissait un peu. Plus tard, l'officier devait remarquer que M<sup>me</sup> Diornis avait conservé une claudication quasi-imperceptible; aujourd'hui, bouleversé, il ne voyait que cette rayonnante silhouette. Et sa joie se chargeait d'épouvante.

Tandis qu'il s'inclinait sur les petits doigts pour un baiser respectueux, tout un monde de pensées tourbillonnait dans son esprit. Riche, belle, guérie... que Thérèse se trouvait loin de lui! Qu'était-il auprès d'elle? Tout les séparait... C'était un autre qui la rendrait heureuse... Ah! il avait raison, le vieux pilote; leurs voies ne se rejoindraient jamais... Pourquoi s'étaient-elles croisées?

— Comment, reprit la voix douce, après tant de jours, c'est là tout ce que vous trouvez à me dire?

Thérèse morigénait gentiment son ami. Lui, après avoir balbutié une excuse, s'éloigna, désespéré, fou : on eût cru qu'il s'enfuyait. Il retournait d'instinct, ainsi qu'à un refuge, à la volière de ses avions : jamais plus son cœur déchiré ne le ramènerait ici.

M<sup>me</sup> Diornis, offusquée, ne comprenait rien à ce départ précipité. Quel singulier garçon! Pourquoi disparaissait-il si vite un jour où tous étaient si heureux? S'il ne partageait pas la joie générale, qu'était-il venu faire ici? Mais Thérèse devina aussitôt pourquoi Robert s'échappait. Toute à son rêve, elle le suivit d'un sourire radieux.

— Voici quelqu'un qui vient aussi vous complimenter, dit Lise en s'arrachant avec effort à son émoi.

Quelqu'un! Était-ce bien un homme qui accourait, dégringolant la dune, ramant des bras, dodelinant de la tête, poussant des glapissements inarticulés? Ce n'était qu'un pauvre Encornet en proie à une surprise, à une émotion trop grandes pour ses moyens, et sous lesquelles sa pauvre tête s'affolait. Il se précipita vers la demoiselle, se frottant comme un jeune chien à sa jupe et bafouillant :

— Il est heureux!... Il... il peut pas dire... Il... il...

Puis il galopa vers la grève, cheveux au vent et bramant d'allégresse.

Maurain errait sur le sable, en proie à une colère sourde. A peine si la marche lui apportait quelque apaisement. Ruminaut sa déconvenue, il

chargeait de toutes les malédictions son rival inconnu.

Soudain, Louis s'aperçut que la côte s'évadait : sur sa droite, s'ouvrait une baie profonde, ourlée au loin de dunes blondes. Ce n'était pas de ce côté que l'ingénieur était venu ; cependant il s'orienta facilement. Quittant alors la plage, il prit, dans la direction de Cayeux, la route que longe le rivage entre les amoncellements de sable, où courait un vent léger.

Ce chemin était solitaire. Louis, sans craindre les gêneurs, put continuer de remuer ses pensées. Elles étaient amères et tournaient dans un cercle fort étroit : il était acculé au désastre, s'il ne faisait rapidement un riche mariage, et la petite Diornis serait tout heureuse et tout aise de retrouver son ancien fiancé ; mais encore fallait-il que le godelureau dont avait parlé l'idiot de la dune fût écarté de la route. Comment s'y prendre pour faire place nette ? Qui était-il, cet indésirable, et où le trouver ?

Le grelot d'une bicyclette obligea Maurain à se ranger. Sur le chemin, un jeune officier de marine s'approchait, se dirigeant vers la pointe du Hourdel. Sans doute devait-il être pressé par quelque raison de service, car il marchait d'un train d'enfer, penché sur son guidon,

Rencontre banale. L'ingénieur, déjà, avait son intention attirée d'un autre côté. En haut d'un monticule de sable, l'innocent surgissait et multipliait les gestes d'une télégraphie rudimentaire. Maurain, s'arrêtant, fit signe à l'être disgracié de le rejoindre, et celui-ci se mit péniblement en devoir de dévaler le long d'une coulée de sable. Mais que criait-il donc ? Sous l'empire d'une émotion qui zébrait de tiraillements sa face recuite par les vents du large, il lançait des phrases courtes.

Quand il se fut approché, Louis comprit :

— La demoiselle... elle est guérie!... tout à fait... elle marche... elle rit!

Guère moins troublé que ce primitif, l'ingénieur doutait :

— Tu l'as vue ?

— Elle arrive... Elle est si gentille!... Voulez-vous qu'il vous mène près d'elle ?

Ce n'était pas la phraséologie spéciale à l'Encornet qui rendait Maurain perplexe. Il se demandait s'il convenait d'ajouter foi aux paroles de cet être inférieur.

A supposer que la nouvelle fût vraie, surprendre les dames Diornis à leur arrivée, être le premier à féliciter Thérèse, ce serait peut-être une bonne tactique, mais on a vu souvent trop de précipitation gâcher une affaire. Remarquant l'hésitation de l'étranger, l'Encornet, dans l'ingénuité de son âme, ajouta en confidence :

— L'ami de la demoiselle, il n'est pas là... il est reparti sur sa machine qui roule.

— Ah! fit-il, je l'ai vu! C'est lui, sans doute, qui vient de passer par ici?

L'Encornet cligna spirituellement de sa paupière aux cils pâles :

— Vou! Il retournait à son camp... Mais il reviendra bientôt... Il ne peut pas rester longtemps sans la voir.

Les pensées naissaient en foule, s'accrochaient l'une à l'autre, s'ordonnaient chez l'ingénieur. Il vit soudain tout le parti qu'il pourrait tirer de ce simple, évidemment dévoué à la « demoiselle », mais fort capable de la trahir inconsidérément, pour peu qu'on sût le faire causer.

— Qu'appelles-tu son camp? questionna-t-il.

La main de Jean-Loup eut un geste vague :

— Des oiseaux en bois qui volent... par là.

— Ah!... Bien!... Par là, de l'autre côté de la baie, n'est-ce pas?

Le visage de l'Encornet s'éclaira, il souleva ses épaules inégales :

— Il est malin! Il traverse sur le sable quand la mer est partie... C'est dangereux, mais lui, il connaît toutes les passes.

— Oh!... dangereux... pas tant que tu le dis! risqua Maurain dont l'esprit subtil ébauchait déjà un plan machiavélique.

— Si... dangereux... Tous les ans, y en a qui enfonce... Les jambes, le ventre, les côtes, tout... Et quand la mer remonte, psu!...

Par une mimique expressive, Jean-Loup traduisait le drame effroyable de l'enlèvement. L'innocent se démenait, montait sa main par étages, le

long de son corps secoué de frissons. Maurain l'écoutait avec une attention profonde, une mauvaise lueur s'allumait dans ses yeux couleur de fer.

— Cela doit être terrible, observa-t-il. Et tu dis qu'il vient souvent, l'officier?

— L'officier? répéta l'Encornet ouvrant de grands yeux.

— Oui... l'ami de la demoiselle!

— D'abord, y passe le samedi soir... Son père, il habite la pointe. Sûr, on le verra dimanche.

— Pas si sûr que cela! gronnela Maurain s'éloignant à grands pas.

Hébété, l'Encornet le regardait partir. Comme il s'en allait vite aussi, celui-là! Qu'avaient-ils donc tous aujourd'hui?

### III

Il serait vain de prétendre qu'elles avaient été tout plaisir pour Thérèse, les semaines où, ses jambes gainées d'appareils d'abord plâtrés, puis orthopédiques, la jeune fille avait refait l'apprentissage de la vie normale. Dur travail, malgré la vigilance maternelle toujours en éveil, malgré le secours apporté par la science à la convalescente! J'imagine que l'insecte, quand il quitte avec effort sa chrysalide pour devenir papillon, doit éprouver des sentiments comparables à ceux de M<sup>l</sup><sup>o</sup> Diornis, aux prises avec les mouvements élémentaires et difficiles nécessités par une lente et minutieuse réadaptation, sous la direction attentive du docteur.

Elle s'y était soumise courageusement, quoique regrettant fort la paix de sa terrasse, autour de laquelle tout et tous gravitaient. Elle éprouva qu'il est moins facile de chercher soi-même un livre dans une bibliothèque ou un bibelot au fond du tiroir que de les demander, d'un mot, sinon d'un geste, à une mère ou à une femme de chambre, également empressées. Et elle refit connaissance avec

une foule de petits ennuis, désagréments, difficultés, dont le nombre allait croissant à mesure que la maladie avançait vers une plus complète guérison. Car la nature possède, dans tous les ordres, un remarquable souci d'équilibre.

A la fin de l'année, comme l'avait promis le docteur, M<sup>lle</sup> Diornis marchait. On la délivra successivement des appareils devenus inutiles, elle déposa d'elle-même la canne qui avait soutenu ses premiers pas. Un séjour chez sa sœur aînée, dans la splendeur méridionale, tandis que l'hiver traînait à Paris ses maussaderies, acheva de remettre la jeune fille d'aplomb. Et, quand vint l'époque du départ, ce fut une superbe fille qui s'embarqua pour La Brise.

Thérèse était alors toute vibrante d'espairs en l'avenir : à vrai dire, ces espairs se résumaient en un seul. Même en un mot unique : Robert... Robert pensait-il encore à elle? Il l'avait aimée malade ; l'aimerait-il toujours après cette éclipse de six mois que la vie avait imposée à la jeune Parisienne?

L'attitude de l'officier au moment de son arrivée, son bouleversement, sa fuite avaient tranquilisé Thérèse à cet égard. Une fierté se mêlait à sa joie : elle n'était donc pas de celles que l'on oublie, puisque Robert l'aimait toujours! Mais, si lui ne comptait pas parmi ceux qui se détournent des absents, il se plaçait dans le petit nombre de ceux que la fortune effraie. Ce dernier trait achevait bien l'image que M<sup>lle</sup> Diornis avait dressée de son ami en son cœur. Si le jeune enseigne se tenait à l'écart, ce serait à elle qu'il appartiendrait de prendre l'initiative... Soit! Le plus tôt serait le mieux.

M. Diornis n'avait pas accompagné les voyageuses, une affaire importante le retenant à Paris. Il arriva le lendemain soir. Et ce fut lui qui entama le grave entretien auquel, depuis la veille, sa fille se préparait avec une ferveur joyeuse.

Tous trois étaient réunis dans le hall, chambre de Thérèse au temps qu'elle était immobilisée. M<sup>me</sup> Diornis avait vu disparaître avec soulagement, et sa fille avec émotion, le lourd plancher qui constituait la terrasse. Les vagues bruissaient dou-

vement, indistinctes dans le crépuscule, leur ronronnement emplissait la pièce d'une présence amie.

M. Diornis contemplait sa fille avec un ravissement teinté de surprise qui ne l'avait pas quitté depuis la guérison de sa chère malade : il n'était pas habitué encore à son bonheur et se prenait parfois à craindre que ce ne fût un rêve. Afin de se bien prouver qu'il vivait une réalité merveilleuse, le père s'inquiéta :

— Alors, petite, on est heureuse ?

Le moyen, je vous le demande, de ne pas saisir une occasion si favorable ? Thérèse ébaucha une petite moue :

— Pas tout à fait...

— Oh ! s'exclama M<sup>me</sup> Diornis, tout de suite inquiète, le voyage t'a fatiguée ! Nous aurions dû venir par le chemin de fer !

— Je t'assure, maman, je suis très bien. Et je me trouverai complètement heureuse dès que vous voudrez.

— Ah ! je vois ! fit l'homme d'affaires, radieux. Mademoiselle veut son petit cabriolet six-cylindres, pour conduire elle-même... Elle l'aura !

— Non, sourit Thérèse, dissimulant son émotion sous la gaieté qui plaisait tant à ses parents, je suis plus exigeante que cela ! Ce n'est pas une auto que je désire.

— Quoi donc, alors ? Un beau voyage ? Par exemple, une croisière au Cap Nord ?

— Pas davantage ! Le soleil de minuit vaut-il mieux que celui de chez nous ?

M<sup>me</sup> Diornis entra en action ; il s'agissait d'une gâterie à sa benjamine, l'ingéniosité de la bonne dame était prête à se déployer :

— Voyons ! C'est moi qui trouverai ce qu'elle souhaite, notre chérie... Un manteau d'hermine ? Un lévrier russe ? Un ouistiti dressé ?

Secouée par un fou rire où sa nervosité se dé-tendait un peu, Thérèse se leva. Gracieuse, elle s'approcha de ses parents et, les réunissant dans ses bras :

— Ce que je voudrais, murmura-t-elle, c'est un mari...

Elle se blottissait tendrement contre eux. M. Diornis sourit, sa femme se renfrogna :

— Quoi! protesta-t-elle, c'est cela! A peine guérie, tu rêves d'un inconnu?

— Non pas! Vous le connaissez très bien... et moi, depuis que je suis tombée malade, je ne connais que lui. Il a soutenu mon courage. Ce n'est que grâce à lui que j'ai supporté cette épreuve.

Les énigmes n'étaient pas le fort de M<sup>me</sup> Diornis, même quand elles se présentaient aussi peu ardues. Son mari comprit aussitôt :

— Ah! Le lieutenant Fabrèges?

A quoi Thérèse, posant son visage rougissant sur l'épaule paternelle, répondit par cette question qui valait toutes les réponses :

— Père chéri... n'est-ce pas que tu seras heureux de l'avoir pour fils?

Et elle ajouta, à voix basse et la lèvre tremblante :

— Pour moi, il n'est pas de bonheur sans lui...

M. Diornis caressait tendrement les cheveux d'or. Le jeune officier lui plaisait; mais il ne l'avait vu que rarement et avait attaché peu d'importance à cette relation née de l'état de sa fille. Sa mignonne était immobilisée, on avait trouvé des visiteurs capables de la distraire, c'était fort bien. Mais de là à... jamais il ne l'eût pensé.

Une flamme d'anxiété monta dans les yeux de velours brun :

— Cher papa... maman chérie... s'inquiéta Thérèse angoissée, vous ne voulez pas?

Que si, M<sup>me</sup> Diornis voulait bien! Un peu éberluée, car les événements se précipitaient trop à son gré, elle rassura cependant sa fille après que, d'un coup d'œil, elle eût acquis la certitude de l'acquiescement paternel. Alors la jeune fille, rayonnante, établit les étapes de sa victoire :

— Petit père, tu lui écriras qu'il vienne dimanche, n'est-ce pas? Tu lui parleras ce jour-là? C'est promis?

M. Diornis était prêt à accepter ce gendre inattendu dont la qualité d'officier de marine était, à elle seule, une garantie suffisante de sa valeur personnelle. Et, puisque Thérèse le désirait...

— C'est promis, assura-t-il.

Pourtant il suggéra :

— Toutefois, rien ne m'assure de ses sentiments!

Thérèse, redressant les fleurs offertes par Lise et qui exhalaient pour elle leur âme fragile, s'écria :

— Oh! moi, j'en suis certaine!

— Il t'a parlé?

— Jamais, maman, protesta la jeune fille. Ces choses-là n'ont pas besoin d'être dites, on les devine!

M<sup>me</sup> Diornis sourit à son mari. Une bouffée de leur lointaine jeunesse, semblable au parfum de ces mourants lilas, leur remontait au cœur.

Ce soir-là l'Encornet avait fait un dîner de choix : une poignée de moules, un gros crabe et un verre d'eau rougie, le tout suivi de quelques gâteaux secs, signe certain que la demoiselle était de retour. L'âme quiète, ils s'assit sur son toit de sable et s'abîma dans une vague contemplation : le crépuscule appesantissait sur la mer ses voiles mauves et au loin s'allumaient les phares de Cayeux et du Crotoy. Ces perles d'or, scintillant en gouttes claires sur le ciel sombre, faisaient la joie de l'innocent.

Un bruit de pas, soudain, troubla la paix de la côte. D'instinct, l'Encornet se mit sur la défensive. Il n'aimait pas qu'on vint le troubler tandis qu'il rêvait. Tournant la tête, il reconnut l'homme de l'autre jour, celui qui s'était abrité près de lui pendant la grande pluie. A la main, cet étranger tenait une manière d'étoffe d'un si beau rouge que Jean-Loup ne put se dispenser d'esquisser un sourire d'accueil.

— Tiens, mon brave, fit Maurain en tendant le linge rutilant, je t'apporte un cache-nez.

L'Encornet tendit des mains avides où la grosse laine posa son poids douillet.

— C'est... pour... pour lui? bégaya l'innocent, ahuri devant une telle munificence.

— Oui, pour toi. Ça te va?

— Il est heureux, affirma le pauvre être en nouant le molleton autour de son cou.

— Bon. En ce cas, tu vas me rendre un service.

— Il veut bien. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je veux passer cette nuit au Crotoy. Peux-tu me conduire ?

— Il peut, quand la mer va-t-êtr basse... Il connaît tous les chemins, ajouta Jean-Loup en grand mystère. Aussi bien que l'ami de la demoiselle.

Une contraction passa sur le visage de Maurain. Il le poursuivrait donc toujours celui dont il avait résolu de se défaire ? Celui que cette nuit même il voulait rencontrer sur la tangue et qu'avec l'aide de cet inconscient il jetterait hors du passage, dans le sable mouvant qui ne rend pas les malheureux qu'il happe. D'une voix brève, il demanda :

— Quand partons-nous ?

L'Encornet regardait la grève. La lune, montant à l'est, éclairait d'un galon d'argent la laisse de basse mer ; tout à l'heure l'eau serait plus loin, mais il y avait près d'une heure de marche avant d'atteindre la pointe.

— On peut y aller, décréta l'innocent.

Il s'accroupit et commença de délacer ses brodequins.

— Déchaussez-vous, ordonna-t-il. Les souliers, on les porte sur l'épaule, vu qu'il y a de l'eau à passer... Au Hourdel, on prendra une barque pour traverser le canal.

Maurain obéit. Si maître qu'il fût de sa résolution, un frémissement l'agitait en se lançant dans l'aventure meurtrière qu'il avait combinée, terré dans son auberge de Cayeux. La marche dans la nuit fraîche et déjà sombre le calma un peu. A l'échouage de la pointe, l'Encornet le tira par la manche.

— Le caïot, là... le troisième... Y a des rames dedans.

Il sautèrent dans la chétive embarcation. La Somme franchie, ils abandonnèrent sur l'autre berge la barque désormais inutile. Devant eux, la baie s'étendait unie ; la lumière de la lune, en s'y reflétant, la couvrait d'une sorte de glacis couleur d'étain. De-ci de-là, quelques galets auxquels des algues adhéraient encore.

— Attention ! chuchota l'Encornet. Il marchera

devant, et vous derrière... Pas mettre le pied hors de la passe, hein? avancer droit, sans ça...

Une grimace termina la phrase. Puis Jean-Loup remonta le beau cache-nez qui lui chauffait les oreilles et il rit. Maurain, sombre, se représentait l'autre, son rival, attaquant le dangereux passage par l'extrémité opposée. On le rencontrerait avant une demi-heure, et ce serait le moment tragique, la lutte qui devait à tout prix finir en victoire : s'il réussissait à se défaire de l'officier, c'était sans doute le triomphe sur toute la ligne ; mais, s'il était vaincu, il subirait lui-même la mort effroyable qu'il avait réservée à « l'ami de la demoiselle ».

Le temps était venu d'apprendre à l'idiot ce que l'on attendait de lui.

Ce n'était pas sans hésitation que Louis s'était résolu à faire à l'Encornet la proposition à laquelle il s'était décidé. Pour jeter son rival à la tangué ensevelisseuse, un aide était nécessaire. Il ne pouvait trouver mieux que cet arriéré : en admettant même que celui-ci le voulût trahir, son témoignage nébuleux ne serait pas dangereux en justice.

Les deux hommes avançaient avec précaution, l'un derrière l'autre, sur une sorte de chaussée à peine distincte des sables mouvants. Il fallait vraiment être du pays pour marcher avec certitude, comme faisait l'innocent, sur ce chemin noyé de pénombre, relativement ferme sous le talon — et si étroit. Un galet, heurté par le pied de Maurain, s'envola hors du chemin ; promptement il disparut dans la vase. Le Parisien eut un petit frisson. Il posa une main impérieuse sur l'épaule de l'Encornet :

— Eh ! l'ami, tu veux être riche ?

La voix tentatrice sonna, lourde d'inflexions mystérieuses, dans l'immensité où la chanson lointaine de la mer faisait partie du silence. L'homme de la dune se retourna ; du bout de ses lèvres fripées, il répéta :

— Riche ?

Visiblement, le mot n'avait pas de sens pour Jean-Loup. Il entendait ainsi souvent des vocables qui n'éveillaient aucune image en lui. Les

hommes n'étaient-ils pas sots de parler comme ça, pour ne rien dire? L'Encornet se mit à rire. Maurain précisa :

— Tu ne voudrais pas avoir un lit, un vrai lit, avec des couvertures?

Un lit! Autrefois Jean-Loup en avait eu un, quand il habitait la ville avec sa vieille maman... Ce mot-ci remuait des souvenirs dans l'esprit funeux de l'innocent. Il demanda, l'œil brillant :

— Qu'est-ce qu'il faudrait faire?

— Pas grand'chose..., m'aider tout à l'heure?

L'Encornet se gratta la nuque. Il se méfiait de cet homme. Il grogna :

— Qu'est-ce que vous lui direz, tout à l'heure?

Louis se rapprocha ; détachant les mots pour mieux se faire entendre et tenant l'innocent sous son regard dur :

— Écoute... tu sais bien, celui qui vient sur le chemin?

— Ah! oui, fit l'Encornet, une petite lueur dansant en ses yeux pâles, il sait. Robert, qu'on l'appelle.

— Eh! bien, Robert va traverser.

— Il va traverser, répéta l'idiot redevenu placide.

— Il ne faut pas qu'il passe!

— Faut pas?

Soudain l'Encornet fourragea son poil jaune. Il soupira. Tout cela était difficile! Enfin il prononça avec effort :

— Pourquoi ça, qu'il ne faut pas qu'il passe?

— Parce qu'il vient faire du mal à la demoiselle.

C'était l'argument sans réplique, la trouvaille sur laquelle portait tout le plan de Maurain : l'idiot allait réagir, courir en avant, housculer de lui-même ce Robert maudit, le renverser sur la vase mortelle...

Mais non. Jean-Loup s'était arrêté. Sa bouche se fendit, immense. Il dit :

— Ça!...

Puis il éclata de rire. Pour l'innocent, cela valait un long discours. Son rire exprimait l'assurance où il était quant à l'impossibilité du mal

que Robert pourrait faire à Thérèse ; mais Maurain ne sut pas le traduire.

Les accès de gaieté de l'Encornet étaient toujours de courte durée. Sérieux subitement, il s'enquit :

— Comment ça, d'abord, qu'on pourrait l'empêcher de passer ?

L'ingénieur baissa la voix :

— Il suffit qu'il tombe sur la tangué...

— Sur la tangué ?

— Supposons : tu le heurtes, il perd l'équilibre. Nous l'empêchons de remonter sur la chaussée... Il s'enfoncera bientôt, et le sable gardera son secret.

L'Encornet ouvrait des yeux exorbités. Une clarté s'était faite dans sa tête, il sentait le danger et une terreur folle l'envahissait. Il avait peur de tout : de cet étranger, du crime qu'il lui proposait, de la menace mortelle suspendue sur celui qu'aimait Thérèse. Toute sa pensée aussitôt, toute sa volonté se tendirent vers un point : il fallait sauver Robert pour que la demoiselle n'eût pas de chagrin. Seulement, parce qu'il n'était qu'un pauvre Encornet craintif, il ne savait que faire.

— Hé ! jeta Maurain impatienté, tu restes planté comme une borne ! Cela te va-t-il ? J'ai de l'argent !

Louis tapait sur la poche où se trouvait son portefeuille. Mais l'Encornet n'écoutait plus. Il songeait à patron Fabrèges qui ne redoutait rien, fort comme il était, et qui devait attendre son fils dans la petite maison du Hourdel. Averti, le patron saurait bien sauver son Robert !

Jean-Loup se ramassa, voûta le dos, tassa sa tête entre ses épaules et, faisant volte-face, d'un bond s'élança dans l'ombre.

— Holà ! vociféra Maurain, qu'est-ce qui te prend ? Es-tu fou ?

Le silence seul répondit. Un silence à peine troublé par le coup d'aile velouté d'un vanneau en chasse, quelque part ; un silence dominé par la voix lointaine de la mer, tapie là-bas, dans la nuit. La mer ! Maurain la devinait grignotant déjà la baie qu'elle envahirait bientôt...

L'ingénieur frémit. Privé de guide, qu'allait-il devenir dans la nuit, sur cette étroite chaussée bordée de chaque côté par la mort? Suivre l'Encornet? Mais les nuages avaient envahi le ciel, faisant l'ombre singulièrement opaque : la silhouette de l'innocent était absorbée dans les ténèbres. Maurain sentit la peur le gagner. Au diable les machinations tortueuses! Il n'était que temps de revenir sur ses pas, de regagner la côte au plus vite!

Louis fit un demi-tour et tâta le sol d'un pied prudent. C'était bien le même terrain parsemé de flaques, mais assez consistant, qu'il avait parcouru tout à l'heure. Il en trouverait le bout, même dans cette obscurité, en marchant simplement devant soi.

Il marcha. Il marcha avec une relative sécurité d'abord, retrouvant les accidents du sol qu'il avait observés en passant. Puis il se rappela que la piste n'avait pas toujours été droite; derrière son guide, le Parisien avait appuyé... de quel côté, à quel moment? Problème difficile, que la chanson de la mer rendait angoissant.

Elle était hallucinante, cette chanson, pour l'homme perdu dans les sables! Affreusement monotone et terriblement proche. Oui, vraiment la voix grondante était plus forte qu'il y avait une demi-heure... C'est vrai! la mer montait...

Des histoires sinistres assaillirent l'esprit de Maurain. Des récits d'accidents survenus en baie du Mont Saint-Michel ou en baie d'Authie... Pourquoi pas aussi bien en baie de Somme? Maintenant que la vie menacée était non plus celle de Robert, mais la sienne, l'ingénieur estimait que l'enlèvement était un épouvantable supplice, bien fait pour inspirer une insurmontable terreur. Fuir! vite! Devancer la mer!

Fébrile l'ingénieur s'élança d'une allure saccadée. Parvenu à une sorte de borne jalonnant la chaussée, il obliqua, comme il avait vu faire à l'Encornet. Et un blasphème lui échappa : il était tombé dans une sorte de fondrière où la vase, jusqu'aux mollets, lui saisissait les jambes.

L'homme eut un haut-le-corps. Il tenta, pour se dégager, des efforts surhumains. Mais l'élan qu'il

prenait en se débattant le faisait enfoncer plus vite. Quand il se rendit compte de ce résultat mal enregistré tout d'abord par son esprit affolé, le sable atteignait presque ses genoux.

Une sueur froide couvrit tout le corps de Maurain. Il ouvrit la bouche, et toute l'horreur de la mort prochaine s'y engouffra. L'appel qu'il jeta était un hurlement :

— A moi ! Au secours !

Il avait crié à plein gosier, et les sons moururent tout proches sur cette plaine sans écho. Des oiseaux s'évadèrent. Un pluvier attardé jeta son « hi-hieu-huit » moqueur... L'homme qui avait voulu donner la mort et qui la voyait accourir sur lui était entré jusqu'à mi-cuisses dans la vase.

Il essaya de raisonner dans le désarroi qui l'envahissait. En allongeant ses bras, les mains étalées sur le sol fangeux, il retarderait peut-être le moment fatal... Comme ceci !... Et puis, enfin, il passerait bien quelqu'un, n'importe qui... ce Robert traverserait sûrement... Il fallait appeler, crier, se faire entendre !

Maurain gonfla son buste ; aux tempes, ses veines saillirent.

— A l'aide !... à moi !... au secours !... au secours !

Quand il s'arrêtait pour reprendre haleine, l'homme noyé dans le sable jusqu'au ventre entendait s'approcher la mer. Alors, son hurlement reprenait, en notes éperdues que le vent indifférent éparpillait sur les grèves. Les étoiles demeuraient blotties derrière les nuées.

#### IV

Il y a peu d'animation, durant le jour, sur la chaussée où s'aligne le chapelet de maisons basses constituant le Hourdel. A la nuit close, c'est le calme complet. Quand l'Encornet grimpa sur

la cale du petit port où les barques sommeillaient sur un lit de vase, le café de la marine lui-même avait clos sa porte et ses persiennes.

Dans tout le village, une seule lampe veillait, celle du pilote, et celui-ci s'absorbait à la lecture de récentes instructions nautiques. Dans la chambre voisine, Lise était endormie.

Avouons-le, patron Fabrèges n'accordait qu'une attention mitigée à la prose officielle. Son esprit était tendu vers son fils, qui, à cette heure, franchissait un mauvais passage. Sans doute, le danger était à peu près nul pour un familier de la baie ; n'importe ! chaque fois que Robert traversait et que la basse mer était de nuit, le pilote ne respirait à l'aise que lorsque son petit officier l'avait rejoint.

Un pas... à cette heure, serait-ce déjà lui ? Guillaume alla ouvrir la porte ; un geste de déception lui échappa en voyant s'approcher la silhouette malingre de l'Encornet.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda le pilote avec un ton de compassion qu'il employait volontiers en parlant à ce déshérité.

— Il... il vient dire qu'il y a du péril pour... pour le monsieur fils !... bégaya l'innocent qui trouvait ses mots plus difficilement encore dans les circonstances graves.

— Quoi ? s'exclama patron Fabrèges, tu ne veux pas dire qu'il s'est laissé prendre par la marée ?

— C'est... c'est un homme... qui veut le perdre. Même qu'il voulait qu'il aide... Alors il a couru... il est sur le chemin... il peut plus...

— Hé ! là ! gronda patron Fabrèges, tu manques de clarté !

Le pilote haussa les épaules : il était assuré que Robert, son Robert, ne pouvait avoir aucun ennemi. Dès lors, que signifiait cette sottise histoire ? Cependant il demanda :

— Et pourquoi donc qu'on aurait voulu le perdre ?

— Rapport qu'il voudrait faire du mal à la demoiselle, qu'il a dit, l'autre...

Cette fois, pas d'erreur, la cervelle brouillée de l'Encornet mélangeait tout. Cette « demoiselle », Guillaume savait pertinemment que son fils ne lui

voulait aucun mal — peut-être même, hélas! ne lui voulait-il que trop de bien... Tout cela, c'était des boniments éclos dans l'esprit brumeux de l'innocent, comme ces « on-dit » que les vieilles se chuchotent à l'oreille, quand le jour est brun, après l'Angelus. Il n'y avait pas à en tenir compte.

En proie à une vive agitation, l'Encornet regardait avec angoisse le vieux pilote. Celui-ci lui frappa doucement sur l'épaule :

— Allons! t'es un bon gars! Gagne ton trou, mon fi, et sois tranquille!

— Vous... vous allez voir? insista, l'innocent. Parce que la demoiselle, faut pas qu'elle aurait de la peine.

— As pas peur, je te dis. Bonsoir, mon petit. Va dormir.

Maître Guillaume suivit des yeux Jean-Loup qui s'en allait vers les dunes, traînant la patte, et fort las tout à coup. Mais le sentiment de l'œuvre de salut menée à bien donnait des forces à l'Encornet : grâce à lui l'amî de la demoiselle serait sauvé, grâce à lui, la demoiselle ne pleurerait pas.

Cependant, Robert, enveloppé dans son caban d'ordonnance, s'était engagé sur la baie, en face du Crotoy. Connaissant par cœur cette vaste plaine de sable et de vase qui avait vu ses premiers ébats de moussaillon, il allait d'un bon pas. La chanson de la mer se faisait entendre sur la droite, insistante, grondeuse : mieux valait ne pas s'attarder.

D'ailleurs, l'idée du danger possible ne préoccupait pas le jeune officier. Toute sa pensée allait vers Thérèse. Il ne la reverrait jamais, jamais plus il n'irait à La Brise. Il laisserait cette amie chère poursuivre sa destinée selon les desseins de la Providence, sans la troubler de sa présence — sans s'infliger à lui le supplice inutile de voir s'épanouir magnifiquement, en attendant l'inconnu qui la cueillerait un jour, la fleur exquise dont la fragilité l'avait conquis. Et, dès qu'il pourrait, il quitterait, pour longtemps cette fois, ce pays où, ayant été heureux, il ne récolterait plus que tristesse.

Un bruit insolite tira soudain Fabrèges de ses

pensées. Il s'arrêta, tendit l'oreille. Était-ce le vent qui gémissait au loin? Non, la nuit était calme, la brise rôdait sans colère. Alors, la mer?... Non plus : sa chanson puissante s'approchait à l'ouest, régulière, sans à-coups. Ces sons, qui traînaient sur les grèves, ces accents qui s'élevaient pour mourir et renaissaient dans un sursaut d'horreur, c'était l'appel angoissé d'un enlisé. Un rive-  
rain de la baie ne s'y pouvait tromper.

Robert s'orienta, prêt à l'impossible pour sauver cet inconnu du péril que la marée montante aggravait de minute en minute. Les cris retentissaient sur la gauche, à quelques centaines de mètres ; le vent les apportait. L'homme s'était trompé, il avait pris une passe très dangereuse, utilisée seulement par ceux qui ont une pratique quotidienne de la baie... Le sauvetage serait difficile. L'obscurité le rendrait plus laborieux encore, et Robert pensa avec dépit qu'il n'avait même pas sa lampe de poche!

— Courage, l'ami! j'arrive!

La voix jeune de l'enseigne courut dans l'espace. Le malheureux, là-bas, dut la percevoir, car ses appels, un moment, cessèrent. Bientôt, ils reprirent, guidant Robert, qui s'avancait aussi vite qu'il lui était possible, choisissant les galets échoués sur la vase pour y poser le pied. Il risquait sa vie et ne l'ignorait pas ; cependant, tendu vers sa tâche de salut, il prenait confiance dans le résultat de sa généreuse entreprise. Et, tout à coup, il s'arrêta.

Par une déchirure entre les nuages, la lune, un instant, montrait sa face blême et inondait la baie de sa lumière. Les lignes de la tangue apparaurent, fuyant de part et d'autre, jusqu'au bourrelet noir des côtes. Et, de la nuit, surgissait une barre écumeuse, menaçante, avançant avec célérité.

— La marée! murmura Robert. Déjà! Mais alors...

Un calcul rapide, désespéré... il avait juste le temps de gagner Le Hourdel avant l'arrivée du flot. S'il s'obstinait à chercher ce malheureux qu'il n'était pas sûr de découvrir dans l'ombre, de nouveau plaquée sur le sol, et que, l'eût-il trou-

vé, il était moins certain encore de dégager, il faudrait inscrire deux victimes au lieu d'une au passif de la baie.

La rumeur de la mer se précisait. Les cris s'étaient tus... Robert soupira et se hâta de rejoindre la passe. Du fond de l'horizon, les vagues accouraient, argentées, bruissantes, sans pitié. Déjà, des deux côtés du chemin, l'eau s'infiltrait sournoise ; Robert prit sa course vers le rivage. Quand il entra chez son père, il était hors d'haleine : le flot le poursuivait et soulevait déjà, en se jouant, les barques à l'échouage. La grande voix des eaux emplissait l'espace.

— Ah te voilà donc ! s'écria patron Guillaume. J'étais en peine de toi, mon petit.

— Il y a un enlèvement dans la baie, père. Je n'ai pas pu le sauver...

En quelques phrases brèves, Robert conta le drame dont il avait été l'impuissant témoin. Le pilote hocha la tête :

— Dieu ait ce malheureux en sa garde ! Ça n'est point le premier crime qu'elle fait, la gueuse, et ce ne sera pas le dernier.

Guillaume posa lourdement son poing sur la table. Penser qu'il y avait près de lui une victime de la mer et qu'il ne pouvait rien pour la secourir ! Il lui était pénible d'admettre cela.

S'arrachant avec effort à cette tristesse, il continua :

— Tiens, mon garçon, il est arrivé une lettre pour toi !

Sur le buffet, l'enveloppe avait été posée bien en vue, par Lise.

— C'est de Cayeux, remarqua le père, et elle est arrivée hier.

De Cayeux ! Robert, hâtivement, jeta les yeux sur l'enveloppe. Rien n'existait plus pour lui en dehors de l'espérance puérile que, peut-être, Thérèse lui avait adressé quelques mots. Mais non, c'était une écriture inconnue qui zébrait le papier. Quel intérêt, dès lors, pouvait présenter ce pli ? D'un doigt négligent, l'enseigne le décacheta cependant.

Et, tout à coup, une vive émotion se peignit sur les traits du jeune homme ; son père s'inquiéta :

— Tu n'as pas une mauvaise nouvelle, au moins, Robert ?

— N...on ; mais c'est bien singulier : M. Diornis me prie d'aller le voir demain.

— M. Diornis ?

— Oui, tu sais, le père de la jeune fille que voit Lise... cette famille, à Nouveau-Brigthon...

— La malade, je vois.

Le pêcheur s'était rembruni. Avec agitation, Robert expliqua :

— Elle est guérie!... elle marche, sa maladie n'est plus qu'un mauvais souvenir. Ah! comme elle mérite d'être heureuse! La vie lui doit cette compensation.

La voix rauque d'émotion contenue, il ajouta encore :

— J'ai décidé de ne plus me présenter chez ses parents.

Patron Fabrèges posa sa main sur l'épaule de son fils — une main loyale et solide qui toujours avait tenu la barre droite, aux tournants de la vie. Il plongea son regard au fond des prunelles du jeune officier et n'y trouva rien qui ne fût franc et clair, comme l'épée que la France lui avait mise au côté. Satisfait, le pilote déclara :

— Fils, tu as bien pensé. Mais sans doute on a besoin de toi, puisque le père t'appelle. Vas-y. Jamais un Fabrèges ne refuse de donner l'aide qu'on lui demande.

## V

Plus troublé qu'il ne l'avait jamais été, fût-ce lors de sa première présentation à un amiral, le lieutenant Fabrèges arrivait à La Brise. Des souvenirs l'assiégeaient, troupe obsédante et charmante. Jadis, lorsqu'il accompagnait Lise, l'éclair de la petite glace venait au-devant d'eux sur la route, un sourire ami s'y inscrivait. Aujourd'hui,

pour fêter le visiteur, nul visage cordial ne fleurissait la façade de la villa. Et la terrasse elle-même, la terrasse accueillante, avait disparu.

Le jeune officier fut introduit dans une pièce d'aspect sévère, le bureau de M. Diornis. L'industriel vint à lui, la main tendue :

— Je vous remercie, Monsieur, d'avoir répondu si vite à mon appel.

— C'était le moindre de mes devoirs, Monsieur, et en même temps un très grand plaisir.

La réponse plut au père de Thérèse. Avec plus d'attention qu'en leurs brèves rencontres précédentes, il regardait l'enseigne. Ce garçon était sympathique, modeste sans excès, à son aise sans désinvolture et portant avec une discrète élégance son uniforme d'officier, celui, après tout, d'un des premiers corps du pays. Thérèse avait eu bon goût.

Campé dans son fauteuil, M. Diornis, les coudes sur son bureau, le regard presque affectueux déjà, commença :

— Cher Monsieur, vous allez être surpris, sans doute, quand vous saurez que j'attends beaucoup de vous.

— Je serai surtout heureux de vous être agréable si je puis.

— Bon... Voici donc le sujet de mes préoccupations : vous avez su que ma fille Thérèse est complètement rétablie ?

— J'ai eu l'honneur de saluer M<sup>lle</sup> Thérèse lors de son retour à Brighton. C'est avec joie que j'ai constaté son parfait état de santé.

La jeune voix vibrat d'un émoi que l'officier s'appliquait vainement à contenir. Le ton paternel, M. Diornis poursuivit.

— C'est un heureux résultat. Nous sommes ravis, mais pas encore satisfaits. Personnellement, je souhaiterais mieux.

Robert eut un regard interrogateur. Avec un sourire, l'homme d'affaires continua :

— Nous voudrions, M<sup>me</sup> Diornis et moi — voyez si nous sommes ambitieux ! — assurer le bonheur de notre enfant. Or, nos efforts se sont révélés insuffisants. Je suis prêt à vous passer la main, pensant que vous réussirez mieux que nous.

Ces paroles!... L'enseigne, tout d'abord, leur chercha vainement un sens. Le tumulte de son cœur, qui battait éperdument dans sa poitrine, l'empêchait de réunir ses idées. Il fut sur le point de laisser échapper la félicité qui s'offrait. Cependant le silence ne pouvait se prolonger, Robert se ressaisit :

— Monsieur, cette confiance qui m'honore et m'éblouit, ai-je vraiment ce bonheur que vous la placiez en moi?

Le regard droit, la tête haute, il reprenait pied en parlant sous le regard bienveillant de M. Diornis. Celui-ci encouragea avec sympathie :

— Pourquoi non? Votre caractère, votre carrière vous égalent à ma fille; n'importe quel père serait heureux de vous confier l'avenir de son enfant.

Il était bien vrai que l'enseigne se sentait capable de rendre heureuse son aimée. Cependant un scrupule cruel le retenait :

— Vos paroles m'apportent une immense joie, Monsieur, et j'en suis fier. Mais vous ne m'estimeriez pas, si j'oubliais que mon père est un brave homme de pilote...

— Justement! s'écria M. Diornis avec rondeur, votre père est un homme brave et un honnête homme, je le sais. J'irai ces jours-ci lui serrer la main et lui parler de nos projets, si toutefois nous tombons d'accord aujourd'hui.

Robert croyait vivre un rêve. Se pouvait-il que vint à lui, réalisé, l'espoir divin conçu dans l'ivresse de son cœur? Il avait lutté, cherchant à le détruire de ses propres mains, et, maintenant, il comprenait que sa vie même en dépendait. Un doute demeurait en lui, si pénible qu'il le fallait éclaircir au plus tôt :

— De toute mon âme, Monsieur, je vous remercie pour le don merveilleux que vous me faites, mais... pensez-vous que M<sup>lle</sup> Thérèse consente à accepter mon dévouement?

— Nous allons le lui demander. Venez avec moi.

Tous deux passèrent dans le salon voisin. La chanson de la mer l'emplissait, ce dont le marin eût tiré un encouragement, s'il avait été capable d'entendre quoi que ce fût. Mais il n'avait d'yeux,

il n'avait de pensée que pour Thérèse, assise près de la fenêtre et qui songeait.

Entendant la porte s'ouvrir, la jeune fille se tourna, un peu pâle, vers ceux qui entraient.

— Ma chérie, dit M. Diornis, voici quelqu'un qui veut te parler.

Parler! Est-il des mots pour servir les âmes en de pareils moments? L'éloquence la plus émouvante ne prend-elle pas alors la voix du silence?

Robert contemplant son amie; souriante, elle lui fit signe d'approcher, tandis qu'elle-même ébauchait seulement un pas, par une coquetterie innocente, et de crainte que son émoi ne la fit boiter. Tendant vers lui ses mains ouvertes :

— Ami, reprocha-t-elle tendrement, pourquoi m'avez-vous fuie si vite?

Et lui, l'accent bas et ardent :

— J'avais peur de rêver trop... d'une joie trop belle...

Ils n'en dirent pas plus. Elle s'était blottie, heureuse, aux bras de celui que la Providence avait mené vers elle par le mystérieux chemin de l'épreuve.

... Là-haut, parmi les pins couronnant la dune, l'Encornet, d'un œil avide, fouillait le salon de La Brise : la demoiselle et l'officier étaient d'accord, c'était bien. Dans son esprit fuligineux, la pensée vague d'avoir servi le bonheur de la demoiselle s'implantait lentement. Les récents événements tournoyaient devant ses yeux, se mêlant, s'enchevêtrant. Il y avait eu sa part : peut-être, sans lui, le bel officier ne serait-il pas là...

Avec allégresse, l'Encornet dévala vers la grève, en lançant aux échos des cris tumultueux.

## CINQUIÈME PARTIE

## I

Avec une joie sans bornes, Thérèse vit peu de jours plus tard se clore derrière elle la grille de La Brise.

Palpitante d'une allégresse qui lui paraissait emplir son être entier d'une inégalable félicité, elle avait, l'autre semaine, repris possession de Nouveau-Brigton. Et, soudainement, elle se trouvait assaillie aujourd'hui par un bonheur beaucoup plus grand que celui dont elle avait rêvé.

Elle était guérie à ce point, naguère inespéré, d'avoir pu se fiancer ! comprend-on bien, lorsque l'on a toujours été valide, le bonheur infini qui dort dans ces mots si simples : être guérie, marcher, vivre, en un mot, vivre comme tout le monde, en goûtant, frémissante d'espoirs et de désirs, à la coupe commune de l'humaine destinée ?

Oui, certes, elle avait aimé la grande villa couverte sur la majesté murmurante de la mer, elle la chérissait toujours. Cependant, elle s'en éloignait ravie : ne fallait-il pas activer à Paris les préparatifs du jour qui l'unirait à Robert ? Et tout était bien, tout était le mieux du monde, puisque Robert l'accompagnait.

Le jeune officier avait demandé une permission : il importait d'orienter au Ministère, par de savants travaux d'approche, l'affectation qui lui permet-

trait d'emmener sa chérie aux magiques pays du bout du monde.

— J'ambitionne de vous faire connaître toutes les féeries ! disait-il à Thérèse éblouie. Les Antilles posées comme des corbeilles verdoyantes sur la mer bleue, où rôdent des parfums et de l'amour ; et l'Indochine, avec sa civilisation millénaire et mystérieuse ; et les puissantes forêts des Niaoulis oalédoniens...

Le marin parlait d'une voix ardente où vibrait une extase. Elle riait, d'un rire frais comme sa jeunesse, et s'épanouissait au bord de la vie qui lui promettait de si précieux dédommagements.

— Que de merveilles !

— C'est un univers inconnu que je vous ouvrirai, et nous y marcherons cœur à cœur, l'un à l'autre appuyés..., car nous ne nous quitterons jamais plus, n'est-il pas vrai, mon aimée ?

Et elle, en écho, craintive encore un peu devant le bonheur qui s'offrait, mais résolue à n'en pas laisser échapper l'enivrant mirage, répondait avec ferveur :

— Jamais plus...

Dans la grand'ville, ils se virent chaque jour. Robert donnait à sa fiancée tout le temps que ne lui prenaient pas ses visites officielles, ou les camarades retrouvés rue Royale, et qui le fêtaient à l'envi. Ces jeunes hommes qu'un hasard groupait aux rives de la Seine, évoquaient avec gaieté leurs souvenirs d'école ou de croisières, et resserraient de fraternelles amitiés, avant que d'essaimer à nouveau, aux quatre coins de la planète.

Dès que l'abréges eut glissé au doigt de Thérèse l'anneau des promesses, les jeunes gens se trouvèrent pris dans le tourbillon d'activité qui est le lot des fiancés. Courses, démarches, visites, réceptions, occupèrent sans répit leurs journées devenues trop courtes. M<sup>me</sup> Diornis les accompagnait, rayonnante, toute à une jubilation sans nuage : Robert parfait, Thérèse rétablie, cette horrible maladie n'était plus qu'un souvenir s'estompant chaque jour. Il ne restait plus qu'à marcher allègrement dans une voie désormais sans ornières.

Aux yeux de Thérèse, les choses apparaissaient beaucoup moins simples. Sortir d'une convales-

cence choyée, et prendre brusquement le personnage très actif d'une fiancée, c'est là de quoi susciter un dépaysement soudain et total. Thérèse fut dépaysée. Disparu le monde de la maladie, où la jeune infirme s'était si doucement adaptée! Un autre s'ouvrait, plus normal sans doute, plus fatigant à coup sûr.

Il fallut, dans le choix du pied-à-terre que le jeune ménage conserverait à Paris, dans le tri des bibelots et la recherche des meubles destinés à parer ce home, il fallut multiplier les pas et les démarches. Et quand, pour délasser sa fille de tant de courses, M<sup>me</sup> Diornis amenait avec fierté les fiancés dans un salon où chacun leur faisait fête, c'était pour la jeune fille une fatigue encore.

En huit jours, l'ex-malade gravit plus de marches qu'elle n'en avait monté depuis les quatre mois qu'elle avait quitté son lit. De surcroît, l'auto demanda une révision sérieuse, les taxis y suppléèrent d'une manière insuffisante. Thérèse, près de sa mère qui ne s'en apercevait pas, sentait monter en soi une lassitude imprécise, qu'elle ne s'avoua pas tout d'abord.

A cette sensation nouvelle, dont deux années de maladie l'avaient déshabituée, la jeune fille donna son nom pour la première fois, une quinzaine après sa rentrée à Paris.

Chaque soir, Fabrèges avait son couvert mis avenue Marceau. Il usait avec joie de cette faveur, quittait sa fiancée vers dix heures, et promenait un peu son allégresse par les rues avant de réintégrer son hôtel. Pour un amoureux en parfaite santé, c'était une heure de couvre-feu plus que raisonnable et que Robert jugeait même prématurée; pour une convalescente, c'était un extra qui bientôt tourna à l'excès.

Un soir, après le départ de Robert, M<sup>me</sup> Diornis, triomphante, ouvrit la porte du petit salon où Thérèse se reposait sur une bergère.

— Regarde, chérie! Krieger a dessiné ces modèles que nous avons demandés pour ton boudoir. Ils sont arrivés au dernier courrier. Nous allons choisir tout de suite.

La jeune fille tourna vers sa mère un regard cifaré :

— Oh! maman! pas à cette heure!

— Mais si! j'enverrai un coup de téléphone dès demain matin, nous gagnerons presque une journée. Viens voir.

Sur le guéridon de Boule, des croquis s'éparpillaient. Thérèse se leva avec effort :

— Maman... je t'en prie! fais-moi grâce pour aujourd'hui!

— Quelle est cette lubie?

— Je suis si fatiguée!

La voix timide sombra dans un soupir. M<sup>me</sup> Dioris, regardant sa fille ébaucher un pauvre scurire, morigéna :

— Vas-tu t'écouter ainsi? Tu en verras bien d'autres quand tu seras mariée!

— Peut-être...

— C'est sûr!

La bonne dame lança ce pronostic avec une tranquille assurance où se fortifiait sa réprobation. Quand on est guérie, on est guérie! Et l'on ne s'attarde pas à des alanguissements qui ne sont plus de saison. Cependant, comme Thérèse montrait un visage attristé, sa mère n'insista pas davantage. Elle ramassa ses modèles et opéra une retraite majestueuse, après une parole d'encouragement :

— Va te coucher, mignonne. Dors bien... Demain, il n'y paraîtra plus.

Bien dormir! Comment l'aurait-elle pu, la petite fiancée lasse qui, sur son oreiller de dentelle, se répétait avec un tourment croissant, et qui tournait à l'angoisse, l'exact et rude avertissement :

— Quand tu seras mariée, tu en verras bien d'autres...

Pour celui que préoccupe sa santé, la personnalité du médecin revêt un prestige, excessif, peut-être, touchant, à coup sûr. L'ex-malade, se craignant futur malade, espère que d'un seul regard cet homme extraordinaire, ce demi-Dieu, saura discerner son mal présent, et l'en délivrer.

Voilà pourquoi le lendemain, Thérèse, lourde d'inquiétudes mal définies encore et déjà cruelles, dit à mère d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre léger :

— Dis-moi, maman : Robert est pris, toute la journée au Ministère... Si nous allions annoncer mon mariage au docteur Mériel?

M<sup>me</sup> Diornis eut un cri :

— Oh! comment n'y avons-nous pas pensé? Certainement, nous irons cet après midi. Nous sommes impardonnables d'avoir tant tardé!

Si ce manquement à la politesse préoccupa la femme de l'industriel dans les heures qui suivirent, c'était un bien autre souci qui assombrissait le visage de Thérèse quand elle pénétra dans le salon du chirurgien. Désireuse d'échapper à sa préoccupation; la jeune fille, à l'ombre de ses longs cils, promena un regard distrait sur cette assemblée d'infirmités. Elle avait été semblable à eux... Comme elle en était proche encore! Tout à coup, un sourire illumina ses traits, elle marcha vers une fillette sur qui elle se pencha affectueusement :

— Pierrette!

La petite malade leva une figure mince et pâlie. Elle reconnut la demoiselle qu'elle avait rencontrée le dernier hiver à Saint-Rémy, dans le bourg doré blotti au pied des Alpes; une commune peine à se mouvoir, la découverte que le même docteur les soignait, à Paris, avaient rapproché la jeune paralytique à l'aube de sa guérison et la petite coxalgique clopinante.

La fillette s'écria, de cette voix retenue, comme alourdie par la tristesse et la douleur ambiantes, qu'ont les malades dans les antichambres médicales :

— M<sup>lle</sup> Thérèse! Quel bonheur!

— Comment vas-tu?

Un soupir souleva les frêles épaules :

— Bien doucement!

— Tu avais si bonne mine, à Saint-Rémy!

Une femme de mise simple, qui accompagnait l'enfant, intervint :

— Je crois qu'il lui faudrait la mer; mais tout est si difficile! Nous avons fait un gros effort pour l'envoyer l'hiver dans le midi. A présent...

Thérèse embrassa la petite, et regagna tristement sa place. Oui, tout était difficile, dans tous les ordres, et pour d'autres plus que pour elle, que les passants pouvaient envier, lorsqu'ils l'aperce-

vaient au fond de sa puissante voiture. Cependant, à elle-même, que réservait l'avenir ?

Une telle préoccupation n'effleurait pas M<sup>me</sup> Diornis, lorsqu'un peu plus tard, dans le cabinet du chirurgien, elle annonça l'heureuse nouvelle :

— Docteur, lança-t-elle gaiement, nous venons vous apprendre le mariage de cette enfant que vous avez si bien soignée.

Le docteur Mériel, le visage adouci d'un amical sourire, retint un instant dans sa main les doigts de Thérèse :

— Ah ! fit-il, vous vous mariez ? J'en suis content, mon enfant, rien ne saurait mieux prouver que vous vous sentez tout à fait bien.

— Ma santé est bonne, docteur, en effet.

Il y avait, dans l'accent de la jeune fille, une ombre de réticence qui n'échappa point au médecin. Il complimenta avec prudence :

— Mes félicitations... et mes vœux de bonheur !

— Elle sera si heureuse, docteur !

— Rien ne s'oppose médicalement à son mariage, Madame ; mais des ménagements seront longtemps nécessaires... Qui épouse-t-elle ?

M<sup>me</sup> Diornis répondit, triomphante :

— Un enseigne de vaisseau, le lieutenant Robert Fabrèges... Il est charmant !

Qu'il fût charmant, le docteur Mériel n'en doutait pas ; cependant son visage s'assombrit légèrement :

— Ah ! un officier de marine ? Belle carrière... Evidemment il ne saurait être question pour vous, Mademoiselle, de vivre aux colonies.

Une surprise, vite muée en inquiétude, mordit Thérèse : c'était le premier obstacle net qu'elle voyait se dresser entre elle et le bonheur. Elle balbutia, dans un sursaut de sa jeunesse tendue vers son rêve prêt à fuir :

— Oh ! docteur... pourquoi ?

— Cela tombe sous le sens : voyage pénible, climat débilitant... cela n'est pas pour vous... Mais on peut être heureuse sans quitter la métropole !

Lourds, froids, les mots meurtrissaient l'espoir de Thérèse. Elle avait adopté avec un tel enthousiasme le projet d'accompagner Robert aux pays prestigieux où leur amour s'épanouirait dans un

décor de féerie! elle s'était tant réjouie! Et voici que tout croulait, tout sombrait comme si elle devait être une éternelle malade, astreinte à des précautions lassantes, à des ménagements ingrats!

Dans un songe, elle entendit sa mère s'écrier sur le ton de la satisfaction la plus profonde :

— Quel bonheur! Elle restera en France pendant les campagnes de son mari! Je n'en serai pas séparée et je la dorloterai si bien!

— Pour commencer, reprit doucement le praticien, qui regardait avec attention le visage aminci de Thérèse, cette enfant est fatiguée.

La jeune fille n'avait pas le courage de protester, mais sa mère n'hésita pas :

— Par exemple, docteur! Mais elle ne fait rien!

— Elle en fait trop sans aucun doute, Madame, répondit le médecin de cet accent qui courbe devant lui toutes les volontés et fait fuir la maladie.

Et il ajouta, s'adressant à Thérèse :

— Avant le mariage, j'aimerais que vous alliez vous reposer quelque temps à la mer; elle vous a bien réussi, déjà...

La jeune fille incline la tête : que lui importe? La déception qu'elle vient de subir l'emplit d'une immense tristesse devant laquelle tout, en ce moment, lui semble indifférent.

M<sup>me</sup> Diornis prend congé. En lui serrant la main, le docteur conseille :

— Soignez-la bien, Madame. Une jeune femme doit pouvoir supporter sans risque l'épreuve de la maternité!

Mais la bonne dame rit :

— Soyez tranquille, docteur. Nous allons, puisque vous le conseillez, passer un mois à La Brise... un bon mois! au retour, elle viendra vous montrer sa belle mine.

— C'est très bien, Madame.

Un sourire, un salut... les visiteuses sont sorties. Qu'est-ce donc que Thérèse laisse dans le cabinet où les appareils de moulage dressent leurs bâtis ripolinés? Hélas! Ce qu'elle a perdu ici, c'est un peu de sa joie de vivre et beaucoup de son espérance.

## II

Le même soir, la jeune fille, soucieuse, attendait son fiancé dans la salon de l'avenue Marceau. Les paroles du docteur correspondaient trop bien à la lassitude imprécise que, de jour en jour, elle sentait s'abattre plus pesante sur ses épaules, pour qu'elle ne leur accordât pas toute leur importance.

Quand Robert entra, les deux mains tendues vers son aimée, il s'écria joyeusement :

— Bonnes nouvelles ! J'ai vu le Ministre : j'aurai l'embarquement que nous souhaitons !

Une inquiétude indicible envahit Thérèse. Et ce fut d'une voix angoissée qu'elle répondit :

— L'embarquement !... Oh ! Robert !

Étonné, le jeune enseigne demanda :

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? N'en avions-nous pas parlé ?

Dans le cœur de Thérèse, le désarroi montait :

— Robert, ... mon ami très cher... je vais vous faire de la peine... Pardonnez-moi !

— De la peine, vous, ma Thérèse ? Mais non, c'est impossible !

Déjà, le sourire du jeune homme était contraint. Thérèse sentit la nécessité de s'expliquer au plus vite. Elle jeta, comme on se débarrasse d'un fardeau trop pesant :

— Suis-je bien la femme qu'il vous faut, mon ami ?

Fabréges frémit. Ainsi tremble un chêne où le bûcheron porte la hache. Ce qu'elle disait là, c'était tellement inattendu ! c'était fou ! D'un élan de volonté, il se ressaisit. Même, il essaya de badiner :

— Celui qui se permettrait d'en douter aurait affaire à moi !

Sous l'enjouement factice, la protestation sonnait clair. Comme il l'aimait ! Un moment, Thé-

rèse fut tentée de différer l'explication cruelle. L'hésitation fut courte ; elle ferma les yeux pour rassembler son courage, puis :

— Savez-vous que nous nous sommes rendues aujourd'hui chez le docteur Mériel? Il ignorait encore mon mariage... Nous le lui avons annoncé.

— Ce n'est pas lui, je suppose, qui se permet...

— Non certes... Robert, ne soyez pas fâché! Il me conseille seulement de prendre un peu de repos à La Brise, avant le grand jour.

— Ah! fit le jeune officier soudain rasséréiné, cela tombe à merveille! Une vraie chance!

Cette allégresse détendit les nerfs de Thérèse. Robert était content! Presque gaiement, elle s'informa :

— Cela vous plaît ainsi?

— Eh oui! Ma permission se termine et j'étais si désolé de partir en vous laissant ici!

Ils échangèrent un regard où brûlait leur amour ; Robert continua :

— A La Brise, je pourrai vous voir chaque jour : Le Crotoy n'est pas si loin!... Et c'est pour cela, chérie, que vous craignez de n'être pas?... Quel enfantillage! Je me refuse même à le répéter!

Elle jouit un instant encore de la douceur d'être chérie, puis elle parla :

— Il y a plus grave... Le docteur me déconseille le séjour aux colonies. Mon cœur saigne à vous le dire...

Le jeune homme pâlit. Devait-il donc s'effondrer son rêve cher, d'emmener jalousement, tendrement, loin de tout ce qui pouvait leur rappeler à tous deux un douloureux passé trop récent, la jeune femme qui serait tout pour lui, comme il serait tout pour elle?

Cependant il n'hésita pas : refoulant le goût de l'aventure qui avait amené son adolescence à l'Ecole Navale et qu'il croyait ancré dans son être au point de lui constituer une seconde nature, il posa un baiser fervent sur la petite main où lui-saisait le saphir des fiançailles :

— N'est-ce que cela, mon amour? J'aurai des postes en France, rien n'est plus facile, par le jeu des permutations. Et notre vie sera, tout aussi bien à Toulon qu'en Indochine, le poème de ten-

dresse et de bonheur que je veux tisser pour vous, jour après jour.

Elle le regardait avidement, heureuse de l'élan avec lequel il renonçait pour elle à ce qu'avant de la connaître il avait par-dessus tout souhaité. Cette tendresse la bouleversait délicieusement ; cependant elle ne pouvait accepter ce sacrifice sans protester. Elle objecta :

— Mais votre carrière, votre vie... que seront-elles ?

— Ma carrière se fera aussi bien ! A trop naviguer, on se laisse parfois oublier, rue Royale. Quant à ma vie, Thérèse, c'est autour de vous qu'elle gravite, vous seule comptez pour moi !

Il se faisait pressant. Persuadé, il se voulait persuasif. Il attira sur son épaule, avec un tendre respect, la tête blonde qui s'abandonnait. Songeuse, pas tout à fait convaincue, la fiancée écoutait avec gratitude, et sur ses lèvres flotta, pour s'unir aux paroles de Robert, le divin cantique d'amour.

Quand, un peu plus tard, l'enseigne prit congé, des pensées contradictoires se heurtaient derrière son front fiévreux. Il marchait à longs pas, effrayé par ces obstacles inattendus menaçant son bonheur.

Il ne s'inquiétait pas de la santé de Thérèse, le repos réclamé par le docteur ne le préoccupait en rien. Sa fiancée revenant au Hourdel, tout serait pour le mieux : il pourrait la tenir au courant des échos qui lui parviendraient quant à son affectation après le stage du Crotoy, et elle reprendrait rapidement sa bonne mine.

Mais quel regret que les colonies fussent interdites ! Évidemment, après une maladie comme celle qui, près de deux années, avait retenu Thérèse, il était nécessaire de multiplier les précautions. Robert, s'étonnant de n'y avoir pas pensé, se promettait d'y veiller.

Ce qui l'affectait davantage, c'était de penser que Thérèse eût pu croire, fût-ce une minute, fût-ce une seconde, qu'elle constituerait une entrave à la vie de son fiancé. De là à..., à lui rendre sa parole, chose horrible que Robert se refusait à envisager, il n'y avait qu'un pas.

Heureusement, ce pas n'avait pas été franchi. Il ne le serait jamais. Quelle chose pourrait séparer

ceux qui s'aiment comme eux? Sûr du cœur de Thérèse comme du sien, Robert portait sur l'avenir un regard raffermi. Sa chérie avait besoin de ménagements? Ce serait une raison nouvelle de la choyer : c'est d'attentions multiples que se nourrit l'amour.

Le pas léger, le cœur à l'aise, Fabrèges arrivait à son hôtel. Thérèse, dans sa chambre rose, luttait avec des pensées qui maintenaient le sommeil loin de ses paupières lassées. Elle ne pouvait supporter l'idée de perdre Robert, ni la pensée de lui causer quelque peine. Et cependant, âme vibrante assujettie à un corps débile, elle était sans force pour défendre son bonheur. Une appréhension indéfinissable pesait sur elle ; d'un mot, elle avait peur de l'avenir.

Le temps qu'il n'employait pas à chasser les crabes, sur la grève découverte par le jusant, l'Encornet le passait dans sa casemate, ramassé sur lui-même, tel un sanglier dans sa bauge, les mâchoires contractées par l'effort du problème qu'il retournait sans répit en sa cervelle fumeuse : la demoiselle était repartie. Pourquoi? L'autre année, elle était restée sur la côte beaucoup de lunes, deux... quatre... Basée sur le nombre de ses doigts, l'arithmétique de Jean-Loup n'allait guère plus loin.

Mais cette année-ci...

Cette année ci, il avait eu quelques bonnes journées où il s'était roulé sur le sable tiède en ronronnant de plaisir parce que la demoiselle était là, toute gentille ainsi qu'avant, et marchant comme une personne naturelle.

Puis était venue la nuit, la terrible nuit dont l'innocent ne gardait qu'un souvenir obscur, le drame s'étant déroulé au-dessus de la sphère étroite où évoluaient ses idées, la nuit troublante à l'issue de laquelle, farouche et grognant sa crainte, il avait enroulé autour d'un galet, puis jeté à la mer aussi loin que le permettait la force de son bras, le cache-nez tout neuf donné par l'autre, et qui lui faisait horreur...

Finis, tout cela! la demoiselle revenait!

Et l'Encornet, tout soudain, n'eut plus de pensée

que pour aller voir la demoiselle. Il enfonça jusqu'aux oreilles sa casquette verdie, pour se présenter plus poliment, empoigna dans sa réserve un tourteau presque frais, tout comme un chien apporte un os pour faire galanterie, et galopa jusqu'à La Brise, par le sentier de la dune où ses pas inégaux creusaient dans le sable des sillons tortueux. Il arriva pour voir Thérèse pensive, appuyée au balcon et regardant la mer.

Elle tourna lentement la tête, lui sourit, et ce sourire était proprement, pour le pauvre hère, une caresse du paradis :

— Ah ! te voilà, l'Encornet !

Tout d'abord il ne put répondre, tendant son pauvre présent avec des mots entrecoupés et frottant sa tête bossuée contre la jupe de flanelle blanche. Enfin il se redressa, soupira fortement et prononça :

— Il a du grand bonheur... du grand bonheur !... Vous ne partirez plus, demoiselle ?

Et la fiancée opulente qui devait se marier le 20 juillet prochain sous les lambris aristocratiques de Saint-Pierre-de-Chaillot, répondit à voix basse, en penchant le front vers ce rebut d'humanité :

— Je ne sais pas...

Ne sachant plus ce qu'elle pouvait ni devait faire, Thérèse voyait croître son tourment. Tout d'abord, la joie de revoir Lise, accourue à La Brise en grande sœur très tendre, et le coup de fouet de l'air salin, firent un bien réel à la jeune fille. Son buste se redressa plus fier, elle secoua de ses épaules le lourd fardeau qui l'accablait. Et puis, l'indicible fatigue reparut.

Robert venait chaque après-midi avec un bonheur sans cesse renouvelé. Après une courte promenade sur la plage, les fiancés s'asseyaient devant la nappe ondoyante de la mer et laissaient leurs cœurs s'épancher en tendres causeries. Ils paraissaient tendrement unis, et l'Encornet, les guettant parfois du haut de sa pinède, se réjouissait de leur félicité. M<sup>me</sup> Diornis exultait plus encore. Cependant, entre ces deux êtres s'aimant passionnément, chaque jour allait se creusant l'irréparable fêlure.

Fabrèges ne la distinguait pas encore ; mais déjà Thérèse la mesurait avec une acuité douloureuse. Elle était prise d'une instinctive épouvante à la pensée de cette union dont elle s'était réjouie si profondément, en des temps si proches : les semaines fuyaient, amenant le grand jour : que de fatigues avant ! que d'angoissants mystères après !

Le jeune enseigne formait des projets subordonnés à l'affectation qu'il recevrait : en raison du climat, il préférerait Toulon à Cherbourg ou Brest ; un jour, il se prit à souhaiter Bizerte... mais il se ressaisit aussitôt :

— Que dis-je là ? Je ne l'ai pas demandé, Thérèse, croyez-le bien !

— N'est-ce pas un séjour délicieux ?

— Oui ; mais il faut y arriver ! Parfois la Méditerranée est très dure.

Le visage de l'officier s'était assombri. Thérèse crut voir un regret passer sur ses traits énergiques. Elle pâlit : serait-elle donc toujours une source de désillusions pour son mari, un boulet paralysant sa carrière, une entrave dans sa vie ?

La tendresse de son fiancé aida la jeune fille à écarter cette navrante pensée. Mais un détail, dix fois le jour, la lui ramenait à l'esprit.

A cent indices de plus en plus fréquents, M<sup>lle</sup> Diornis découvrit peu à peu, avec une terreur nouvelle, cette autre et irrémédiable tristesse : son fiancé et elle, instinctivement, évoluaient sur deux plans différents : lui sur celui des valides, forts et actifs, elle sur celui des presque infirmes.

Entre amis, cette disparité est sans importance ; en famille, elle n'en comporte guère. Entre époux, c'est plus grave, mais peut se concevoir, à condition que la vie du ménage gravite autour des possibilités physiques du moins ingambe. Comment imposer cette sujétion à un homme dont les goûts passionnés, l'orientation de sa vie ont fait cet oiseau voyageur qu'est un marin.

Des conclusions s'imposaient peut-être que Thérèse se refusait encore à admettre ! La jeune fille ne voulait pas confier à sa mère un tourment que celle-ci n'eût pas compris, elle ne pouvait pas l'avouer à Robert. Elle plongeait, quand elle était

seule, dans une angoisse malade dont elle s'arrachait pour sourire à son fiancé, ou parachever, avec Lise, un trousseau riche en coûteux trésors.

Et souvent, à considérer entre Robert et elle la fissure qui devenait fossé en attendant qu'elle se creusât en abîme, Thérèse sentait une sueur froide l'euvahir.

A Paris, M. Diornis faisait graver les faire-part.

### III

Robert, ce jour-là, arriva tout joyeux :

— Thérèse ! jeta-t-il, il faut que vous connaissiez le cadre de ma vie. Quand je serai en croisière le long des côtes, vous aurez plaisir, j'en suis certain, à vous représenter votre mari évoluant dans son cadre habituel.

— Certes oui !... Alors, nous irons vous voir au Crotoy ?

La jeune fille regardait, de l'autre côté de la baie, le rivage qui blondissait, sous le soleil léger. C'était tout près, quelques kilomètres seulement, et cette courte distance à franchir lui paraissait un très long voyage. Sans deviner cette impression, l'enseigne continua gaiement :

— Oui, nous irons au Crotoy ; mais cela n'est rien encore. Il y a bien mieux au programme !

— Vraiment ?

— Un lieutenant de vaisseau, mon ancien à Navale, détaché temporairement à la base, m'a assuré qu'il serait flatté que mesdames Diornis veuillent bien accepter de goûter à bord de son torpilleur, demain, au cours d'une brève sortie prévue pour trois heures.

— Oh ! dit Thérèse, en mer ?

Une lueur d'effarement passait dans ses prunelles. Robert s'empessa de la rassurer :

— Soyez sans crainte, chérie. Le temps est magnifique et la mer est une personne sérieuse qui ne

se dérange pas sans l'avoir marqué par quelques signes avant-coureurs. Ce sera une délicieuse partie de plaisir.

Il en paraissait si convaincu que la jeune fille acquiesça sans hésiter davantage. Mais elle ressentait ce pincement au cœur déjà éprouvé chaque fois qu'elle constatait combien différents étaient les points de vue pour chacun d'eux.

M<sup>me</sup> Diornis se montra enchantée de l'excursion projetée. L'auto, par le long détour que nécessitait la recherche d'un pont sur la Somme, amena les promeneuses au Crotoy où Robert les attendait. Il leur présenta son ami ; celui-ci les reçut à son échelle de coupée, dont M<sup>me</sup> Diornis gravit les degrés avec la majesté d'une reine. Thérèse montée, le léger navire appareilla : le patouillement des hélices répondit au timbre de la passerelle, la côte s'éloigna d'un étrange mouvement silencieux et dansant... M<sup>me</sup> Diornis s'amusa beaucoup.

Thérèse, confortablement installée, par son fiancé, sur un transtlantique, demeurait mordue par une sourde anxiété. Ces hommes en chandail, occupés à des besognes mystérieuses, si près d'elle, ce fuseau fragile où elle était prisonnière, cette mer hostile qui l'entourait de toutes parts, emplissaient la convalescente d'une indicible stupeur.

Se penchant sur elle, Robert, avec un soin tendre, arrangeait les plis d'une écharpe que la brise déplaçait :

— Contente ? murmura-t-il.

Elle leva sur lui la caresse de ses beaux yeux troublés :

— Il me semble que vous m'emmenez dans un autre monde...

Fabrèges rit, d'un rire jeune et fort, qui se perdit aussitôt dans l'espace sans écho :

— Nous n'irons pas si loin ! Mais voyez : n'est-ce pas ici une merveille, la plus splendide entre celles que peut offrir le spectacle de la terre ?

Le torpilleur avait piqué droit au large, il taillait la soie bleue de la mer avec un frémissement joyeux de ses tôles vibrantes. On eût dit une bête de course se hâtant, allègre, à travers l'espace illimité. Thérèse tournait le dos à la

terre : devant elle se déployait une nappe azurée parcourue de vagues légères se fondant dans l'éloignement, sous les parcelles d'or qu'y jetait le soleil.

— Nous abordons l'infini... remarqua le jeune officier dans une extase.

Il rayonnait. Sa fiancée, à proportion, sentait monter en elle une chose qui lui faisait mal à mourir, dont elle n'aurait su dire le nom, et qui était proprement l'épouvante, phobie, horreur morbide de cet univers sans bornes où Robert s'épanouissait avec une joie qu'elle ne lui avait jamais connue et dont l'immensité écfasait la malade d'hier.

Elle se leva avec effort ; lui s'empressa pour la soutenir :

— Appuyez-vous sur moi, chérie. Auriez-vous le mal de mer, par ce beau temps ?

— Oh ! non. Je voudrais...

— Quoi donc ? demanda-t-il, très tendre.

Pouvait-elle lui dire qu'elle souhaitait échapper à cette hantise de la prison dans l'espace, à ce vertige de l'illimité, montant de la mer chatoyante et radieuse et qui heurtait son pauvre corps jusqu'à lui rendre tangible et douloureuse — si douloureuse ! — sa fragilité ? Elle balbutia :

— Je voudrais savoir comment on vit, sur ces bateaux...

— Mon ami va nous donner la permission de visiter ses appartements.

Pour sortir sa fiancée de ce malaise qu'il devinait sans en pressentir la cause, et qui l'emplissait, lui, d'une affectueuse inquiétude, Fabrèges gagna la passerelle. M<sup>me</sup> Diornis y trônait ravie, frileusement enveloppée d'un caban à trois galons, car là-haut le vent était assez vif.

— Dis donc, vieux, tu permets qu'on descende chez toi ?

— Vas-y, fistot, si tu n'as pas peur de te perdre !

C'eût été difficile. La chambre d'un officier, sur les torpilleurs de la République, ne dépasse guère les dimensions d'un honnête lit-clos breton. Caser, dans cet espace, lit, bureau, armoire et toilette, c'est un miracle d'ingéniosité. La petite fiancée admira, tandis que Robert vantait avec cou-

plaisance l'habileté des architectes navals ; mais une pensée, en vague implacable, battait et rebattait sous les boucles blondes :

— Vivre là-dedans... c'est terrible!... et s'y plaire, c'est inouï!... Je ne comprendrai jamais Robert, moi qui suis bonne seulement à avoir le vertige sur le pont et à étouffer ici!

Un soupir, une défaillance accentuée par le brusque passage d'une lame sous la coque ; M<sup>lle</sup> Diornis, pâle, inerte, s'affaissait aux bras de son fiancé.

Thérèse passa une nuit cruelle. Non par la faute d'un malaise physique promptement dissipé, mais par la révélation d'une pensée soudain éclosée là-bas, au large, et qui, elle le pressentait, ne la quitterait plus. Et cette pensée lui brisant le cœur tenait en une toute petite phrase :

— Je ne puis pas épouser Robert, car je ne serai jamais qu'une malade!

C'est à cette constatation navrante et désenchantée, mais limpide, qu'aboutissaient toutes les angoisses, toutes les obscures terreurs des jours passés. Evadée du labyrinthe où si longtemps elle avait erré, la jeune fille, voyant clair en soi, se trouvait placée en face d'une atroce réalité.

Prétextant une migraine, Thérèse s'était enfermée dans sa chambre. Elle s'était, comme dans un refuge, jetée sur son lit, le cher lit de sa maladie où elle avait goûté tant de journées paisibles, engourdie dans la béatitude où flottent ceux que, pour un temps, la vie pitoyable écarte de son dur chemin. Le corps brisé, l'esprit raidi, elle se fit une loi de la petite phrase effroyable :

— Je ne peux pas épouser Robert...

Thérèse connut alors, guérie, une souffrance sans nom, que ses mois d'infirmité ne lui avaient pas apportée. Révolte de sa jeunesse, révolte de son amour, un ouragan de désespoir s'abattit sur elle, courbant ses frères épaules. Elle eut la sensation que son être supplicé faisait naufrage dans le malheur, comme parfois sombrent les barques, sur cet océan que Robert aimait, qui allait le lui prendre et qu'elle haïssait pour cela.

En quelques heures qui lui parurent un siècle, M<sup>lle</sup> Diornis vit se détacher d'elle et tomber en

poussière tous les beaux projets, tous les rêves chéris qu'avait matérialisés à ses yeux sa blanche robe d'épousée. Et du déchirement qu'elle éprouvait naissait en même temps une sorte d'apaisement : non, décidément, elle n'épouserait pas Robert !

Il y avait du désordre dans ses pensées, du déséquilibre dans son esprit, une souffrance éperdue dans son cœur. Son âme enthousiaste, sous la dépendance d'un corps chancelant, se débattait violemment. La crise aboutit à des sanglots tumultueux qui noyèrent de larmes la blancheur des oreillers. De ses lèvres tremblantes s'échappèrent des plaintes que ne soupçonna même pas M<sup>me</sup> Diornis, pour qui la guérison de sa fille était un résultat acquis et certain.

Le moment de désespoir passé, Thérèse, par un effort de volonté, se remit debout en face de la vie.

Elle ne voulait pas envisager d'être, pour celui qu'elle aimait, une entrave, une charge, un regret ; mais serait-elle donc condamnée à traîner une vie stérile et vide, sans soutien et sans but ?

Non pas. Thérèse Diornis, ayant mesuré le fond de sa misère, s'éleva plus haut et déjà presque sereine. Cette vie qu'elle ne pouvait consacrer matériellement à Robert, elle la lui vouerait malgré tout. Elle demeurerait fidèle à son amour. Elle serait pour son aimé une prière vivante, et dans les aventureux voyages de l'officier, dans ses périls peut-être, il y aurait, pour le protéger, une destinée qui se consumerait, pieuse et solitaire, comme brûle un cierge à l'autel.

Comment utiliserait-elle ses jours ? Pour qui n'est pas attiré vers la dure discipline des cloîtres, l'œuvre de dévouement est la plus efficace des prières.

La souffreteuse image de la petite infirme rencontrée à Saint-Rémy, retrouvée chez le docteur, revint alors à l'esprit de M<sup>lle</sup> Diornis. Elle y accrocha son incertitude : elle viendrait au secours de Pierrette. Elle recevrait cette enfant ici, d'autres avec elle. Lise l'aiderait, secondée par une infirmière, puisque Thérèse jamais ne pourrait payer beaucoup de sa personne...

Toutes trois, avec la fortune de celle qui caressait

dans la nuit, en frissonnant de chagrin dompté, sa bague de fiançailles, toutes trois assièraient à La Brise une maison de convalescence, une maison de bonheur pour celles qui renaissaient à la vie.

Guéries plus jeunes que Thérèse, ses pensionnaires pourraient connaître, devenues femmes, une vie normale. Elles seraient plus utiles certainement, peut-être plus heureuses... et ce serait le ravissement de la malade d'hier, qui n'attendait de l'avenir nulle autre humaine joie.

Sur cette décision, Thérèse, retrouvant un peu de paix, s'endormit.

#### IV

La jeune fille, le lendemain matin, quitta sa chambre plus tard qu'à l'accoutumée : le sommeil avait repris ses droits sur la nature épuisée. Un bruit familier fit accourir M<sup>me</sup> Diornis dans le hall :

— Ton père ! ton père qui vient nous surprendre ! Ça c'est gentil !

Les deux femmes s'empressaient au-devant du voyageur qui descendait de voiture au bas du perron. Il les serra sur son cœur, puis annonça gaiement :

— J'apporte les épreuves des faire-part. Vous allez me dire ce que vous en pensez.

Dans le petit salon où l'avaient suivi M<sup>me</sup> Diornis et sa fille, M. Diornis fouillait son portefeuille. Il en sortit des papiers et les tendit à Thérèse. Celle-ci considéra les feuillets fragiles, anneaux de la chaîne très douce qu'elle allait rompre, qu'il fallait rompre... Son cœur battait à grands coups, ces papiers inoffensifs trahissaient soudain l'imminence du péril. La jeune fille en fut fortifiée dans sa décision. Assurant sa voix :

— Je te remercie, père... mais ces lettres ne serviront pas.

M<sup>me</sup> Diornis, interdite, regardait sa fille sans comprendre. Le père s'étonna :

— Que veux-tu dire, petite?

— J'ai renoncé à épouser Robert.

Un silence pesa, fiévreux comme celui qui suit l'éclair, avant que le fracas du tonnerre n'ébranle la campagne. Puis M<sup>me</sup> Diornis jeta :

— Mais c'est inouï! Ces choses-là ne se font pas! Tu es folle!

Un pâle sourire s'essayait sur les traits crispés de la jeune fille. Son père, qui n'avait pas quitté du regard le mince visage tiré par l'angoisse, s'inquiéta plus posément :

— Tu ne veux plus te marier, Thérèse? c'est sérieux?

Le cœur brisé, et incapable de répondre, elle acquiesça d'un mouvement de la tête.

— Quelle raison? insista le père. Ce jeune homme ne te plaît décidément pas, maintenant que tu le connais davantage?

— Il est parfait! s'écria M<sup>me</sup> Diornis avec emportement. Je n'admettrai pas qu'il soit victime des lubies d'une petite cervelée, trois semaines avant la date fixée pour le mariage!

— Ce n'est pas une lubie... murmura Thérèse réunissant tout son courage.

Elle fléchissait. M. Diornis l'installa dans son fauteuil, avec précaution, comme il faisait aux premiers jours de la convalescence. Puis il insista, tendrement :

— Ma petite fille, parle-nous sans crainte : nous t'aimons, nous voulons ton bonheur, rien d'autre...

Vers son père attendri, vers sa mère courroucée, Thérèse leva son beau regard aux sombres clartés. Et elle prononça lentement, car c'était sa vie qu'elle brisait en dressant de l'irréparable derrière soi :

— Je ne me sens pas la force de me marier. J'ai peur...

— De quoi? cria M<sup>me</sup> Diornis.

— De l'avenir... De tout ce qui serait ma vie...

— C'est enfantin! Tu es idiote! gronda la mère en haussant carrément les épaules. Un bon mari, deux ou trois enfants... alors tu comprendras ton rôle de femme!

La petite fiancée pressa son mouchoir sur ses lèvres, pour contenir un sanglot. Un mari, des en-

fauts... hélas! comme elle les eût souhaités! Avec la finesse des sensitifs, tout de suite elle avait deviné que son père la comprenait mieux; elle tourna vers lui un regard implorateur.

Il caressa doucement le front pur, et à mi-voix dit à sa femme :

— Sais-tu, Mathilde? peut-être n'a-t-elle pas tort...

— Comment! tu la défends?

— J'essaye de voir clair en tout ceci... ce mariage, suivant immédiatement cette maladie... moi-même, j'étais inquiet...

Comme une petite fille heureuse d'être soutenue, l'enfant blonde baisa la main de son père. C'était un adoucissement à sa peine, de voir que papa ne blâmait pas sa petite. Il la consolerait, la protégerait, elle en éprouvait un tel besoin!

Un peu détendue, Thérèse expliqua :

— J'étais si heureuse, au début! Et puis, peu à peu, la fatigue est venue, une fatigue moins physique que morale, peut-être...

— Tu vois bien : des imaginations!

— Non, maman, je t'assure! J'ai lutté de toutes mes forces : j'aime tant Robert, je souhaitais si ardemment me dévouer à son bonheur.

— C'est pour ça que tu l'abandonnes! fit M<sup>me</sup> Diornis sarcastique.

— Mathilde! protesta le père. C'est peut-être afin d'éviter le malheur cent fois plus grand d'une union entre deux êtres par trop désassortis... serait-ce là ce que tu penses, ma petite fille?

— Justement, père.

— Oh! remarqua M<sup>me</sup> Diornis, si vous êtes d'accord tous les deux!

Elle se rendait. Elle se rendait de mauvaise grâce, mais enfin elle ne discutait plus. La situation créée par la volonté de Thérèse, appuyée sur celle de son père, lui apparaissait toujours aussi déplorable; mais comment lutter encore?

Cependant, l'industriel conseilla :

— Réfléchis encore, ma chérie, c'est si grave! pour M. Fabrèges que tu vas désespérer, pour toi-même...

— Oui, intervint Mathilde avec amertume, que feras-tu dans la vie?

— J'y ai songé des jours et des nuits, avoua Thérèse en passant la main sur son front où perlait une sueur d'angoisse.

Elle défaillait, donnant, sans l'avoir cherché, la preuve que cette fatigue invoquée par elle n'était point une pure imagination.

M<sup>me</sup> Diornis se précipita :

— Ma Thérèse! ma fille! oui, je te garde... pauvre ange!... pardonne-moi!... mais qu'as-tu donc?

Georgette était accourue au coup de sonnette. Aidée de M<sup>me</sup> Diornis, elle transporta la jeune fille dans sa chambre paisible et fraîche, puis on la laissa se reposer.

Deux heures plus tard, pâle encore mais vaillante, Thérèse vint retrouver ses parents au salon. Sans faiblesse elle leur fit part de son généreux projet. Elle leur dit comment elle voulait installer à La Brise une maison de providence, d'où les adolescentes sortiraient armées pour les combats de l'existence, pour ses rigueurs, pour ses devoirs.

M<sup>me</sup> Diornis hocha la tête en soupirant :

— Cela peut se faire si tu le souhaites ; mais quelle singulière idée!

— Moi, j'approuve des deux mains, acquiesça bien vite le père. A condition que tu ne te fatigues pas, ma petite.

— Me fatiguer... je ne le pourrais même pas! répondit la pauvrete avec un sourire navré.

— Soit, fit Mathilde enfin convaincue. Et même tiens! sur la façade on mettra une plaque en marbre : « Maison de convalescence, Thérèse Diornis! » Cela te va?

Cette perspective ouvrait à M<sup>me</sup> Diornis des vues nouvelles et moins défavorables, sur une entreprise qu'au premier abord elle avait jugée sévèrement. Mais un devoir pénible restait à remplir :

— Il faut prévenir ce pauvre garçon tout de suite. Tu sais, ma fille, je ne m'en charge pas!

— Je le ferai moi-même, maman, quand il viendra, dans peu d'instant, je pense.

Elle se raidissait, portant à ses yeux brillants, d'un geste saccadé, le mouchoir où se crispaient ses doigts. Le père fit signe à sa femme, tous deux

sortirent : seule devant l'apaisant spectacle de la mer, et bercée par sa chanson puissante et continue, Thérèse recouvrerait mieux son calme.

Sous l'impression de l'inquiétude provoquée par le malaise que, la veille, avait ressenti son aimée, Robert, lorsqu'il se présenta, était tout frémissant de crainte :

— J'avais, hier, tant de souci ! confessa-t-il tendrement. Pour être rassuré très vite, je me suis hâté...

Elle ne répondit pas aussitôt. Une immense pitié agrandissait ses yeux bruns cernés de fièvre, tandis qu'elle les fixait sur lui. Puis elle lui tendit, d'un geste où palpitait une sorte de ferveur, ses mains froides et qui tremblaient :

— Robert!...

Aussitôt il s'épouvanta : ces doigts glacés, ces regards brûlants!

— Au nom du ciel ! qu'avez-vous, ma bien-aimée ?

Lentement la jeune fille secoua la tête. Et d'une voix sourde, presque rauque, elle murmura :

— Il ne faut plus m'appeler votre bien-aimée...

— Il ne faut plus ? balbutia le jeune officier, sans comprendre.

Il respira avec force, comme pour tenter de s'arracher à un vertige, puis il jeta, véhément :

— Pourquoi cela ? Qu'est-il arrivé ?

— Parce que notre projet... notre cher projet, était un trop beau rêve... Nous...

— Mais c'est insensé, s'écria-t-il, fou d'une douleur croissante à mesure qu'il saisissait la pensée de sa fiancée. Vous ne voulez pas dire, Thérèse... que... que notre mariage ne doive pas se faire ?

Elle inclina la tête et gémit, d'une voix mal distincte :

— Si...

Sous le choc, il plia un instant. Se ressaisissant aussitôt :

— Mais pourquoi, encore une fois ? Que se passe-t-il ? Thérèse, ma chérie, songez à ce que vous dites ! J'ai mal entendu, mal compris...

Les mots se pressaient sans ordre sur ses lèvres

blémies. La jeune fille répondit, d'un accent dont la détresse n'ôtait rien à sa résolution :

— Vous avez bien entendu, mon pauvre Robert. Je ne puis songer au mariage : je suis sans force devant la vie...

Il eut un sourire apaisé :

— N'est-ce que cela, mon aimée? Vrai, vous m'avez fait peur! Un moment j'ai craint que vous ne m'aimiez plus!

— Je vous aime toujours, murmura M<sup>lle</sup> Diornis en détournant la tête pour cacher les larmes montant à ses paupières. Plus que jamais...

— Eh bien! chérie, cela seul compte entre nous. Ma carrière de marin vous effraye... c'est cela, n'est-ce pas?

Elle baissait le front en silence, déchirée, mais heureuse malgré tout, à se voir tant chérie, et se laissant pénétrer avec béatitude, pour la dernière fois, par la délicieuse musique d'amour. L'officier, rompant d'un seul coup avec toute sa vie, déchirant ses rêves, mais affolé par la crainte de perdre, en cette minute, l'enfant blonde qui avait pris son cœur, l'officier s'écria :

— Je démissionne! je resterai près de vous! je vous choierai si bien que j'écarterai toute maladie, toute lassitude. Et nous serons heureux, ma Thérèse... infiniment heureux!

Il se tut, palpitant, terrifié. La jeune fille, affirmant d'un mouvement son inébranlable résolution, secouait la tête derrière le mouchoir que ses petites dents déchiraient.

Enfin elle parla :

— Impossible Robert! briser votre avenir! je ne veux pas!...

— Préférez-vous donc briser ma vie? jeta-t-il avec emportement.

— Elle le serait plus sûrement si vous étiez lié à une perpétuelle convalescence!

— Ah! gronda-t-il, vous êtes cruelle! Et vous prétendez m'aimer!

Hors d'état de parler, la jeune fille baissa un front chagrin. Elle contenait sa douleur, mais l'épreuve épuisait ses forces. Prête à perdre le sens, elle s'accrocha désespérément aux bras du fauteuil où elle était tombée. D'un mouvement

lent, l'instant d'après, elle fit glisser de son doigt le saphir des fiançailles et le tendit à Robert.

Il le reçut avec un cri sourd, plainte que la tempête arrache au chêne qu'elle assaille. Puis, livide, défiguré par la douleur, il dit :

— Alors... entre nous... tout serait fini ?

Thérèse eut un sursaut de révolte : entre eux, tout ne pouvait être fini ! Elle esquissa un signe de protestations ; mais comme l'officier, illuminé d'espoir, s'élançait vers elle, M<sup>lle</sup> Diornis, à bout de forces, ferma les yeux et supplia :

— Laissez-moi... par pitié, laissez-moi !

Robert hésita. L'horreur, le désespoir, la colère, le doute se combattaient en lui. La pitié que réclamait Thérèse l'emporta. Il se précipita dans la pièce voisine pour demander du secours.

M. et M<sup>me</sup> Diornis se trouvaient là. Ils avancèrent du même mouvement vers le jeune homme qui jeta :

— Thérèse doit être malade, je crois...

Déjà la mère s'était précipitée, fermant la porte sur elle. Les deux hommes restaient seuls. Fabrèges passa sur son front une main lourde, comme s'il débarquait d'un autre monde. Compatissant, M. Diornis s'approcha :

— Mon cher, mon pauvre enfant !

Robert leva un regard vague, presque hagard :

— Ah ! fit-il, vous savez ? elle vous a dit ?

Le père inclina la tête :

— Oui. Et je crois qu'elle a raison.

Brusquement, Fabrèges s'écarta :

— Eh quoi ! balbutia-t-il ; vous l'approuvez ?

— J'en suis navré comme elle ; mais il y a un fait incontestable : sa santé exige qu'elle vous rende votre parole.

Dans une révolte soudaine, Robert protesta :

— Il est impossible que je perde ainsi ma fiancée !

— Elle restera pour vous une amie lointaine... sa tendresse vous escortera dans la vie...

— Enfantillages !... Il ne me reste plus qu'à partir. Je fuirai loin, très loin...

Le front plissé de chagrin, les yeux durs, Robert gagna le seuil. M. Diornis le suivait d'un regard désolé. Du haut de la dune, l'Encornet qui le vit passer s'apprêtait à le « bonjourer » joyeuse-

ment. Il l'observa avec curiosité, et, fouillant le sable à coups de talon, grommela :

— Qu'est-ce qu'y a encore, à La Brise? C't'y-là aurait-il fait de la peine à la demoiselle, d'hasard?

## V

La maisonnette du Hourdel était vide : le pilote, sur son bourcemalet, sillonnait la Manche quelque part, et Lise était partie livrer des dentelles à Saint-Valéry. L'officier rentra au logis familial comme une bête blessée regagne son gîte : ses pas, guidés par sa souffrance, l'avaient conduit au but sans que sa volonté y fût pour rien.

L'enseigne se retrouva, dans la salle ouvrant sur la baie, avec des sentiments si différents de ceux qu'il y avait apportés deux heures plus tôt, qu'à peine il la reconnut. La voix de l'horloge, sonnant cinq heures, n'éveilla aucun écho dans l'esprit de Robert, comme les bruits du large meurent aussitôt, sans rebondir.

Il tourna par la pièce, longtemps, au rythme de ses pensées en déroute. Tout en lui se rapportait à Thérèse, à l'amour qu'il éprouvait pour elle, à la douleur qu'elle lui faisait subir. Il connut toutes les révoltes, tous les espoirs. Puis il se ressaisit.

Meurtri de souffrance mal acceptée encore, il se demanda jusqu'à quel point M<sup>lle</sup> Diornis avait raison. Les incidents des derniers jours ne prouvaient que trop son peu de force. Cette faiblesse hier, cette lividité, cette défaillance aujourd'hui! Si la vie devait à ce point l'éprouver, mieux valait en éviter à la pauvre chérie le trop rude contact.

Mais lui? Comment porter seul le poids des jours qu'on s'est réjoui de couler à deux? Robert considérait avec effroi le vide qui, tout à coup, s'était creusé devant lui : rien ne le saurait combler. Sa carrière? Il avait cru jusqu'ici l'aimer exclusivement, il la savait aujourd'hui incapable de remplir son cœur...

Cependant il fallait vivre, secouer le désespoir

infécond. Il fallait, pour demeurer digne de soi, digne de Thérèse, faire fructifier ses énergies. A quoi se résoudre?

Le jeune homme, s'étant jeté dans le fauteuil aux coussins fatigués, examinait les divers chemins ouverts à son activité. Aucun ne le satisfaisait : ces sentiers battus ne laissaient qu'une part insuffisante à l'effort personnel. Et soudain un triste sourire flotta sur la lèvre de l'enseigne : cette histoire de l'île Saint-Paul, qui l'autre semaine mettait la jeunesse du Ministère en effervescence... voilà ce qu'il lui fallait ! c'était fou, débordant de péril et magnifique d'inutilité matérielle ? Tant pis ! même, dans la disposition actuelle du jeune officier : tant mieux !

L'esprit de Robert, douloureux encore de l'ébranlement qu'il venait de subir, s'accrochait avidement à cette inspiration nouvelle. Il commençait d'en étudier avec passion les faces diverses, trouvant le plus de charme à celles qui, à Paris, l'avaient le plus rebuté. La fièvre de son chagrin le poussait grand train dans cette voie, quand un pas bien connu, sonnait légèrement sur le quai, unique rue du Hourdel, précipita l'enseigne sur le seuil, au-devant de sa sœur.

Il apparut si pâle, si fébrile, que Lise aussitôt devina un malheur :

— Thérèse ? jeta-t-elle, angoissée.

Incapable de parler, Robert montra le saphir qui brillait entre ses doigts.

La jeune fille le regarda avec stupeur :

— Comment ?... ton mariage ?...

— Il n'y a plus de mariage !

La douleur marquait cruellement les traits de Fabrèges. L'étonnement de Lise fondit devant le chagrin qui se trahissait à ses yeux. Sans prendre le temps d'ôter son chapeau, elle s'assit auprès de son frère, et demanda, maternelle :

— Raconte-moi...

L'officier dit la navrante histoire. Lise écoutait. Peu à peu son opinion se formait ; elle l'exprima lorsque le triste récit fut terminé :

— Mon pauvre Robert ! je crois que Thérèse a raison...

— Ah ! reprocha-t-il douloureusement, toi aussi ?

— Elle a raison... Si tu savais combien elle a été malade! Je l'ai vue des mois et des mois sur son lit, ne vivant que par son intelligence et son cœur...

— Elle est guérie!

— L'est-elle complètement? Et la frayeur de la vie lui est restée. Je la comprends. Comprends-la aussi... pardonne-lui Robert!

— Ah certes! fit-il avec élan. Je lui pardonne, encore que ma vie soit par terre! Mais vois-tu, Lise, rien ne sera capable de remplir le vide que mon rêve mort laisse en mon cœur.

— Pourtant, il faut agir.

— J'agirai.

Déjà il se redressait, comme une lame souple et forte qui se refuse à rompre. Encore étourdie par la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, Lise se réjouit pourtant : son frère ne sombrerait pas. S'animant à mesure, il exposa ses intentions :

— Rue Royale, on cherche un officier volontaire qui commanderait un baleinier partant d'un des rochers que la France possède entre Madagascar et l'Australie, pour aller montrer le pavillon français dans les terres australes, du côté du mont Gauss. Cet officier, se sera moi.

— Toi, Robert! tu es bien jeune! s'effra la jeune fille. L'expédition sera périlleuse.

— Jeune! le crois-tu? J'ai beaucoup vieilli depuis quelques heures... Au Ministère, il paraît d'ailleurs que mes notes sont bonnes, et puis, entre nous, il n'y a pas foule, comme candidats!

Timidement — car elle devinait la décision prise et donnait, au fond de son cœur, pleine approbation à son frère, — timidement, la fille du pilote ob-  
encore :

— Naviguer au milieu des glaces, ce doit être terriblement dangereux!

Fabrèges eut un geste énergique :

— Cela suffirait à me décider!

Il avait recommencé de marcher à longs pas, le corps détendu, les épaules redressées. Lise l'admira ; elle remercia Dieu qui forge les âmes et avait fait de bonne trempe celle de son frère.

Les semaines qui vinrent apportèrent à La Brise quelques changements dont Thérèse, se promenant

un matin sur la grève, fit en ces termes l'annonce à l'Encornet accouru pour la saluer :

— Je peux répondre aujourd'hui à ta question du mois dernier : je resterai toujours ici.

Elle parlait de sa voix harmonieuse que les soucis récents n'avaient pas altérée, et en l'écoutant, l'innocent sentait se dégourdir un peu son esprit et son cœur. Elle était fraîche. Un peu de tristesse dormait au fond de ses yeux bruns ; mais cette tristesse, Jean-Loup ne la distingua pas. Il répéta, joyeux :

— Toujours ici ? Beaucoup de lunes ?... quatre ?

— Et même plus, beaucoup plus je pense.

Cette promesse illimitée, ce bonheur sans nom, valaient bien une cabriole : l'Encornet s'en acquitta aussitôt. Désignant ensuite d'un pouce terreux la côte du Crotoy qui étendait sa dune pâle là-bas, entre le ciel et l'eau, il demanda :

— Et lui, l'homme à la pèlerine ? Il sera là aussi ?

— Non... fit la tête blonde, sans paroles, en secouant ses frisons au bord du béret blanc.

— Alors, dit l'Encornet, extrayant avec effort ses pensées l'une après l'autre, du fond de leur gîte obscur, alors... la demoiselle restera seule dans sa maison ?

— Non pas, l'Encornet ! Je serai là avec une dame vêtue de blanc qui m'aidera à soigner des petites filles. Et tu apporteras à Georgette des crabes et des canards.

— Des canards... répéta l'infirme en saisissant un galet. Comme ça ?

La pierre s'envolait, droite et sûre, en sifflant.

— Justement, dit Thérèse.

Et elle s'éloigna.

Le programme se réalisa de point en point. Dès juillet, M<sup>lle</sup> Diornis recevait à La Brise sa petite amie Pierrette, accompagnée d'une autre fillette choisie par le docteur Mériel dans la tribu souffreteuse de ses humbles malades. Une infirmière experte épargnait toute fatigue à Thérèse.

Chérie de ses hôtes, admirée du docteur Aurency, médecin du petit groupe, la jeune fille s'engageait courageusement dans cette voie nouvelle, si bien

que M<sup>me</sup> Diornis avait rejoint son mari à Paris, en déclarant avec assurance :

— Tout va bien. La major est une femme remarquable. Notre petite a eu raison de renoncer au mariage : elle est heureuse !

Heureuse?... pas encore. Un jour peut-être, plus tard, bien plus tard, quand la pensée de Robert, toujours aussi chère, s'accompagnerait, au cœur tendre, d'une moins lancinante douleur.

Trois fois par semaine, comme naguère, Lise arrivait à la villa. Elle dirigeait la lingerie, et de plus secondait son amie dans mille détails indispensables.

Thérèse lui avait dit :

— Chérie, ma santé m'a obligée de prendre une décision qui me désole... je vous assure, c'était nécessaire, hélas !

— Je le crois, Thérèse, puisque vous vous y êtes arrêtée.

— Le chagrin de Robert me navre, avait repris la voix tremblante. Le mien... le mien, j'aurai bien de la peine à le porter ! Laissez-moi le soutien de votre amitié, Lise. Restons sœurs, voulez-vous ?

Pour toute réponse, Lise avait ouvert ses bras, et, sur son épaule, Thérèse avait pleuré des larmes auxquelles l'affection unissant les deux jeunes filles prêtait une certaine douceur.

Un jour, Lise arriva très triste. Peut-être avait-elle aussi quelque chagrin d'amour?... Thérèse, se réservant de lui offrir la consolation de sa tendresse s'il y était fait appel, installa sa visiteuse devant la grande baie du salon, avec les comptes de la lingère. Enfin, elle annonça :

— Je vais surveiller les enfants au jardin. Le vent me semble trop fort pour les conduire à la plage. Qu'en dites-vous, chérie ?

— Je dis qu'elles sont bien heureuses d'avoir une gentille mamau si attentive !

Elles se sourirent, et le pas léger, à peine inégal, mourut derrière la porte.

Restée seule, Lise contempla la mer à laquelle s'étaient voués son père d'abord, son frère ensuite. Un vent assez vif faisait briser en courtes crêtes écumeuses les vagues retenant des éclats de soleil

entre leurs pentes glauques. Un bourcemalet tanguait assez durement, plongeant dans l'eau son nez noir arrondi qui en ressortait tout luisant. Il ne devait pas faire bon à son bord, et pourtant ce n'était pas à la pénible existence de patron Fabrèges que sa fille pensait.

Ses yeux n'étaient pas fixés sur le large, mais sur la côte du Crotoy. Elle en interrogeait, avec une anxiété croissante, les détails noyés dans la distance et guère plus nets que sur un mauvais tableau. Étaient-ce les efforts qu'elle faisait pour mieux voir, qui amenaient une buée aux paupières de Lise ?

Tout à coup, elle tressaillit : une raie noire se mouvait devant le rideau des dunes. C'était court, mince et rapide. Cela se couronnait d'un étroit panache de fumée que le vent effilochait comme un trait de fusain sur le velours pâle du ciel. Cela n'avait l'air de rien du tout et en vérité c'était peu de chose : un torpilleur de la défense mobile prenant le large afin de rallier Cherbourg. Mais pour Lise, c'était un monde, un monde d'angoisse qui s'ouvrait : ce petit bateau emportait le jeune enseigne vers l'inconnu, lourd de péril, de sa mission lointaine.

Au souvenir des adieux échangés la veille, à la vue du frêle navire emmenant un officier au cœur déchiré, les yeux de M<sup>lle</sup> Fabrèges s'emplirent de larmes, sa main esquissa un signe de croix. Une pensée aussitôt la redressa : il ne fallait pas que Robert partît sans que Thérèse le vît.

Lise se leva. Elle courut au bureau, se pencha par la fenêtre ouverte sur le jardin paisible où son amie faisait jouer aux devinettes deux petites infirmes. Sans regarder ce tableau de calme et de douceur, sans écouter le rire un peu contraint de M<sup>lle</sup> Diornis se mêlant aux fusées cristallines des fillettes, Lise appela :

— Thérèse, vous plairait-il de venir un instant ?

Arrivée au perron presque en même temps que la jeune maîtresse de La Brise, Lise entraîna son amie vers la baie où s'encadrait la mer ; Thérèse se laissait faire, surprise. Quand la jeune dentelière lui montra de la main, sans un mot, le petit ateau noir qui fuyait vers le large, elle comprit

et chancela. Très doux, très ferme, le bras de son amie la retint.

— C'est lui ? murmura la jeune Parisienne, en ouvrant tout grands ses yeux pleins d'une immense détresse.

— Oui...

— Où va-t-il ?

La voix claire était haletante, le regard s'effarait. La fille du pilote crut devoir dire la vérité à cette enfant dont l'âme était vaillante.

— Il va prendre la tête d'une mission qui doit explorer les mers australes... Il pense...

Lise n'en dit pas davantage ; comme une fleur coupée, Thérèse avait fléchi. Mais elle ne défaillait pas : agenouillée, la tête haute, le cœur palpitant, la fiancée d'hier priait pour celui qu'elle ne verrait plus peut-être, mais qui lui demeurerait cher, par delà les séparations et les distances de la terre.

Dans la rade merveilleuse que l'effondrement de son volcan a creusée au flanc de l'île Saint-Paul, par 38° 42' de latitude sud, un gros baleinier termine ses préparatifs d'appareillage. Sur les maigres buissons grimant aux pentes de la montagne, sa silhouette courtaude et robuste le détache en noir, mi-remorqueur, mi-chalutier.

C'est janvier, l'été austral. La brume habituelle en ces parages s'est peu à peu dissipée, un soleil très doux attiédit l'eau où pullulent des langoustes. Sur le pont encombré d'accessoires de campement et de matériel insolite règne une vive animation. Il y a là, et en peu de place, des géographes, des matelots et des chiens. Il y a aussi un jeune chef assailli de responsabilités écrasantes et qui s'en réjouit : sans elles il ne pourrait surmonter son chagrin.

Il vient d'écrire un mot à Thérèse :

Adieu, ma toujours très aimée. Au revoir, si Dieu permet. Au seuil de la grande aventure dont Lise vous a dit l'objet, ma pensée fidèle s'envole vers vous. A travers l'espace qui ne sépare pas les cœurs amis, donnez, voulez-vous ? le soutien de votre affection et de vos prières à

ROBERT.

Avec les ultimes correspondances du bord, griffonnées fiévreusement par le stylo expert ou le crayon malhabile, le billet bercé par la houle gagne la terre où, à travers la rade, le porte un canot. Il quittera l'île lorsque passera, Dieu sait quand ! le navire qui relie au Havre l'usine de conserves installée sur ce roc. Peut-être un aviso l'emportera-t-il plus tôt, s'il a l'idée de venir planter les trois couleurs sur ces îlots qui, français depuis 1874, n'ont pas encore, à l'aube de 1929, reçu cette prise de possession officielle. Peut-être un Anglais, allant du Cap à Melbourne, et un peu dérouté vers le nord, enlèvera le feuillet fragile... peut-être le fera-t-il parvenir, après bien des semaines, à la villa endormie dans les dunes, tout là-haut, sur l'autre face de la boule terrestre.

Le lieutenant Fabrèges, commandant de l'ex-baleinier argentin *Alexandra* promu navire hydrographe français, a un geste d'ignorance, de résignation déjà. Il s'interdit de regarder en arrière et concentre toutes ses forces actives sur la tâche qu'il va entreprendre.

De graves périls l'attendent : écrasement du navire par les glaces, mort de faim ou de froid sur la banquise, qu'en sait-il ? Il lui importe peu ! La mission peut aussi réussir et ce serait un triomphe.

Avec un mélancolique sourire, le jeune officier, accoudé à la rambarde de sa passerelle au rouf de bois, murmure, les yeux fixés sur l'horizon qui l'appelle.

— Mes camarades assurent que je vais à la gloire. Hélas !... peut-être, après tout ! La Providence se plaît à mener les hommes par de si mystérieux chemins !

FIN

# ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution  
COLLECTION " MON OUVRAGE "

**ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.

**ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.

**ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.

**ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.

**ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.

**ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57½.

**ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.

**ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.

**ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28½.

**ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format 37×28½.

*Les Albums 7, 8 et 10 sont épuisés.*

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

Les 10 albums de la collection, franco : 75 francs.

## COLLECTION " AURORE "

**TOUT EN LAINE** (Album n° 1 de la Collection Aurore)  
36 pages, 31 modèles. Format 37×25.

3 fr. 75 : franco : 4 fr. 25.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).  
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA " est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA " constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

**ABONNEZ-VOUS**

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Étranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Étranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07), à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

